

RECUEIL DE NOUVELLES



Concours 2021

La chartreuse de



PREAMBULE

Ce corpus a pour objectif de vous faire découvrir les nouvelles proposées dans le cadre de l'édition 2021 de notre concours de nouvelles

« Disparition en chartreuse »

Vous trouverez les productions retenues par le jury pour chaque catégorie du concours adulte, jeunes et école

Les 3 nouvelles primées de chaque catégorie sont présentées en premier puis les autres suivent par ordre alphabétique d'auteur.

Nous avons choisi de vous proposer ces écrits tels que nous les ont livrés les auteurs

Bonne découverte



SOMMAIRE

CONCOURS ADULTE

Alix DUFOUR	Ainsi va le monde	p.4-12
Bernard MONSIGNY	Les dames de la chartreuse	p.13 -23
Bruno PARMENTIER	Le mystère du moine Epargne	p.24-33
Claire BOUCHET	La sentinelle des Combrailles	p.34-43
Yoann BOUDEVILLE	L'héritage des chartreux	p.44-53
Violaine FARGEIX	Cyreline	p.54-61
Anne Claude HENRIOT	Neige rose dans les Combrailles	p.62-69
Caroline MOREL	Coup de balais dans les Combrailles	p.70-79
Manon MURAT	L'habit ne fait pas le moine	p.80-88
Corinne PALMERINI	Feu Raoul de beaufort	p.89-93
Christophe PETIT	Augustin et napoléon	p.94-102





Alix DUFOUR

AINSI VA LE MONDE

Aux premières lueurs de l'aube, les brumes de Combrailles avalent un marcheur infatigable. Cet homme approche de son but, pourtant, la forêt dense ne laisse rien percevoir encore. Il presse le pas au terme de son voyage. La forêt s'écarte enfin révélant ainsi les premiers bâtiments. Ce périple signe le retour du marcheur après plusieurs années « d'exil ». Il retrouve cette maison, la Chartreuse de Port Sainte-Marie, sa maison. Après l'avoir connu en tant que vicaire, il vient ici prendre la place de prieur. Depuis la Normandie, Dom Gerle a traversé le royaume de France. Un royaume grondant, criant famine et accusant leur roi et les nobles de les appauvrir encore et toujours.

La Chartreuse apparait alors comme un havre de paix, loin des tumultes. Un ermitage à l'abri, protégé par les éléments naturels exceptionnels : l'eau des rivières et des brumes, les terres vallonnées, volcaniques nourrissant une forêt épaisse. Depuis maintenant plus de cinq siècles ici, les chartreux prient pour le monde et il en a encore bien besoin en ce jour de l'an 1788. Dom Gerle se présente enfin devant le grand portail d'entrée. Il ne souhaite pas perturber le silence des lieux. Son entrée, il la veut discrète, alors qu'il entend l'appel des cloches de l'église. Au moment de passer la porte, ses frères entament un chant profond.



Dom Gerle est envahi par l'émotion, se sentant accueilli au sein de sa famille. La Chartreuse a pourtant bien changé depuis qu'il est parti. Elle compte désormais dix-neuf cellules disposées autour de la cour extérieure. Avec ses toitures découpées, son portail réhaussé, elle prend des allures de forteresse aux murailles crénelées. Bien heureusement, l'église domine toujours, invitant chaque frère à lever la tête vers les cieux. Il ne faudrait pas oublier ses vœux...

Aux yeux de Dom Gerle ces bâtiments forment un écrin admirable. C'est aux frères chartreux de Port Sainte-Marie qu'a été confié un trésor qu'ils n'ont jamais été aussi nombreux à protéger...une relique de Saint-Bruno conservée dans une châsse exceptionnelle. Alors même que les reliquaires adoptent traditionnellement une forme de coffre, rappelant parfois même un tombeau, celui-ci apparaît comme une curiosité. Dom Gerle l'observe à nouveau avec admiration. C'est ici une interprétation du blason de l'ordre des chartreux qui sert de réceptacle. Il a été réalisé par un orfèvre inconnu mais particulièrement talentueux. Même le support est entièrement doré. Il porte les sept étoiles réhaussées de rubis, Bruno et ses disciples. En son sein se love le globe figurant le monde. Une structure dorée reçoit les épisodes de la vie de Saint Bruno en bas-relief réhaussé d'émail limousine. On y redécouvre trois épisodes de la vie de Bruno : le songe, la rencontre avec l'évêque Hugues et la vie dans le désert avec ses compagnons. Le globe est lui-même surmonté d'une croix étincelante, flanquée de quatre diamants symbolisant les clous dont a été percé le Christ. Même si le nouveau prier ne s'attache pas habituellement aux objets, à la matérialité, cette châsse reste un trésor qu'il ne peut s'empêcher d'admirer. Dom



Gerle retrouve également certains « disciples » et amis de longue date au premier rang desquels, les frères Bernard et Hugues.

La vie se déroule désormais entre prière et contemplation. Les frères chartreux sont une famille de solitaires. Chacun cherche Dieu dans la solitude, dans son « désert ». C'est bien une spécificité de ces moines : créer son propre désert pour accéder individuellement à Dieu... mais au centre d'une fourmilière ! Ce repli du monde, c'est ce que Antoine Boucher a décidé de vivre. Cet homme porte un lourd fardeau : un passé houleux fait de rapines, d'escroqueries, d'usurpations de biens. Après bien des méfaits et après avoir connu la richesse des bourgeois, il s'est fait prendre à son propre jeu. Il a fini par être volé sans se méfier ! Et pour cause, son propre fils avait bien hérité des talents perfides de son père... Rejeté de la vie civile car n'ayant plus le sou, Antoine s'apprête à demander pardon et tenter le repentir. Cette semaine-là, la Chartreuse l'accueille en tant que retraitant. Antoine est une des rares personnes extérieures à être admis. Il a demandé à entrer au monastère pour entamer une retraite de discernement, pour déterminer s'il confirme son souhait d'intégrer la communauté. Peut-être que loin des tentations du monde, et dépossédé, Antoine saura retrouver son chemin ! Il est accueilli avec joie par le prier Dom Gerle. Chaque homme pour lui est capable du meilleur s'il retrouve et suit le chemin de Dieu.

L'année s'égrène au rythme des prières et du travail pour chacun des membres de la communauté. Même s'ils font le choix de se séparer du monde, le prier se doit de tenir les moines informés des grands événements. Nous sommes maintenant en 1789, Dom Gerle fait part de l'aggravation de la situation au sein du royaume. Le peuple gronde, affamé, écrasé par les impôts qu'il



est seul à assumer. Dom Gerle fait la lecture d'une lettre de l'un de ses amis, prieur de la chartreuse de Vauvert à Paris. Après cette lecture, les moines se dispersent, redoublant d'ardeur dans la prière afin que Dieu permette au peuple français de sortir des tourmentes. Dom Gerle regagne sa cellule. Ce soir pourtant ses pensées tournent et lui souffle une tout autre voie. Il ne peut plus se concentrer sur la prière. Il ne peut réfréner un autre appel que celui de Dieu. Il se veut patriote et participer à cette rébellion pour construire un monde meilleur, construire le monde humain. Comment peut-il penser ainsi, lui, le moine solitaire ? Pour la deuxième fois de sa vie, c'est un appel qui contrôle sa vie. Ce soir, c'est décidé, il convoquera demain ses frères pour annoncer qu'il quitte l'ordre et gagnera Paris.

La nouvelle, annoncée il y a quelques jours, résonne encore au sein de la Chartreuse. Les moines ont été sonnés par le départ soudain de Dom Gerle, d'autant qu'un autre moine, Hugues, lui a emboité le pas pour Paris, maintenant défroqués tous deux ! Certains moines sont retournés à la contemplation, pour trouver refuge et salut en Dieu. Quelques autres, en revanche, éprouvent bien des difficultés à accepter de rester retirés du monde en pareilles circonstances... Pour la première fois, la communauté est silencieusement divisée. Dom Bernard, l'ami de Dom Gerle resté à l'écart, assure les fonctions de prieur en attendant une nomination. Il garde le contact avec Hugues qui lui rapporte participer à l'Histoire, non sans faire montre d'une certaine fierté. Loin du centre névralgique de la révolution, Bernard se sent de plus en plus inutile et...de plus en plus attiré par l'effervescence parisienne. Aura-t-il le courage d'assumer ses envies de liberté, non plus à travers Dieu mais à travers l'Homme lui-même ? Comment ne pas tenir compte de ces



penseurs qui balaient tout ce en quoi il a toujours cru ? Et s'il s'était trompé ! Dom Bernard tente de s'accrocher encore à sa vocation...

Dom Bernard reçoit régulièrement des nouvelles. Ce jour-là, il fait le choix d'informer les moines des derniers événements. Ils apprennent que les parisiens ont pris la Bastille... C'en est trop ! Dom Bernard décide de gagner la Chartreuse de Vauvert à Paris...dans un premier temps. Il n'en peut plus d'être témoin passif. Il verra bien dans cette nouvelle communauté si ses frères chartreux restent à l'écart du monde ! Dès qu'il reçoit une réponse positive du désert parisien, il prépare son « si peu d'affaires » pour son départ. Il partira pour Paris le lendemain, le 16 août. La veille au soir, il salue ses frères et les confie à Marie en ce jour de l'Assomption. Il profitera ainsi de la fraîcheur de l'aube pour entamer son périple. Ce voyage, il le voit comme un temps de réflexion, l'occasion de se recentrer.

Le lendemain matin, la joie qui emplit habituellement le cœur des chartreux n'y est pas. Tant de rebondissements, tant d'événements, de départs... La solitude est en ce jour particulièrement ressentie, même subie par chacun. Il fallait pourtant poursuivre leur sacerdoce. Le temps du repas est venu après une matinée de prières. C'est aujourd'hui à Antoine Boucher de servir. Mais ! Comment ! Où est-il ? Le retraitsant reste introuvable ! Les frères le cherchent partout, pendant des heures. Il n'est pas dans sa cellule, ni dans les jardins, ni dans l'église... Que s'est-il passé ? Son départ demeure inexpliqué. Aucun des moines n'a d'informations, aucune lettre d'explication... Aurait-il suivi Bernard à Paris...ou d'autres tentations ? A-t-il retrouvé ses démons. Subitement, le nouveau prieur est traversé d'une mauvaise pensée... et si ... ? Il court



vers une des absides de l'église, à l'endroit même où est conservée le reliquaire. La croix a disparu ! Le trésor de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie a été volé ! C'est un cataclysme !

Face à la situation, les chartreux sont obligés de rompre le silence qui les caractérise habituellement. Ils font appel à la population des bourgs le plus proches Chapdes-Beaufort et Les Ancizes. Il faut les aider à retrouver le voleur, Antoine le retenant. Devant le désarroi des frères, les villageois prêtent volontiers leur aide. Les vallons sont battus pour retrouver le scélérat ! La recherche prendra fin dans une nuit moite, à la lumière des torches, au bord de la Sioule près de la cascade de Montfermy. Des villageois trouvent un corps inanimé. C'est un homme habillé comme un paysan. Son visage est rapidement reconnu par les frères prévenus les premiers de la découverte. C'est bien le frère Antoine, enfin... Antoine Boucher, un homme certainement impardonnable. Sa besace enserre encore son corps sans vie mais elle est malheureusement vide... A-t-il été détroussé ? A-t-il été tué pour le trésor qu'il a emporté ? Avait-il des complices prêts à récupérer la relique ? Comment a-t-elle changé de mains ? Où est-elle maintenant ? Les frères se sentent trahi par cet homme qu'ils ont accueilli dans leur communauté et auquel ils avaient évidemment pardonné sa vie de pêcheur. Les chartreux passeront des mois et des années à chercher leur précieux trésor... sans succès.

L'eau a coulé... dans la Sioule comme dans la Seine. La Chartreuse de Port Sainte-Marie n'aura pas survécu à cette période troublée de la Révolution. Confisquée puis détruite, les frères en ont été expulsés. Chacun a essayé de trouver refuge au sein des autres maisons.



En ce jour de 1816, le prieur de la Gran de Chartreuse, s'apprête à vivre une page historique. L'ordre est en reconstruction. Les moines ont été nombreux à perdre le sens de leur vocation, détournés par les événements. Il faut se reconcentrer sur les missions principales des cartusiens, se retrouver dans l'appel de Saint-Bruno : « O Bonitas ! » Les derniers prieurs du royaume à nouveau restauré de France ont été conviés à un Congrès au sein même de l'ermitage originel pour rétablir leur ordre. Le prieur s'assure que tout est prêt pour recevoir ses congénères. La cloche du portail sonne enfin ! Le prieur se charge lui-même de l'accueil, c'est un grand jour ! Lorsque la porte s'ouvre, il ne reconnaît aucun de ses compagnons. Devant lui se dresse un homme élégant. Sa silhouette altière est encore allongée par son gibus, sa redingote et sa canne ornée. Il s'agit d'un homme riche et puissant sans aucun doute ! D'autant qu'il est accompagné d'un homme modestement vêtu, portant un coffret. Le prieur est dérouté. Que vient faire cet homme dans le désert de Chartreuse. L'homme se découvre, un peu gêné, face au religieux. Il se présente en retrouvant sa superbe : Célestin Léonce Eugène, Comte de Clouzant. Le prieur se retrouve interdit en entendant l'homme lui préciser qu'il est venu le rencontrer ! Il aurait à lui parler, dit-il... Le prieur missionna un moine pour accueillir ses hôtes. Il invita l'homme à le suivre à l'écart, contrarié de cette visite impromptue... mais bien curieux d'en connaître la raison...

L'homme se présenta comme le fils d'un ancien chartreux ! Ce dernier serait parti de la maison de Clermont, détruite depuis. Son père s'appelait Bernard Clouzant... Dom Bernard, l'ami de Dom Gerle et Dom Hugues, resté en Combrailles avant de gagner Paris ! Il n'avait jamais retrouvé sa vocation ni d'ailleurs



gagné la Chartreuse de Vauvert. Se laissant emporter par la fièvre révolutionnaire parisienne, il s'était marié et avait fondé son foyer. Il avait connu la fortune en tant que négociant en vin en fournissant les prestigieuses tables du royaume. La famille avait été anoblie quelques années auparavant. Le prieur, sans vouloir paraître impoli, interrompit le monologue de cet homme pour qu'il en vienne au fait de sa visite. Son père venait de mourir. Le testament avait été ouvert. L'ancien Dom Bertrand y avait expressément mandaté son fils aîné pour apporter ce coffret à la Grande Chartreuse. Le fils avait ordre de ne pas l'ouvrir, seul le grand prieur y serait habilité. Le comte appela son serviteur afin de remettre l'écrin et un courrier au prieur. Quelle stupeur à l'ouverture ! Il reconnut le trésor de Port-Sainte-Marie ! Il n'en avait jamais vu que des reproductions réalisées par les frères qui l'avaient inlassablement cherché, mais le doute n'était pas permis. Cette fois, cette pièce précieuse se dévoilait sous ses yeux. Le prieur ouvrit le courrier, écrit de la main de Bernard. Ce dernier y confessait n'avoir pu s'empêcher d'emporter la merveille. Il s'était retrouvé sans le sou à Paris et sans communauté...Il avait donc vendu la relique à un riche marchand, bien plus ébloui par la beauté de l'objet, les bijoux et l'or que par la valeur spirituelle de ce trésor... Il s'en était voulu toute sa vie, se sentait indigne... Son fils s'est alors rappelé qu'il entendait son père prier tous les soirs, invoquant son pardon en pleurant... Quelques années plus tard, une fois sa fortune faite, la décision de racheter la relique au marchand s'imposa à lui. Par chance la croix n'avait pas été dénaturée. Le marchand se frottait les mains, en position de force pour monnayer ce rachat. Le repentant comptait retourner sur ses pas, à Port Sainte-Marie, et



rendre le bien qu'il avait spolié. Il avait alors appris que la Chartreuse avait été détruite et l'ordre dispersé...

A l'heure de cette lecture, Bernard devait comparaitre pour son dernier jugement. Pour soulager quelque peu sa conscience l'honneur d'Antoine Boucher pourra être lavé par cette confession et la croix aura tout de même regagné une maison cartusienne.

« La croix demeure, le monde tourne » ...





Bernard MONSIGNY

LES DAMES DE LA CHARTREUSE

Lyon le 11 novembre 1909

Monsieur le Sous-Préfet de Riom,

L'été dernier, vous m'avez fait l'honneur de bien vouloir me consulter sur les raisons qui pourraient expliquer l'afflux singulier depuis l'été 1905 de touristes britanniques en villégiature à la station thermale de Châtelguyon.

Vous avez également attiré mon attention sur l'intérêt étrange de ces visiteurs pour le site des ruines de la Chartreuse de Port-Sainte Marie.

Après de longues recherches qui ont nécessité de consulter différents experts, de compulsier de nombreux quotidiens anglais et d'échanger avec la mairie et les principaux établissements commerciaux de la commune, je crois être en mesure de pouvoir vous communiquer mes conclusions. Vous les trouverez résumées dans le présent mémoire ci-joint.

Restant à votre disposition, je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes très respectueuses salutations.

Jean-Pierre Petit-Bourg (Agrégré de Géographie, Attaché à la Faculté de Lyon)



Monsieur de Rochemarc ajusta ses lorgnons et commença la lecture de l'exposé en pestant contre le verbiage des universitaires :

« ...Sans vouloir mettre en doute le bien-fondé des questions qui nous ont été posées, nous avons voulu former notre jugement d'après nos propres observations... »

A ce sujet, nous devons souligner l'aide précieuse apportée par les Services municipaux, la Société des eaux thermales, le Syndicat d'initiative et les principaux établissements hôteliers de Châtelguyon. Les correspondants ont pleinement collaboré et nous ont transmis de nombreuses statistiques détaillées relatives à la clientèle britannique présentées en Annexes.

Nota bene : sauf mention contraire, toutes les analyses exposées ci-après portent uniquement sur les visiteurs possédant un passeport britannique.

Comme exposé, le bassin de Châtelguyon a connu en 1905 une augmentation brutale des nuitées hôtelières consommées par des citoyens britanniques. Sur les trois années suivantes, ces nuitées ont continué certes de progresser mais à un rythme moins soutenu. (*Annexe 1 - table 1*)

En revanche, les nuitées hôtelières pour raison de cure ont globalement stagné à un niveau assez bas. Cette clientèle/patientèle semble néanmoins fidèle. On observe en effet un report satisfaisant d'une saison sur l'autre. (*Annexe 1 - table 2*)



Jusqu'en 1904, les nuitées résultaient pour l'essentiel (98%) de cures thermales. Depuis lors, la stabilité des nuitées pour raisons thermales contraste avec la forte augmentation des nuitées pour "autres raisons".

Sur ces bases, nous avons tenté d'analyser les raisons du développement de la clientèle "extra-thermale" en examinant les occupations et distractions de ces visiteurs.

Les principales excursions réalisées par cette clientèle sur la période considérée ont concerné : le château de Chazeron aux vues magnifiques sur les Combrailles, à Loubeyrat ; le Château de Tournœl à Volvic ; les poétiques jardins de Portabéraud et leurs statues en terre cuite du XVIIIe, à Mozac ; l'église Notre-Dame de l'Assomption et sa Vierge noire en majesté datée du XIIème siècle, à Marsat ; les ruines de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, fondée en 1219, qui marqua l'histoire des Combrailles durant plus de cinq siècles. (*Annexe 2 - table 1*)

Deux destinations appellent des remarques : l'église de Marsat à la Vierge noire car très peu visitée, sans doute pour des questions de divergences religieuses (clientèle à dominante anglicane) ; le site de la Chartreuse car très, voire "trop", fréquenté. En effet, chaque visiteur non curiste a exploré au moins trois fois - voire quatre fois - la Chartreuse lors de son séjour. (*Annexe 2 - table 2*)

Pourtant, plus de deux heures de route depuis Châtelguyon sont nécessaires pour s'y rendre, quel que soit le mode de locomotion (voiture hippomobile, bicyclette ou même voiture à moteur).



Cette excursion d'une journée nécessite donc - a minima - quatre heures de transport aller/retour.

Nous avons ensuite consulté Monsieur Auguste Le Sourd, ancien élève très respecté de l'Ecole des Chartes. Pour lui, il n'existe aucun lien, aucun point commun, entre l'histoire de la Chartreuse et celle de la Grande-Bretagne. (*Annexes 3 et 4*)

A ce stade de nos recherches, nous avons acquis la certitude qu'il existait un lien singulier - d'une nature autre qu'historique - entre la Chartreuse de Port-Sainte Marie et la clientèle étudiée.

Pour comparaison, nous avons analysé les excursions de la clientèle thermale. Sur la période 1903-1908, celle-ci n'a pas montré le même surcroît d'intérêt pour la Chartreuse avec une moyenne d'au plus une visite par séjour.

Compte tenu du nombre limité de curistes, nous avons pris le temps d'étudier les reports d'une saison à l'autre sur la période 1903-1905. Pour l'essentiel, la population thermale comptait des grands noms honorablement connus de l'aristocratie anglaise. (*Annexe 5*)

Une revue des principaux quotidiens de Londres n'a mis en évidence aucun article, aucune déclaration concernant leur villégiature en France. Pour mémoire et indépendamment de l'objet de nos recherches, deux curistes ont publié sur cette période : Lady Frances Carfax, une monographie en 1905 sur "*Le lac de Genève*" ; le Colonel Ross, un article de 1904 intitulé "*De la sélection des pur-sang*".



En revanche, quatre ressortissants se singularisaient car uniquement présents durant la saison 1904 : trois jeunes enseignantes de la respectée *North Collegiate School* de Londres et un ingénieur chimiste.

Après vérification, ce dernier est décédé en octobre 1904 suite à un accident industriel survenu dans une usine au Nord de Manchester (*Annexe 6*). Par contre, la direction du *Grand Hôtel du Parc* a attesté avoir arrangé une excursion à la Chartreuse pour ces trois demoiselles (Annie Lamont, Frances Moberly et Eleanor Morison) en août 1904. (*Annexe 7*)

A ma demande, la jeune librairie Brentano's de Paris - spécialisée dans la production anglo-saxonne - a trouvé trace d'un opuscule daté en premier tirage de janvier 1905 "*An adventure in the Combrailles area*" cosigné de leurs plumes. Brentano's a réussi à nous procurer un exemplaire d'une réédition imprimée en mars 1908.

Nous résumons ci-après une traduction approchée (*faute d'avoir pu obtenir l'assistance de Monsieur Valery Larbaud*).

« *Craignons le pire* » grinça Monsieur de Rochemarc en poursuivant sa lecture...

Le récit relate de façon très détaillée la visite de ces demoiselles anglaises à la Chartreuse de Port-Sainte Marie. Des notes en bas de page précisent les contributions individuelles et observations de chacune mais les divergences relevées restent globalement assez mineures.



Les premières pages n'appellent pas de remarque particulière. Nous apprenons qu'il s'agissait d'une excursion collective partagée avec une cantatrice parisienne, un industriel lyonnais et son épouse, tous trois également curistes. Le convoi hippomobile quitta par beau temps Châtelguyon aux environs de 9 heures pour emprunter la route de Manzat afin de ménager les chevaux. Aucun incident de parcours ne fut à relever sur le trajet qui dura deux heures et vingt-cinq minutes.

Arrivé à la Chartreuse, le groupe se dispersa. Les anglaises, incommodées par la chaleur, se retirèrent sur les bords du ruisseau de la Ganne Morand, laissant les français entre eux explorer les lieux. Miss Lamont sortit un cahier de croquis, Miss Moberly relut son *Baedeker* tandis que Miss Morison commença de noter ses impressions dans un petit carnet de voyage qui ne la quittait jamais. Vers midi elles déjeunèrent rapidement de tranches de viande froide et de petits pains.

Sans doute par un effet de la fatigue de la route conjuguée avec la chaleur accablante et le gazouillis monocorde du ruisseau, elles s'assoupirent insensiblement sans même s'en rendre compte. Le soleil brillait toujours au zénith lorsqu'elles crurent se réveiller allongées à l'extérieur du domaine.

Les ruines avaient disparu pour faire place à des bâtiments parfaitement entretenus correspondant à ceux du monastère tels que représentés avant la révolution de 1789.

Des pénitents en procession, vêtus comme des paysans aisés au XVIIIe siècle, s'arrêtèrent à quelques pas seulement de nos observatrices muettes de surprise et de peur. Ils étaient une



bonne dizaine. Curieusement, elles semblaient être invisibles à leurs yeux. A leur tête se tenait un prêtre séculier en soutane noire, accompagné d'une poignée de musiciens, leurs instruments en bandoulière. Elles crurent distinguer une cithare, un luth, une bombarde et une flûte.

Sur un geste de l'aumônier, le groupe s'agenouilla avec dévotion de part et d'autre de nos observatrices toujours invisibles. L'ecclésiastique entama alors un sermon passionné dont elles ne comprirent pas un mot. La prédication en langue inconnue dura une bonne vingtaine de minutes lorsque surgit d'une cellule dissimulée dans la muraille un religieux tonsuré au visage livide et au regard perçant. Celui-ci en chasuble olive ne portait ni l'habit blanc, ni les insignes des pères chartreux.

A son tour il s'adressa au petit groupe dans la même langue que son confrère, mais plus brièvement. Il imposa ensuite les mains sur chaque membre de l'assistance. Avec stupeur, les anglaises constatèrent que l'ermite pouvait les voir car sans hésiter il vint à elles et les bénit également. Elles ressentirent comme un choc électrique et notèrent à la main droite de cet étrange religieux une grosse pierre brillante montée sur un anneau d'or.

Les musiciens entamèrent alors quelques mesures de la *Pavane pour une infante défunte* de Ravel (sic !). Elles se souvinrent plus tard que la veille, le pianiste de l'hôtel avait exécuté, avec moins de maîtrise, cette œuvre avant-gardiste dans le petit salon avant l'heure du dîner.



Elles notèrent aussi avec pertinence que le jeune compositeur n'avait pas encore orchestré cette pièce au moment de l'incident (*ni à la date de la remise du présent rapport*).

Sans attendre la fin de la mélodie, elles se réveillèrent ensemble et pour de bon cette fois, étourdies et dans un état de malaise indescriptible. Elles se tenaient au bord du ruisseau là même où elles avaient déjeuné. Le *Baedeker*, le carnet de voyage et le cahier de croquis avaient roulé sur le sol à portée de main.

Les cris de leurs compagnons de promenade les firent sursauter. Ils les cherchaient avec les cochers depuis un bon moment car l'heure avançait et déjà il fallait songer à rentrer. On faillit même se fâcher car ils crurent que par plaisanterie elles s'étaient cachées. En les cherchant, ils étaient passés en effet à plusieurs reprises sans les voir à l'endroit où ils finirent pourtant par les retrouver.

L'incident oublié, ils leur racontèrent qu'ils avaient occupé la journée à parcourir le domaine pour tenter de retrouver l'emplacement du grand cloître. Tandis qu'on attelait les chevaux, l'épouse de l'industriel et la cantatrice leur montrèrent des esquisses qu'elles avaient réalisées au cours de cette journée, notamment une au bord du ruisseau (sans trace des anglaises). On regagna ensuite les voitures.

Le grand air sur le chemin du retour acheva de les reconforter tandis que le reste du groupe s'endormait à son tour, bercé par les cahots de la route.



A mi-voix, elles commencèrent à discuter. Ce faisant, elles finirent par découvrir qu'elles avaient partagé le même rêve. Seuls quelques détails variaient imperceptiblement tels que le nombre de musiciens, la nature de leurs instruments ou la couleur de la pierre montée sur l'anneau d'or de l'ermite. Avec raison, elles considérèrent ces éléments comme secondaires.

Les pages suivantes rapportent le détail de leurs conversations lors du retour. Nous les omettrons pour alléger notre synthèse.

En effet, dans ce passage sont exposées à plusieurs reprises les différentes séquences du rêve précédemment résumé. Les rares divergences sont minutieusement disséquées avant d'être évacuées. Ces longues digressions n'apportent rien de particulier. Enfin nous oublierons les nombreuses observations, supposées pittoresques mais d'un intérêt limité, sur les rares passants croisés le long de la route et sur les fermes aperçus dans les villages sur la route du retour. Ces dernières remarques confirment cependant que ces dames étaient totalement réveillées et lucides à ce moment-là.

Les anglaises relatent ensuite leur diner à l'hôtel. Ces pages méritent qu'on s'y attarde.

Miss Lamont, la plus jeune des trois, descendit très excitée et en retard à la salle à manger. Lorsqu'elle rejoignit la table de ses collègues, il régnait une fébrilité inhabituelle. Miss Moberly et Miss Morison se réjouirent de lui montrer qu'elles pouvaient à présent lire le menu sans l'aide de lunettes. Elles en étaient encore incapables le matin même de l'excursion car elles souffraient d'une mauvaise vue.



Sans pouvoir l'expliquer, l'affection qu'elles subissaient toutes deux depuis l'enfance avait disparu au cours de l'excursion ! Quelle ne fut pas leur surprise lorsque Miss Lamont répondit qu'en se changeant pour le diner, elle aussi avait constaté une disparition ! La disgracieuse tache de vin de la taille de deux souverains qu'elle portait depuis sa naissance à la racine du cou s'était mystérieusement effacée.

Bien que membres de la Société de tempérance, les trois anglaises s'autorisèrent ce soir-là à arroser joyeusement ces heureuses disparitions. Le caractère durable du phénomène est par ailleurs confirmé dans la note liminaire de la seconde édition de 1908.

Deux médecins réputés, les docteurs Armand-Henri Trousseau (ophtalmologue) et Louis Brocq (dermatologue), nous ont certifié que ces affections, au demeurant bénignes, ne pouvaient pas disparaître spontanément avec le temps. (*Annexes 8 et 9*)

Enfin, les dernières pages ne relèvent pas de notre compétence car elles regorgent à profusion de mots tels que *supernaturel*, *miracle*, *paranormal*, *périsprit*, *guérison*, *messenger*, *projection astrale*, etc.

La nature du rêve nous paraît discutable et pourrait justifier la consultation d'un aliéniste (*pourquoi pas le Docteur Valentin Magnan ?*). En revanche, la disparition définitive des affections de ces dames constitue un fait incontestable.

Il ne nous appartient pas de conclure sur la véracité ou sur l'imposture de cette affaire. Toutefois, pour répondre aux



questions posées : la diffusion en Grande-Bretagne de ce récit a très certainement suscité l'intérêt des crédules et de toute une fraction de la population avide de merveilleux ou en quête de guérisons.

Ainsi expliquons nous l'afflux singulier de touristes britanniques à Châtelguyon et leur engouement pour le site de la Chartreuse de Port-Sainte Marie.

En soupirant Monsieur de Rochemarc griffonna les mentions manuscrites suivantes sur la couverture du rapport de Monsieur Petit-Bourg :

anglicans vs papistes ? tentative de déstabilisation ?

neutralité de l'Etat, loi du 9 décembre 1905.

→ ne pas ébruiter l'affaire car trop risquée ; en informer discrètement Monseigneur Pierre-Marie Belmont à l'occasion.





Bruno PARMENTIER

LE MYSTERE DU MOINE EPARGNE

Blanche d'écume, la Sioule est en furie, charriant tout ce qu'elle a arraché, des arbres, des chaises, des pianos à queue et des pots de yaourt. Le bruit de l'eau bouillonnante contraste avec le calme de la Chartreuse de Port Sainte Marie. En progressant sur le chemin vers cette dernière, les murailles impressionnantes et la solide tour avec ses murs de 2 mètres d'épaisseur, absorbent le chahut de l'eau et le silence impose sa force tranquille.

Ecume projetée

Vacarme crescendo

Désert de calme

Dès que le mur de clôture de la Chartreuse est franchi, le jardin se déploie avec élégance dans sa robe terre de Sienne calcinée : potager, verger et jardin de simples pour garantir l'autarcie. Après le porche d'accès, c'est la basse-cour autour de laquelle se trouvent les bâtiments agricoles avec écurie, étable et granges ainsi que les ateliers : forgeron, charron, menuisier, maréchal-ferrant, serrurier. Les frères convers travaillent dans ces espaces pour assurer la subsistance des Chartreux.

Le Prieur, Elzéar de Grimoard, visage rond, avenant, yeux noisette, consulte le tabula, en bois sculpté, où figurent les noms et le programme hebdomadaire de chaque moine afin de



rencontrer le Moine Epargné arrivé récemment. Celui-ci dans sa robe de drap blanc, serrée avec une ceinture de cuir, un scapulaire avec capuce du même drap appelé cuculle, ne se fond pas parmi les autres car il a une singularité : peintre. Taille moyenne, visage triangulaire, ni beau ni laid, yeux bleus, il a toujours peint et maîtrise les couleurs d'une façon exceptionnelle. Ses toiles figuratives et abstraites explosent de vitalité, d'harmonie. De nombreuses personnes lui ont proposé de les acquérir mais il refuse car c'est antinomique avec sa situation.

Toc, toc, toc, le Prieur frappe à la porte de la cellule d'Epargné :

- Finissez d'entrer !
- Bonjour Père Epargné, je ne vais pas vous déranger longtemps ; je voulais parler de vos toiles et surtout des couleurs que vous utilisez.
- Que trouvez-vous à propos de mes couleurs ?
- J'ai remarqué qu'elles modifiaient l'humeur et le comportement des moines en les éloignant de la règle ce qui me préoccupe.
- Mais alors, que souhaitez-vous ?
- J'aimerais que vos toiles ne soient plus visibles et que vous arrêtiez cette activité.
- Il me reste donc l'invisibilité pour moi et mes toiles.
- Non, pas du tout, je souhaite juste un retour à la normale, la vie avant votre arrivée, je compte sur vous.

Le prieur sort et le moine est sidéré par cet entretien ! La peinture fait partie de sa vie tout comme la prière, aussi, il ne voit pas comment s'en passer.



L'espace des solitaires est réservé aux moines, il comprend le grand cloître et les 19 cellules. La parfaite combinaison de l'architecture et de la règle garantit la grande solitude. Celle-ci est vécue à 3 niveaux : la séparation du monde, la garde de la cellule (20 heures par jour) et la solitude intérieure ou pureté du cœur.

Parmi les rituels observés :

- le passage tous les 15 jours dans la cellule du barbier pour la tonsure.
- la sortie hebdomadaire communautaire du lundi : le spaciement.

Justement, lors du regroupement pour ce départ collectif, les moines remarquent l'absence d'Epargné. Ils partent à sa recherche dans le désert, espace dans lequel le monastère possède tous ses biens. Les frères fouillent la maison basse et les pères la maison haute, chacune des 19 cellules est visitée. La rive de la Sioule est explorée sans succès. Il reste introuvable. C'est la première fois qu'une situation pareille se produit. Alors le Prieur demande à un frère d'aller au village « Les Ancizes » afin de mobiliser le monde laïc pour le retrouver. La mairesse des Ancizes va coordonner les recherches de façon quasi-militaire, elle forme des groupes de 4 personnes aux couleurs différentes. Chacun a une direction de recherche et des consignes très précises :

- Le groupe vert, la rive gauche de la Sioule du village des Fades jusqu'à Montfermy
- Le groupe rouge le secteur de St Priest des Champs



- Le groupe bleu la rive droite de la Sioule de Montfermy aux Fades
- Le groupe jaune autour des Ancizes
- Le groupe orange jusqu'aux sculptures de Chemin Fais'Art à Chapdes Beaufort

Le groupe vert arrive au bac du Bouchet, le passeur les dépose sur la rive gauche ; le premier en tête du groupe s'arrête devant un gros bloc arénisé qui présente une forme de pied ou sabot :

- C'est un signe, Epargné est passé par là, la taille correspond à sa pointure

Un historien le coupe :

- Pas du tout, c'est le pas de St Martin dont la légende raconte que ce dernier, lors de son séjour dans les Combrailles, dut franchir la vallée de la Sioule. La tradition orale le voit tantôt sur un cheval, tantôt sur un âne, voire à pied. Le saint ou sa monture prit son élan, et d'une seule enjambée franchit la rivière, laissant l'empreinte de son pied sur les deux rives de la Sioule.
- Je n'avais jamais entendu cette légende incroyable, heureusement, maintenant, nous avons un bac pour traverser la Sioule.

La Chartreuse possède de nombreuses activités artistiques pratiquées en cellules ou en atelier : menuiserie, tournerie sur os et ivoire, marqueterie, objets en paille et gnomonique, non, ce n'est pas le gnome de Monique, c'est la fabrication de cadrans solaires, spécialité du moine Bruno. Dans le calme de sa cellule, il est en train de fixer le style sur le cadran en ardoise. A la



pointe sèche, il grave les heures en chiffres arabes ainsi qu'une frise de feuillage. La devise, touche finale, sera « Lex domini sine umbra », facile pour les latinistes, pour les autres : « dominer à l'ombre ». Stop, qui est le traducteur que je le pende haut et court ? La traduction est erronée, voici la bonne « La loi du Seigneur est sans ombre » ;

Le groupe rouge explore le secteur de Saint Priest des Champs précisément sur le flanc du suc de l'étang de Laussedat. Le plus jeune du groupe pousse un cri :

- Regardez, ! une guillotine !

En effet, un rocher granitique a une forme de guillotine. Le fermier du groupe prend la parole :

- Vous savez sur ce roc, ce ne sont pas des hommes que l'on décapitait mais du bétail. Les animaux étaient placés entre deux blocs rocheux, on leur coupait la tête qui tombait dans le bassin formé dans un bloc de granit en-dessous. La viande était emballée et transportée jusqu'à la Sioule grâce au ruisseau qui passe à proximité. C'est parce qu'il servait à transporter les colis de viande que le ruisseau s'appelle le Coli.

- Je comprends enfin l'expression de ma mère « passe-moi le colis » lorsque je devais lui donner la viande

Parmi les créations artistiques de la Chartreuse, la marqueterie de paille était l'apanage du moine Ghislain. Il utilise la paille de blé qu'il colore avec des teintures végétales puis il fend la paille avec un outil : l'ongle lice, ensuite elle est aplatie, coupée et collée avec de la colle à poisson. Les objets fabriqués sont



religieux (devant d'autel, boîte à hostie) ou des objets quotidiens (plateau, boîte, étui, sablier, sac...).

Sur les pas des chartreux, sentier magnifique balisé en vert, le groupe bleu s'engage en longeant la Sioule. Au bout de 20 minutes de marche, ils sentent une odeur particulière et remarquent sur la droite du chemin en lisière de bois, un parterre d'ail des ours que plusieurs ramassent pour en consommer pendant la journée. Un peu plus loin, ils rencontrent des charbonniers tout à leur travail de remplissage du four en métal avec des bûches savamment disposées. Une combustion lente de 24h donnera le charbon de bois. Ils n'ont vu personne dans le secteur depuis plusieurs jours. Le groupe poursuit le sentier et arrive en vue de l'église Saint Léger de Montfermy. Ils passent devant un beau tilleul de 3,60 m de circonférence. Un membre du groupe propose :

- Allons voir à l'intérieur de l'église si Epargné prie et je reverrai avec plaisir les très belles peintures murales.
- D'accord, allons y.
- Pas d'Epargné, mais ces fresques, quelle beauté !
- Oui, en haut sont représentés un château très endommagé et une église en construction. Autour d'eux, des ouvriers qui transportent des matériaux du château ou élèvent des murs. Au registre inférieur, une scène de mariage, où sept personnages agenouillés sous un voile reçoivent la bénédiction d'un prêtre. Sur le mur sud, des moines enterrent plusieurs personnes dans une fosse commune.



Au même moment, dans la Chartreuse, le moine Bruno remarque que le chevalet d'Epargné est déplacé, et fait extraordinaire, la peinture progresse.

- *Ai-je abusé de la Chartreuse verte de la Grande Chartreuse ?*

- *Dans le doute, je ne vais pas évoquer cette découverte car je vais passer pour un hurluberlu.*

Le groupe orange attaque avec entrain la longue côte jusqu'au hameau de Triolet ; de nombreux boutis et vermillis (impacts sur le sol et dans la végétation dus aux fouissages du sanglier pour rechercher sa nourriture) parsèment le chemin ; arrêt au moulin de Mazière pour discuter avec le meunier Gustave repérable de loin dans sa tenue rouge d'alizarine :

- *Tu n'aurais pas vu le moine Epargné ?*

- *Non, j'étais occupé par la réfection de mon bief fuyard. D'ailleurs, je vais changer de moulin.*

- *Changer de moulin, changer de coquin.*

- *Je ne peux pas te laisser dire cela, tu connais mon honnêteté.*

- *Oui, je plaisante ; sais-tu si le curé de Chapdes Beaufort est dans son presbytère ?*

- *Non, je ne suis pas sa bonne.*

- *Merci pour cette réponse directe du gauche.*

Il était une fois,

Une communauté vibrante de

Foi, celle qui transporte les montagnes

Et les fait tomber des fois par mégarde

Sur ceux qui ont perdu la foi



*C'est la foi qui compte mais moi je ne compte pas les fois,
7 fois à terre, 8 fois debout,
Et la foi toujours là, puissante.*

L'itinéraire du groupe jaune passe par le village de Comps qui possède un couderc. Celui-ci rassemble sur une petite surface des biens communaux : fontaine, abreuvoirs, four à pain, lavoir et croix. Plusieurs villageois étaient en train d'enfourner des pains de seigle magnifiques et l'un d'entre eux reconnaissant le meunier Jacques au sein du groupe de recherche lui lance :

- On ne peut pas être au four et au moulin, pas vrai Jacques !
- Et toi, avec tes chaussures trouées, tu es bien le cordonnier le plus mal chaussé !

Ce lieu très vivant à l'humour à fleur de peau, est le meilleur endroit pour connaître les dernières nouvelles, aussi le groupe jaune interroge les personnes présentes. Une lavandière annonce :

- J'ai vu un moine au bord de la Sioule à la Faye, il était petit avec une robe orange tangerine ce qui m'a surprise.
- Non, ce n'est pas lui ; c'était un moine bouddhiste du monastère du Bost à Biollet qui vient souvent prier à cet endroit.

Le cœur de la vie cartusienne bat avec son rythme immuable basé sur la prière qui débute à 5h45 : prime et oraison en cellule – angélus – messe à l'église – tierce – sexte en cellule – angélus – none en cellule – vêpres à l'église – angélus – complies en cellule, 19h coucher, lever de nuit à 22h30, matines et oraison en cellule – matines et laudes à l'église – coucher à 1h45 ; le



silence, la solitude, la prière envahissaient tout l'espace comme la lumière du soleil à travers les houppliers.

Lors du repas dominical collectif au réfectoire, une belle grande salle voutée, contiguë à l'un des côtés du petit cloître, les moines sentent une présence indéfinissable dans le silence du repas frugal, des regards se croisent, des gestes sont esquissés pour simuler une présence.

Le long la Sioule, un éclair bleu fluo zébra la rivière : un martin-pêcheur en chasse. Ventre orangé, pattes rouge corail et plumes bleu saphir lui donnent une élégance infinie. Son vol rapide l'entraîne vers le rivage, une berge sablonneuse en pente raide qui plonge dans la rivière et hop, il pénètre dans son terrier. D'autres trous sont occupés par des hirondelles de rivage et des guêpiers. Le groupe bleu savoure ce spectacle de la nature bien mérité après les kilomètres à pied et les questions posées sans succès.

Sur la place de la mairie des Ancizes, les groupes sont de retour en fin de journée, bredouilles, malgré les efforts accomplis.

Le moine François entre dans la cellule d'Epargné pour récupérer une toile vierge afin de la préparer pour une commande de la Chartreuse de Nonenque. Quelle ne fut pas sa surprise quand il vit Epargné devant son chevalet en plein travail finissant sa toile !

- *Mais où étais-tu passé ? Cela fait 4 jours que nous te cherchons partout.*

- *Je n'ai pas quitté ma cellule mais à un moment précis de la composition de mon tableau sur les arbres remarquables des*



*Combrailles, une combinaison de 3 couleurs, jaune de Naples, zinzolin et vert smaragdin, m'a rendu complètement invisible, c'est la première fois que cela m'arrive, je suis **épargné par les couleurs** d'où mon invisibilité qui apparait et disparaît sans explication rationnelle.*

- *Ton histoire est incroyable ; je trouve que tes yeux, aigue-marine, brillent d'un éclat nouveau.*
- *Oui, j'ai la sensation de revenir d'un voyage extraordinaire parmi 5 couleurs qui me traquaient sans relâche dans toute la campagne : vert, bleu, rouge, jaune et orange.*
- *Mais, comment te sens-tu ?*
- *Parfaitement bien, juste un petit creux car vous voir manger tous les jours, cela commence à bien faire !*

La bonne nouvelle fut de suite partagée au sein de la communauté. Chacun tenait à manifester son attachement au moine par un geste, un regard, une bourrade, une bourrasque de bonne humeur, un bon mot. Le Prieur exprima aussi sa satisfaction du retour d'Epargné :

- *Père Epargné, je suis très heureux de vous retrouver car votre place vide était très mal vécue par chacun.*
- *Merci, j'ai repensé à notre échange sur les couleurs et voilà mes futures toiles :*

Il dégage un drap masquant une toile qu'il venait de terminer : totalement noire.

Sources : sites internet chartreuse-psm.fr, chartreux.org ; revue N°147 Brayauds & Combrailles pour les rochers étranges, Coluche.



La sentinelle des Combrailles

Peu importaient l'origine de son nom, les circonstances de sa naissance, ou la destinée qu'il lui était donné de suivre, Truchevent savait que vivre entre deux mondes, traverser le réel comme un miroir sans tain, semblait gommer le passé et confisquer l'avenir. Qui le croisait sur le chemin des Creux, accompagné de son âne Baptiste qui tractait courageusement une carriole d'un autre âge, ou au bord du ruisseau de la Ganne Morrand, affairé à gratter les terres humides de ce filet de vie, ne se risquait jamais à lui parler, ni même à lui adresser un regard. Il se murmurait à l'abri des rideaux soigneusement tirés sur les fenêtres ou au zinc du café du village, que quiconque croisait ses yeux vairons était aussitôt envouté. Quiconque bravait la crainte collective qu'il inspirait en échangeant deux paroles avec lui, se trouvait dépossédé de toute raison, et disparaissait au fin fond de ces hospices où l'on cache les âmes perdues. N'avait-on pas retrouvé le Lucien Blachon, le garde de la forêt de Tournobert, en train de danser nu, un tambour sanglé autour de son corps, aux Menhirs dits la Roche Rouge ? Il frappait sur son tambour comme un damné, hurlait que les menhirs formaient un magnifique orchestre symphonique, une caisse de résonance que seul un être supérieur avait pu façonner ainsi. Un profond désarroi avait parcouru la foule nombreuse des villageois qui étaient accourus, la tête pleine de l'écho des baguettes de bois frappant la peau de chèvre sans discontinuer. Et il se trouvait bien naturellement des témoins du drame pour dire que le pauvre



homme s'était entretenu peu de temps auparavant avec le sorcier, ce Truchevent. Évidemment qu'ils s'étaient parlés ces deux-là, ils avaient passé un contrat depuis longtemps : Truchevent nettoyait la forêt de ses branches et troncs d'arbres brisés par les tempêtes, et le garde fermait les yeux sur les cueillettes de plantes sauvages, mais néanmoins protégées que réalisait le marginal.

Il en va ainsi dans les petites communes rurales où l'histoire précède la parole, où les regards en croix devancent la connaissance de l'autre. Ce qui est différent, effraie, ce qui est inconnu, perturbe, et les rumeurs vont bon train. Elles se transmettent même de génération en génération, comme un héritage. L'homme-nature avait toujours vécu là, plus toléré que réellement accueilli. On ne se rappelait plus bien sa famille... En avait-il seulement eu une ? Avait-il même été un enfant ? Lui vivait loin des hommes, enfin... de certains d'entre eux. Il habitait une petite masure, près de la Chartreuse Port-Sainte-Marie. Une bicoque qu'il avait construite de ses mains, simple, rustique, avec les matériaux les plus accessibles offerts par dame Nature : terre, bois, pierre. D'un côté, sa partie à lui. Une pièce à vivre, à l'avant, lui servait tout à la fois de cuisine, salle à manger et de chambre à coucher. À l'arrière, un cellier un peu obscur, dont seule une petite lucarne laissait filtrer la lumière du jour. Une porte plutôt étroite et basse, placée en angle, donnait accès à l'habitation. Étrange pour un homme de son envergure, grand et trapu, que d'avoir donné une aussi petite ouverture à son logis. D'aucuns diront que c'était par humilité, d'autres, moins bienveillants, que son manque d'éducation ne lui avait pas permis de calculer des dimensions plus appropriées à son gabarit. De l'autre côté, celle qu'il réservait à son compagnon de



vie et de route, Baptiste, l'âne fidèle. Une vaste écurie, un box où dormir, un espace pour la carriole et différents équipements et outils. À l'étage, le fenil. Enfin, une petite annexe mitoyenne, la seule fermant à l'aide d'une grosse clé, où l'homme pouvait disparaître des heures entières... et qui soulevait une intense curiosité dans le pays, pour qui ne savait pas. Chez lui, rien de superflu. Les quelques meubles qui composaient son intérieur répondaient aux seules fonctions essentielles. Avec un confort réduit au minimum. La seule entorse qu'il avait sacrifiée à la modernité était d'avoir l'électricité et l'eau courante.

S'il était de bon ton dans les environs de dédier une parcelle de terrain familial à la seule culture de légumes, plus utile que les fleurs, lui avait organisé son jardin en un savant mélange de plusieurs espaces de culture : coin des herbes à porée, potager et verger, carré des simples, herbes magiques et utiles. Toutefois, n'étant pas croyant, point de jardin de Marie, la nature étant bien assez généreuse pour lui offrir ce qu'il ne cultivait pas. Comment un homme, *estranger* en son pays, montré du doigt pour sa rudesse et son caractère inquiétant, pouvait-il se montrer à ce point patient, délicat, presque tendre, pour cet espace de verdure varié, structuré, coloré et odorant, qu'il entourait de toute son attention et de plessis en osier savamment tressés ? C'était justement cela le nœud du problème. Si de toute son existence, il n'avait pu, ou su trouver une brèche, s'y engouffrer, et toucher le cœur de ses semblables, ou si peu, il avait, année après année, saison après saison, poli son art, en véritable alchimiste de la nature et de ses secrets.

Quelque chose en Truchevent touchait à l'étrange, au surnaturel. Un mystère que ses yeux vairons renvoyaient sur le monde.



Alors que son œil gauche, marron, mélancolique, semblait regarder vers le passé, comme de vieilles personnes à l'automne de leur vie déroulent le fil de leur passage sur Terre, son œil droit, bleu, dur comme l'acier, inquietant, fixait droit devant, sans ciller. Avait-il pactisé avec le diable ? Était-il le diable en personne ? Du village lui-même au plus petit hameau alentour, il se murmurait des horreurs à faire se réveiller des cimetières entiers. Quant aux vivants, s'ils se montraient des plus assidus aux offices du dimanche, certains d'entre eux vomissaient leur envie d'en découdre une fois ressortis sur la place de l'église. Leurs langues encombrées d'incompréhension et de calomnie s'évertuaient à monter des bûchers imaginaires en espérant endiguer leur angoisse. D'autres, plus magnanimes, baissaient la tête et passaient leur chemin, craignant d'attirer l'œil du malin sur eux.

Tout cela, je ne l'apprendrai que plus tard, de la bouche même de Truchevent. En attendant, c'est dans ces circonstances ô combien particulières que je débarquai dans ce paysage rural, sauvage, et empli de mystère, surtout lorsqu'une brume épaisse étend ses bras tentaculaires sur l'aube naissante. Officiellement, pour réaliser un reportage photo sur ces Combrailles au patrimoine bâti ancien exceptionnel. Espace aussi de relief où collines, gorges, landes, prairies et forêts se côtoient en un vaste puzzle coloré. J'avais la Chartreuse-Port-Sainte-Marie en point de mire, seule Chartreuse médiévale d'Auvergne, enfouie dans un écrin de verdure où ondoyait la Sioule. Officieusement, pour mettre mon nez et l'objectif de mon appareil photo là où l'on ne m'attendait surement pas, afin de mener une enquête d'un genre



bien singulier et non sans danger, et qui m'avait fait traverser la France...

J'étais parti à l'aube de Vannes, m'interdisant de prendre l'autoroute afin de ne pas brusquer ma vieille 205 PEUGEOT Roland GARROS. Plusieurs pauses furent nécessaires sur le trajet pour rejoindre l'Auvergne, à la fois pour dénouer mes muscles fatigués et rafraichir le radiateur qui frisait la surchauffe. Mon point de chute était un hameau que mon GPS farceur avait bien du mal à localiser : Montavert. Le cousin d'un collègue connaissait quelqu'un, ou plutôt quelqu'une, qui tenait une chambre d'hôte sur place, et je me réjouissais à l'avance d'être en plein cœur de mon sujet. Je ne croyais pas si bien dire ! Plus de six-cents kilomètres et dix heures d'affilée sur des routes de traverse, avaient eu raison à la fois du bonhomme et de sa monture ! Je ne sais comment j'échouais aux Farges, à une heure tellement avancée que le village tout entier s'était déjà recroquevillé sur lui-même pour la nuit. Pas âme qui vive pour me venir en aide. D'après ma propre expérience, une tuile en entraînait souvent une autre, et cela se vérifiait encore une fois : la batterie de mon téléphone m'avait également lâché. Je ne pouvais donc appeler personne, ni un dépanneur, ni mon hôtesse. Si je m'étais laissé aller à des idées superstitieuses, j'aurais pu croire que les Combrailles me réservaient un accueil plutôt tiède !! Je fis quelques pas sur la route pour essayer de me repérer, jusqu'à l'orée d'un bois. Tout à coup, comme sortie de nulle part, une ombre gigantesque se dressa devant moi, suivie d'une autre, plus allongée, et avec deux pointes extrêmement mobiles tournées vers le ciel. Je sursautai et sentis un frisson me parcourir tout le corps. Les poils de mes bras se hérissèrent. En



mode survie, je brandis mes deux poings vers l'avant et commençai à mouliner de façon très désordonnée, espérant impressionner et faire fuir mes assaillants. Je fus stoppé net dans mon élan absurde quand deux pinces puissantes immobilisèrent ce qui restait de mes membres. Une voix forte se fit entendre :

— Eh là ! Doucement l'ami ! N'ayez pas peur ! On n vous veut aucun mal.

— Qui êtes-vous ? Lâchez-moi ! M'entendis-je répondre d'une voix blanche

— Juste quelqu'un qui vous veut du bien. Et vous en avez bien besoin pas vrai ?

Au fur et à mesure que la pression se relâchait sur mes poignets, mes jambes décidaient de se faire la malle, m'obligeant à m'asseoir d'urgence sur une souche hospitalière. J'osai alors lever les yeux, et dans la semi-obscurité qui entourait les lieux, je distinguai un homme corpulent et... un âne. Dire que je commençai de spéculer sur ces oreilles pointues !! Comment pouvais-je me montrer aussi impressionnable ?

— Qui êtes-vous ? Répétai-je mécaniquement.

— Votre balise pour retrouver votre chemin. Vous n'êtes pas d'ici. Ça se voit tout d'suite. Vous allez où comme ça ?

— À Montavert. Chez Julie DEPALLE. Vous la connaissez ? Elle me loue une chambre pour quelques jours. Elle doit s'inquiéter à l'heure qu'il est.

— C'est vot' voiture qui fume là-bas près du lavoir ?

— Oui, c'est le radiateur. J'aurais dû être plus prévoyant.



— Bon. Pour ce soir, Baptiste et moi, on vous emmène chez la Julie, vous et vos bagages. Demain, on s'occupera de vot' carrosse.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Valise et matériel de photo chargés sur l'âne, nous rejoignîmes Montavert en silence, en coupant par le bois. Je n'en menais pas large, mais avais-je le choix ? J'étais partagé entre une crainte sourde et l'espoir fou que cet équipage singulier m'apporterait les réponses attendues.

— Vous voilà arrivé. Allez rassurer la Julie. Je repasse demain à 10 h. Pour la voiture.

— Merci, vraiment. Je n'sais pas ce que j'aurais fait sans vous... monsieur ?

— Truchevent.

— ... Tru... Truchevent ?

— C'est comme ça qu'on m'appelle par ici.

— En... enchanté monsieur... Truch... Truchevent. Moi c'est... Gwendal BINIC.

— Très bien. À demain Gwendal BINIC.

C'est au moment de nous séparer que je les vis... à la lueur de la lampe de la cuisine quand la porte de celle-ci s'ouvrit... ses yeux... vairons... comme l'autre. Ça ne pouvait pas être le fruit du hasard. Comme ce nom, Truchevent, qui mettait mes neurones au garde-à-vous malgré la fatigue... Se pourrait-il que les deux Chartreuses soient liées ? Celle d'Auray, là-bas à Brec'h, et celle d'ici, la Chartreuse Port-Sainte-Marie ? À peine arrivé et déjà tant de questions...



Au milieu de la nuit, mon sommeil déjà fort agité fut définitivement rompu. Ce fut d'abord le ululement d'une chouette. Fort, répété, insistant. Puis des grattements après les persiennes en bois de ma chambre. Je me redressai dans mon lit, et je vis des ombres danser au travers des battants ajourés, comme le font les branches des arbres quand il y a du vent. Sauf qu'il n'y avait pas de vent. J'ouvris la fenêtre avec l'intention de faire de même avec les volets, quand soudain une entité féminine me devança et s'immisça dans ma chambre dans un voile de fumée. Après avoir tournoyé plusieurs fois en rasant le plafond, elle se figea devant moi, en lévitant juste ce qu'il fallait pour avoir son visage en face du mien. Un trouble immense m'envahit... Je l'avais déjà vue cette toute jeune fille, dans le petit cloître de la Chartreuse d'Auray, une nuit de pleine lune. Même taille, même couleur d'yeux et de cheveux. Même âge ? Elle aussi me fixait d'un regard implorant, remuant les lèvres en un hurlement silencieux. Un autre esprit nocturne qui tentait d'agir sur notre monde depuis cet entre-deux dans lequel il se trouvait bloqué. Se pouvait-il que Célia, en Bretagne, et cette jeune inconnue, aient subi le même sort ? Pourquoi m'avait-elle choisi moi ?

Tout comme à Auray, une intense lumière envahit l'espace, suivie d'un crépitement. Un journal posé sur la table de nuit venait de s'enflammer. Une à une, les petites lettres imprimées se répandaient dans l'air, puis disparaissaient dans des volutes de fumée. D'autres au contraire sautaient comme des bêtes affolées quand des flammèches les touchaient, et venaient s'échouer contre le mur. Je regardai alternativement le mot en train de se former sous mes yeux, et la revenante dont les traits s'apaisaient



peu à peu. Cinq lettres... avant que le papier ne se recroqueville sur le sol comme une vieille mue de serpent, et que le feu n'encercle du symbole d'un pentacle, des milliers de mots devenus inutiles. A L I C E...

Le lendemain matin à l'aube, poussé par une force surnaturelle, je quittai la maison et laissai mes pas me guider vers la Chartreuse Port-Sainte-Marie. L'atmosphère que j'avais décelée la veille à mon arrivée, avait changé. Plus lourde, plus sombre. J'arrivai devant le pavillon d'entrée, et je pénétraï dans ce qui avait dû être la cour des Obédiences. Plus loin sur la gauche, la tour, en ruine. De la fumée rouille et ocre s'en échappait, en même temps qu'une étrange odeur planait dans l'air. On aurait

dit un mélange de cheveux brulés et de durian¹. Je montais sur la butte conduisant à la tour quand j'avisai une silhouette massive accroupie dans l'herbe. Je reconnus Truchevent. Il se retourna, et je vis de multiples corbeilles et flacons posés dans l'herbe. Il me fit signe d'approcher.

— Je vous attendais. Elle vous a rendu visite n'est-ce pas ?

— Comment vous sav... ?

— La confrérie... ils étaient ici cette nuit... La fumée... Les molécules d'air... chargées d'énergie maléfique. Il nous faut les récolter. Et les fleurs, les herbes... regardez-les : elles souffrent...

— Qu'en ferez-vous ?

¹ Durian : Fruit exotique originaire d'Asie du Sud dont l'odeur évoque le fromage trop fait



— Je les décomposerai... et elles parleront. Il faut que ça cesse... Vous m'aidez !

— Alice ?

— Elle... et les autres... Célia... Les trésors des Chartreux...

— Alors, là-bas, à Brec'h ? Lui, Trentuve'ch, ses yeux vairons... c'était vous ? Mais comment ?

— Certaines choses ne s'expliquent pas. Les agents doubles du temps traversent les siècles pour reconstituer la vérité, et en être les gardiens.

Le diable est bon danseur, sinon, personne ne le suivrait sur la piste²

² Citation de Virginie DESPENTES



L'HERITAGE DES CHARTREUX

Pierre était quelqu'un de généralement solitaire et souvent perdu dans ses pensées. Dès qu'il avait du temps libre, il aimait bien s'isoler dans la nature. Ce jour-là, il allait se balader le long du ruisseau de la Ganne, en bas de chez lui. C'était un endroit important à ses yeux car, autrefois, il y passait beaucoup de temps avec sa grand-mère, Yvonne. Elle lui avait transmis le goût des trouvailles et des petites aventures depuis sa plus tendre enfance. Sa vieillesse l'empêchant de se déplacer, désormais leurs escapades s'étaient transformées en voyages dans le temps. Yvonne lui parlait de son passé et autorisait parfois Pierre à fouiller dans le grenier où se trouvait notamment les affaires de son défunt mari. Il dégoutait toujours un petit trésor qui permettait à sa grand-mère de lui raconter une nouvelle histoire en faisant remonter des souvenirs depuis longtemps oubliés. Lors de sa dernière visite, il descendit avec une bague. Elle était en argent et on pouvait y voir sept cercles dont trois contenant le même symbole : deux triangles se rejoignant à la pointe, comme si l'un était le reflet de l'autre dans un miroir. Pierre n'obtint aucun détail sur la bague car sa grand-mère n'en avait aucun souvenir. Il eut cependant le droit de la garder et la porta depuis lors à son doigt.

Quelques semaines plus tard, Pierre était de sortie avec son collègue. Il aimait bien les sorties culturelles qui lui permettaient



de s'évader des cours. Comme souvent, il était perdu dans ses pensées lorsqu'un camarade de classe l'interpella. Il était à la traîne du groupe. Il ne se sentait pas coupable. Après tout, il avait déjà visité la Chartreuse Port-Sainte-Marie, il connaissait. Pour l'occasion du 500^{ème} anniversaire de la mort de Gilbert de La Fayette, une exposition sur l'art religieux auvergnat avait été installée dans un des bâtiments rénovés du couvent. Elle contenait, entre autres, la piéta de l'église de Manzat qui se trouvait autrefois dans la Chartreuse.

Lors d'une visite guidée, les élèves découvrirent les différentes parties et le fonctionnement de la Chartreuse : une partie économique où habitaient les frères convers et une partie religieuse où les chartreux priaient. Pierre apprécia la visite du site et laissa son esprit imaginer la vie, à une époque où la Chartreuse était encore en fonctionnement. Il écoutait la guide mais assez distraitement. La fin de la visite les conduisit dans la salle d'exposition. Il y avait beaucoup de statues religieuses. Certaines étaient en assez mauvais état. L'histoire du lieu l'avait fasciné, mais les vieilles statues ne l'intéressaient pas du tout. Il suivait le groupe de loin et n'écoutait plus du tout. Il entendit une de ses camarades dire que ces statues étaient mystiques. Il trouvait cela très ridicule. Sorti de sa rêverie, il tourna son regard vers la statue la plus proche : une piéta en bois qui avait l'air très ancienne.

« Mystique, se dit-il avec dédain, j'aimerais bien qu'elles le soient VRAIMENT ! »

Comme personne ne le regardait, il ne put résister de toucher la statue. C'était un peu comme toucher un morceau de l'Histoire.



Mais à peine la main posée sur la tête de Marie, il sentit une chaleur intense sur sa main, une lumière l'aveugla et il disparut. Sa camarade la plus proche fut la seule à entendre un bruit sourd. Elle se retourna et ne vit absolument rien, ce qui la rassura dans un premier temps. Mais elle se rendit compte assez rapidement que quelque chose manquait !

«Madame, vous avez vu Pierre ? Il était derrière moi il y a un instant mais je ne le vois plus !

Tous les élèves parcoururent le groupe des yeux. Pierre n'était pas ici. Les professeurs accompagnants soupirèrent.

« Ce n'est pas la première fois qu'il disparaît en pleine sortie. On va se séparer pour chercher aux alentours. Il n'est jamais bien loin...»

Pierre était allongé par terre. Il reprit ses esprits, mais quand il regarda autour de lui, il tomba d'émerveillement. Il y avait des pommiers, des poiriers et tout un verger bien arrangé en carrés, des allées de buis bien taillés et des odeurs de fleurs. Toute la Chartreuse au moment de son apogée se dessina à quelques mètres de lui. Il pensa que son esprit lui jouait des tours ou alors qu'il était mort. Après s'être pincé et avoir sauté dans le canal d'irrigation tout proche pour réveiller son esprit, il dut se rendre à l'évidence. Tout ceci était bien réel.

Après avoir encaissé le choc de cette réalité, il essaya de comprendre et réfléchit. Très clairement, il était toujours à la Chartreuse, mais il y a plusieurs centaines d'années dans le passé car la Chartreuse fut laissée par ses occupants qui avaient été chassés à la fin du XVIIIème siècle.



Pierre repris la grande allée qui menait à l'entrée et la remonta pour prendre un peu de hauteur et réfléchir à sa situation. Le complexe de bâtiments était gigantesque, c'était réellement une ville à part entière. La façade s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres et même certainement plusieurs centaines. Mais le plus impressionnant était la verticalité des édifices : quatre niveaux sur la partie gauche, une tour de plus de dix mètres de haut et l'église qui apportait le côté religieux et mystique, dont Pierre se plaignait de l'absence il y a encore quelques minutes.

Le bruit des cloches sortit Pierre de son état contemplatif. S'il se rappelait bien, la partie basse à sa gauche était économique et gérée par les frères convers, ceux qui pouvaient parler avec le monde extérieur. En toute logique, il devait se diriger vers cette dernière. Pour ne pas attirer l'attention avec ses vêtements modernes, il prit un peu de terre et les salit. En regardant en contre bas, il vit un homme en train de tailler un pommier et descendit à sa rencontre. Il inventa rapidement une histoire poignante sur la disparition de ses parents. C'était l'explication la plus crédible sur le fait qu'il soit seul et sale. Le frère sembla croire à son récit et l'envoya à l'écurie chercher un certain frère Etienne. Ce dernier, en plus de lui offrir des habits, lui proposa en échange de son aide pour s'occuper des chevaux, un repas chaud et un couchage dans l'écurie. Pierre nettoya l'écurie et nourrit les chevaux.

Le soir, il eut droit comme promis à son repas et, exténué, il s'écroula sur son couchage. Malgré la fatigue, il n'arrivait pas à s'endormir. Trop de questions fusaient dans sa tête et elles étaient sans réponse. Inconsciemment, il se mit à faire tourner la bague autour de son doigt, comme il le faisait à chaque fois qu'il



était pensif. Un détail attira son attention. Un nouveau symbole, toujours le même, était apparu à l'intérieur d'un des cercles gravés. Pierre cru un instant que sa fatigue lui jouait des tours. En réfléchissant, la seule option possible était que le symbole soit apparu à cause de son voyage dans le temps. Cette réflexion lui fit prendre conscience de deux choses : le symbole ressemblait beaucoup à un sablier et la bague devait donc probablement être l'élément déclencheur de cette aventure. Ces premiers éléments de réponse permirent à Pierre de trouver le sommeil.

Yvonne ouvrit son journal tôt le matin. Même si elle s'y attendait, l'article sur la disparition de Pierre lui serra le cœur. Elle espérait qu'il ne lui était rien arrivé de grave et qu'il ne s'agissait que d'une simple fugue...

Le lendemain, Pierre fut réveillé par frère Etienne. Ils devaient se rendre dans un quart d'heure à la messe. Il n'avait pas grand-chose à faire pour se préparer. Il n'avait pas d'autres vêtements que ceux qu'il portait. Il fit une toilette sommaire avec la bassine d'eau que le frère lui avait apportée. Puis ils partirent en direction de l'église. Tout en marchant Pierre réfléchissait. Sa bague était la cause du voyage, il en était sûr. Mais, juste avant de s'évanouir, il avait touché la piéta. Elle était probablement une autre cause de ce bond dans le passé. Le meilleur endroit pour trouver une piéta, c'était bien une église. Pierre se sentit soulagé de se dire qu'il allait trouver rapidement sa porte de sortie. Il s'installa avec les convers et l'office commença. Pendant toute la durée de la messe, il scruta discrètement les différentes parties de l'église, pensant trouver la statue facilement. Mais elle n'était nulle part. Pierre se mit alors à



s'inquiéter. Si elle n'était pas dans l'église, il ne voyait pas où elle pouvait être. Son retour ne serait peut-être pas aussi simple qu'il l'espérait...

Lorsque l'office fut fini, Pierre se leva du banc, et se dirigea vers le mur sud qui disposait de plusieurs portes et de quelques tableaux. Il espérait pouvoir fouiller discrètement cette partie de l'édifice car même en plein jour, cette zone était très sombre. Il commença à scruter autour de lui, quand subitement quelqu'un l'attrapa par le bras et ouvrit une porte, l'entraînant dans une autre pièce.

« Bonjour, mon fils, je sais que tu es perdu ! Mais je vais bientôt t'éclairer sur ta situation. »

Pierre était désarçonné. L'homme le scruta. Il paraissait étonné.

« Vous semblez bien jeune Hervé.

- Je ne me m'appelle pas Hervé.

- Qui t'a envoyé ? demanda le Père d'un ton pressé.

- Personne, bégaya Pierre.

- Comment as-tu eu cette bague ?

- Elle appartenait à mon grand-père, Maurice, elle était avec ses affaires dans le grenier.

- Maurice... il y a eu une coupure dans la lignée. »

L'homme commença à murmurer des choses pour lui-même. Pierre était déboussolé.



« Comment va ton grand père ?

- Il est mort, je ne l'ai jamais connu.

- C'est ce que je craignais... Il n'a pas eu le temps de former son fils... Un voyage de perdu... Quelle misère... A quoi ressemble le couvent à ton époque ?

- C'est une ruine.

- Depuis quand ?

- Je ne sais pas trop, après la révolution je dirai.

- Quelle année ?

- Après 1789.

-1789 ! C'est une bonne nouvelle ! On a réussi à repousser de près d'un siècle ! C'est une petite victoire mais le travail reste à faire ! Mon fils, je sais que tu es jeune mais souhaites-tu participer à quelque chose de bien plus grand que toi ? Toutes les informations que je vais te confier devront rester entre nous et tu ne pourras les transmettre qu'à ton successeur. »

Pierre n'était pas emballé par la perspective de toutes ces responsabilités mais sa curiosité était trop forte pour qu'il refuse.

« Depuis des siècles, les chartreux ont la connaissance du voyage dans le temps. Celui-ci n'est possible que dans le passé, dans ce qui est déjà écrit. Ces voyages peuvent modifier le présent et bien sûr le futur. C'était une connaissance dangereuse et au départ, peu utile. Elle est donc restée secrète. Seule une poignée de pères étaient au courant et le transmettaient à ceux qui étaient les plus digne de confiance. Le secret fut gardé



pendant des siècles jusqu'à ce que la Chartreuse Port-Sainte-Marie fût détruite lors des guerres de religions. Un Père est alors retourné dans le passé pour arranger cela. Il réussit. Mais ses multiples voyages le tuèrent. Puis un autre revint dans le passé car le monastère avait été de nouveau détruit. L'échéance n'avait été que repoussée. Nous avons compris à ce moment que le travail serait long, qu'il prendrait des siècles et qu'il faudrait probablement des centaines de voyageurs pour y parvenir. Nous n'étions pas assez nombreux à la Chartreuse. C'est pourquoi nous avons décidé de choisir des laïcs pour aider notre cause. Pour préserver sa santé, chacun d'entre eux ne fait qu'un voyage. Il transmet ensuite la mission à son fils, ou à un autre membre de confiance. Cette lignée avait été ininterrompue jusqu'à ton grand père. Tu sais maintenant le plus important. Désormais, tous les soirs, tu me rejoindras ici pour que je te forme et la journée tu travailleras avec les convers. Quand tu auras terminé ta formation, je te montrerai comment rentrer chez toi. »

Pierre avait disparu depuis vingt-quatre heures. La police continuait les fouilles et les battues. La piste la plus probable selon les enquêteurs était la fugue. Mais les parents de Pierre n'y croyaient pas. Jamais leur fils n'avait fugué. Et partir de la Chartreuse, complètement perdue au milieu de la campagne, n'avait pas de sens. Et pourtant, ils voulaient croire à cette fugue car c'était finalement l'option la moins dramatique. Celle où on pouvait espérer retrouver Pierre en vie.

Pierre travaillait dur la journée dans différents secteurs chez les convers et la nuit pour assimiler toutes les informations que le Père lui enseignait. Il prenait son rôle très au sérieux et il savait



aussi que c'était l'unique solution pour rentrer chez lui. Il était très fatigué mais s'adaptait assez vite. Plusieurs semaines s'écoulèrent. Il imaginait la peur et la grande inquiétude de ses proches, particulièrement ses parents. Il espérait vraiment que son séjour ne s'éterniserait pas beaucoup plus...

Après ces semaines, le Père jugea que Pierre était suffisamment formé. Il lui donna les clefs de la chapelle privée de la famille de Pontgibaud.

«Ta formation est désormais terminée. Je te donne ces clefs, je pense que tu seras assez malin pour trouver comment rentrer chez toi ! Adieu !»

« Je n'en attendais pas moins de vous, mon Père, il vous faut toujours une petite pointe de mystère » sourit Pierre.

Le Père sourit en retour et lui donna un ballotin. Il quitta ensuite la pièce. Pierre fit un dernier tour des lieux pour s'imprégner de cette atmosphère si particulière, puis se dirigea vers la chapelle... La pièce était plongée dans la pénombre. Peu à peu ses yeux s'habituaient et il put distinguer une silhouette familière. C'était celle de la piéta ! Il s'approcha et, comme à l'aller, posa sa main sur la statue.

Pierre se réveilla allongé dans l'herbe. Un rapide coup d'œil lui permit de savoir qu'il était bien rentré à son époque. La Chartreuse était en ruine. Soulagé, il se leva. Il ouvrit le ballotin et découvrit ses vieux vêtements encore sales. Il vérifia qu'il n'y ait personne et les enfila. Il trouva aussi une lettre roulée.



« Cher Pierre,

Nous comptons beaucoup sur toi pour le bien de la mission. N'oublie jamais. Le temps est une chose étrange. Malheureusement nous n'avons pas pu empêcher celui-ci de s'écouler lors de ton séjour parmi nous, cependant nous l'avons compressé. Pour tes proches, tu n'auras disparu que quelques jours. Tes vêtements sales permettront de rendre crédible l'histoire que tu leur raconteras.

Merci pour ton aide et bon courage,

Père Gabriel. »

Pierre put reprendre le cours normal de sa vie. Les retrouvailles avec sa famille furent heureuses et rapidement tout le monde souhaita oublier cet évènement. Il garda bien à l'esprit sa mission. Il était désormais plus attentif en cours et particulièrement en histoire. Pendant son temps libre, il faisait des recherches pour essayer de comprendre les mécanismes de la destruction de la Chartreuse Port-Sainte-Marie. Il préparait le dossier qu'il donnerait à son successeur lors du prochain voyage, en espérant que cela puisse changer l'Histoire.



CYRELINE

Au détour d'une route aussi sinueuse que le méandre de Queuille, au fond d'une vallée encaissée où coule une rivière ' La Sioule', bordée par deux versants boisés, au flancs abrupts, ponctués d'affleurements rocheux, se cache un havre de paix hors du temps, un ancien monastère chartreux détruit à la révolution.

Dans ce lieu isolé entouré à l'époque d'un mur d'enceinte, rempart contre le monde extérieur, vivait une communauté de moines Chartreux dont la vie s'équilibrait entre vie d'ermite et vie communautaire. Dans ce lieu protecteur, loin des agitations du monde la règle d'or était la solitude et le silence.

C'est au sein de ce vallon impénétrable, baigné de mystères et propice aux songes que s'est déroulé au xv^e siècle, l'histoire secrète de Cyrelaine...

Ce doux matin d'été, le Père Pierre, plongé dans une balade méditative et contemplative le long des berges de la Sioule, fut sorti de sa torpeur par un fait des plus étranges et inattendu.

Devant ses yeux, voguant sur les flots de la rivière, une barque de fortune surplombée d'un couffin ! Abasourdi mais aussi inquiet de l'issue fatale éventuelle d'une telle embarcation, il pénétra dans l'eau fraîche de la rivière jusqu'à la ceinture de cuir de sa toge blanche et se précipita pour retenir la barque et la ramener sur la berge. Il déposa délicatement dans l'herbe le tendre le couffin. Sous une couverture de laine bleutée reposait un petit être aux yeux clos. Il approcha son oreille de la poitrine



de l'enfant et entendit son cœur battre, il était vivant et devait avoir approximativement un an. Sa première pensée fut de se demander d'où venait cet enfant, à qui le confier, quoi faire de lui ? Le garder ici, au sein du monastère était inenvisageable, il n'y avait pas de place pour cet enfant dans ce lieu monacal.

Alors qu'il réfléchissait au moyen de se délester de cet enfant, une mésange, oiseau messenger des anges vint se poser sur la couverture du berceau, l'enfant ouvrit les yeux. Le regard du Père Pierre plongea dans celui de cet enfant aux grands yeux bleus, profonds, qui semblaient transpercer son âme et réveiller sa mission de vie.

Il prit alors le couffin d'osier dans ses bras, remonta au monastère et convoqua la communauté monastique à se réunir dans la salle du Chapitre. Il fit part à ses frères de sa découverte et de son désappointement quant à la décision à prendre pour cet enfant. Unanimement les moines eurent l'intention de confier cet enfant à une famille d'un village alentour.

Au moment où ils sortirent de la pièce, un rayon de soleil transperça le ciel nuageux pour venir baigner de lumière le visage de cet enfant aux yeux azurs et un cortège de mésanges bleues vint entourer le couffin et chanter des chants ressemblants étrangement à des chants monastiques. Les regards des moines se croisèrent, très perturbés par l'évènement ils décidèrent alors collégialement de ne pas se séparer de l'enfant, de le protéger du monde extérieur, ce qui devait certainement être le souhait de la personne qui avait remis l'enfant aux flots de la rivière en amont du monastère. Autour du cou de cet enfant, une chaîne gravée 'Cyreline', l'enfant était...une fille. La communauté pensa d'autant plus que cette enfant n'avait pas sa place ici.



Pourtant le Père Pierre pris Cyrelina sous son aile. Elle grandit dans ce lieu isolé baigné de silence, discrète, elle ne parlait jamais, mais son aura lumineuse rayonnait sur son passage. Lorsqu'elle vagabondait dans le grand cloître, parfois le vent tombait son capuchon dévoilant ses longs cheveux dorés, elle était un rayon de soleil. A son passage les mines s'illuminaient de gaieté, les fleurs naissaient, les fruits mûrissaient, les papillons citrons et les libellules indigos aimaient virevolter autour d'elle et les oiseaux se poser sur son épaule.

A sept ans, elle apprit à lire et à écrire avec le Père Pierre. Cyrelina adorait les livres et elle était particulièrement fascinée par l'atelier de manuscrits d'enluminure. Le Père Pierre possédait dans l'atelier un livre secret et extraordinaire où il écrivait des poèmes sur la beauté de la nature que lui inspirait ses lieux mystiques et enchanteurs. Cyrelina avait connaissance de ce livre qui l'intriguait particulièrement.

Une nuit éclairée par la lueur de l'astre lunaire, elle s'aventura en secret, sans bruit dans l'atelier d'enluminure. Elle prit ce livre et l'ouvrit à la dernière page réalisée. Sous la lueur des rayons de lune se dessinaient les lettres finement calligraphiées et les couleurs chatoyantes des illustrations. Hypnotisée par la beauté de l'ouvrage, sa tête se mis à tourner, une sensation de vertige... elle se sentit aspirer par le livre. Aussi incroyable que cela puisse paraître le corps de Cyrelina bascula... dans le livre...

Cyrelina se réveille de son étourdissement, couchée dans l'herbe verdoyante du bord de Sioule. Elle entend murmurer : "Bienvenue Cyrelina !"

Mais qui donc pouvait bien lui parler ? Elle lève les yeux, il s'agit du grand Hêtre sous lequel elle était allongée. Dans le



feuillage du Hêtre majestueux se dévoile une Dryade, gracile fée des arbres.

“Cyrelina, ton cœur pur et ton innocence t’ont ouvert les portes de ce monde caché derrière le voile, à l’abri des hommes et des turpitudes du monde terrestre, un peu à l’image du monastère où tu vis. Il y a plusieurs mondes en parallèle de celui où vivent les hommes et celui qui t’est offert de voir



Œuvre de l’auteure du texte

aujourd’hui est celui des éléments de la nature

qui vivent depuis toujours autour de toi et t’accompagnent chaque jour depuis ta naissance. On se montre à toi aujourd’hui afin que tu comprennes que tu n’es pas seule malgré la solitude que tu peux parfois ressentir dans cette vie d’ermite au sein du monastère. Il y a beaucoup d’êtres à tes côtés, nous sommes discrets comme toi, mais regarde autour de toi avec les yeux du cœur, nous sommes là. Regarde les arbres, reliés à la Terre et au Ciel, ce sont tes amis, ils sauront t’écouter et te conseiller à chaque fois que tu en auras besoin. Regarde la rivière, les Naiades et Ondines aux yeux limpides, aux longs cheveux



cuivrés et aux lèvres corail, c'est elles qui t'ont protégé lors de ton périple sur les flots, elles veillent à la pureté de l'eau et les perles d'eau ruisselant entre leurs mains ont un pouvoir guérisseur. Regarde ces êtres ailés aux yeux malicieux et oreilles pointues, ce sont des fées, des elfes et des Sylphes qui volent au-dessus de ta tête, ils sont là pour t'apporter de l'inspiration et dissiper les pensées obscures qui envahissent parfois ton esprit. Regarde derrière les mousses et champignons, les lutins et pixies aux frimousses insolentes, ils adorent jouer et rire et t'apporteront de la joie et de la légèreté à chaque fois que tu feras appel à eux. Regarde cette salamandre qui court sur les rochers, elle t'apportera courage, énergie et saura à tout moment réchauffer ton cœur et ôter tes peurs. Regarde, regarde, comme tu n'es pas seule, comme tu es entourée.”

Cyreline voit en effet tous ces êtres autour d'elle et ressent leur magie et leur bienveillance, elle est reliée à eux, à la nature, au 'Grand Tout'. Sa vision des choses ne sera plus jamais la même et elle ne se sentira plus jamais seule et isolée. Entre deux rochers du bord de la rivière apparaît un gnome à la barbe blanche, gardien des ressources de la Terre. Il tend à Cyreline une fluorine issue du filon minérale de Saint Jacques d'Ambur. Elle la prend au creux de sa main, cette pierre colorée, teintée de vert, de mauve, et de bleu et en admire la beauté cristalline.

“Garde cette pierre, c'est un cadeau, il te suffira de la déposer sur ton cœur quand tu auras besoin de nous pour nous appeler et le peuple de la nature sera toujours là pour toi “lui dit le gnome. Ce temps de rencontre avec le peuple de la nature semble ne durer que quelques heures pour Cyreline mais en réalité dans notre monde, les jours défilent.



Le lendemain de cette nuit de pleine lune, à l'aube, le Père Pierre s'aperçoit de la disparition de Cyrelina, il informe alors toute la communauté de sa disparition.

Les moines partent alors à sa recherche, tous les bâtiments sont passés au peigne fin, les cellules, le cloître, les jardins...pas de Cyrelina au sein du monastère. Eux qui vivent cloîtrés derrière leurs murs s'aventurent en dehors des murs pour explorer toute la forêt, déambulant entre les feuillus et les résineux. Puis ils scrutent les berges de la Sioule, la surface de l'eau, marchant des heures et des heures. Les jours s'égrènent et Cyrelina est toujours introuvable malgré leurs recherches et leurs prières.

Peu à peu les mines deviennent graves, les sourires disparaissent des visages, les cœurs se refroidissent, la mélancolie se répand dans l'atmosphère, les fleurs des jardins se fanent. Les moines n'ont plus le cœur à l'ouvrage et les ateliers ne tournent plus. Cette enfant dont aucun ne souhaitait la présence au sein de la communauté, cette enfant discrète à laquelle on ne portait guère d'attention, rythmé par le quotidien de la vie monastique, cette enfant était en fait le cœur de la chartreuse. Les graines de lumière qu'elle semait par sa simple présence, la joie, l'innocence et l'émerveillement propre à l'enfance qu'elle transmettait, tout cela les moines en prenaient conscience aujourd'hui.

Cette nuit d'été sous le ciel étoilé où la pleine lune s'est à nouveau invitée, le Père Pierre, le cœur lourd et la mine fatiguée, déambule à pas feutrés en direction de l'atelier de manuscrits d'enluminure. Il a l'intention de coucher sa peine sur le papier en écrivant un poème à l'attention de Cyrelina. Il entre dans la pièce et s'apprête à saisir son livre lorsqu'il s'aperçoit que celui-ci avait été ouvert à la dernière page d'enluminure réalisée.



Son visage creusé de sillons se penche sur le livre, il prend sa plus belle plume et commence à dessiner les arabesques du prénom de Cyreline. Le prénom écrit, il murmure son prénom : Cyreline, Cyreline, Cyreline...

De son côté Cyreline se sent à nouveau aspirée dans une spirale vertigineuse, son corps quitte le monde du petit peuple, son visage apparaît sur la page blanche sous son prénom. Le Père Pierre les yeux embrumés, tend sa main vers ce visage aux allures de mirage. Cyreline réapparaît physiquement sur le sol de l'atelier. Le père pierre n'en croit pas ses yeux, sa raison l'empêche d'accepter cette vision. Est-ce un songe ?

Cyreline tend sa main vers lui, il fait de même, Cyreline est bien là. Il la prend dans ses bras et court sortir tous les frères de leur sommeil pour leur annoncer l'incroyable nouvelle.

Un cercle de moines aussi rond que la pleine lune se forme au milieu du grand cloître.

Cyreline qui ne parlait jamais leur conte alors l'existence du peuple de la nature qui vit dans ses lieux féériques, et les éveillent à une dimension insoupçonnée. Sa mère aurait déposé son couffin sur cette embarcation découverte par le Père Pierre pour la sauver car elle était considérée impure et poursuivie pour sorcellerie alors qu'elle ne faisait qu'utiliser la magie de la nature pour soigner son prochain. Cyreline leur expose toute la magie de la nature qui les entoure et le lien qui unit tous les êtres.

Ces ermites aux vœux de solitude ont vu se déployer entre eux des liens tissés par un tout petit enfant venu un jour de nulle part éveiller les consciences.

Des constellations dans les yeux, des pluies d'étoiles dans ses cheveux, la douceur d'un pétale de rose dans son cœur, ils ont



réalisé à travers elle toute la beauté de la nature, de la vie et les valeurs liées à une âme d'enfant, qu'ils avaient malgré eux perdus et ont aujourd'hui retrouvé.

Le 'rayon de soleil' inonda à nouveau la communauté qui ne vécut plus tout à fait comme les autres moines Chartreux du monde. Des rires joyeux brisaient parfois le silence, la partage et la solidarité étaient plus que jamais les fils conducteurs de chaque journée, ils s'enrichissaient chaque jour de ce qu'ils apprenaient les uns des autres et leurs regards étaient ouverts sur l'inconnu.



NEIGE ROSE DANS LES COMBRAILLES

I l neige depuis deux jours. Des flocons serrés, qui tombent dru, quand ils ne sont pas couchés par le blizzard, donnant des airs de paysages sibériens à ces hauts plateaux granitiques des Combrailles.

Derrière la vitre embuée de la gendarmerie des Ancizes, l'adjudant chef Roland CHARVILLAT scrute la route, attendant l'arrivée du chasse neige. Heureusement, aucune intervention n'est prévue dans l'immédiat.

- Chef, on vient d'avoir un drôle d'appel.

Le jeune gendarme adjoint volontaire Rémi VANDAELE, fraîchement recruté, vient de faire irruption dans le bureau.

- Comment ça, un drôle d'appel ? lui répond son supérieur

- Quelqu'un qui ne s'est pas présenté. Il dit qu'on a volé la vierge du Puy de Beaufort et que la malédiction va s'abattre sur le pays, la tempête de neige va s'intensifier et nous engloutir.

- Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ! Il y en a vraiment qui n'ont rien d'autre à faire. Ah ! on dit que ce vent rend fou, je commence à croire que c'est vrai.

Chacun reprend ses activités, enfin autant que possible compte tenu de l'hostilité des conditions météorologiques. Soudain le téléphone retentit de nouveau. Cette fois, c'est le maire de



Chapdes-Beaufort, la commune voisine. L'adjutant chef est contraint de prendre la communication. Et la même histoire recommence. Plusieurs habitants du village sont venus successivement à la mairie signaler la disparition de la statue de la vierge, et surtout, des phénomènes insolites, voire angoissants, comme des traînées rouges balayées par la neige, des feux follets et des cris lugubres entendus à proximité de l'enceinte du vieux château.

Devant l'insistance de l' élu, CHARVILLAT est obligé de s'incliner ; Il va falloir aller se rendre compte sur place avant que la panique ne s'empare des administrés. Qui sait ce qui peut se déclencher dans une atmosphère aussi glaciale et tourmentée ?

- Prend ta parka et tes bottes et viens avec moi, dit-il à son jeune subalterne.

Ce dernier n'en mène pas large. Originaire du Pas de Calais, il n'a pratiquement jamais vu de neige et surtout, il n'est pas préparé à affronter à la fois les rigueurs de l'hiver auvergnat et le poids de légendes ou superstitions très éloignées de son bassin minier.

Après avoir déneigé le 4x4 de service, l'équipage se dirige doucement sur la route départementale, traverse le bourg de Chapdes-Beaufort, puis emprunte un chemin forestier jusqu'au ponton. Impossible d'aller plus loin avec le véhicule, il faut poursuivre à pied. La neige redouble de vigueur, le vent mordant cingle les visages. On n'y voit pas à cinq mètres. Heureusement, CHARVILLAT est natif du pays, il connaît les chemins comme sa poche.



- Reste derrière moi et ne me lâche pas d'une semelle, ordonne-t-il à son jeune collègue. Mets tes pas dans mes traces, tu fatigueras moins.

Après une progression difficile, ils arrivent enfin à proximité du promontoire sur lequel se dresse habituellement la statue de la vierge. Ce qu'ils découvrent les laisse d'abord sans voix.

Placé dans un autre contexte, l'ensemble pourrait ne pas paraître inquiétant, tout juste normal dans un environnement peuplé de nombreux rapaces et prédateurs divers. Un esprit raisonnable verrait là un coup de vent violent qui a sans doute fait basculer la statue, rapidement recouverte par une épaisse couche de neige, puis les traces d'un repas, témoin des lois de la chaîne alimentaire.

Mais c'est sans compter avec les circonstances présentes : un vent qui mugit dans la forêt alentour, des craquements sinistres amplifiés par l'écho, les récits rocamboliques des témoins – auraient-ils un peu raison ? – les sculptures gigantesques en pierre de Volvic qui balisent le chemin « Faisart », tels des spectres menaçants se dressant, fantômes surgis de toute part....

Figé par le spectacle étalé devant eux, VANDAELE a les yeux exorbités. Avec ses lèvres bleuies par le froid, il a l'apparence d'un revenant terrorisé.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurle CHAVRILLAT

Puis il reprend ses esprits et, pragmatique, déclare :



- Il faut prendre un maximum de photos avant que la neige ne recouvre tout.

Stimulés par l'action, tous deux retrouvent de l'aplomb et mitraillent la scène avec leurs smartphones. La neige, sur une surface d'au moins quatre à cinq mètres carrés, a viré au rose, voire au rouge vif au centre. Quelle quantité de sang a-t-il fallu pour l'imprégner ainsi, et résister à l'abondance des flocons ? Car il s'agit bien de sang, pas de peinture, c'est sûr. Les autres éléments en attestent : des morceaux de pelage, sanglier ou renard ? Des os, une quantité impressionnante d'os, de toutes tailles, de toutes formes, certains encore enrobés de chair ;

S'approchant davantage, ils aperçoivent alors, au milieu, planté dans la neige, un bras humain, l'index pointé vers le socle vide de la vierge, jetant un mauvais sort !

- Nom de Dieu ! murmure VANDAELE

L'adjudant chef entreprend de fouiller au pied du promontoire, mais la statue ne semble pas ensevelie, elle a bel et bien disparu.

Ne pouvant pas prolonger plus longtemps leurs investigations, les deux gendarmes retournent à leur véhicule en silence. Une fois à l'abri dans l'habitable, le chef fait le point :

- C'est une mise en scène, macabre, très macabre. Impossible de traiter cela comme une plaisanterie, car il y a un bras d'homme là-haut. Je dois prévenir Clermont-Ferrand.

De retour au poste, CHAVRILLAT s'empresse de contacter ses collègues tandis que le jeune Rémi s'active sur la machine à café. Ils ont bien besoin tous les deux d'une tasse fumante. En



dehors du service, il aurait volontiers ajouté un alcool fort dedans...

- Tout le monde en salle de réunion, annonce l'adjutant chef

Quand l'ensemble de la brigade est présent, il expose le programme.

- VANDAELE et moi, nous allons chercher les collègues de Clermont au péage de Manzat. Avec leur véhicule, ils ne franchiront pas les chemins d'ici. ROUGIER et GAILLARD, vous prenez le deuxième 4 X 4 et vous nous attendez devant la mairie de Chapdes. On prendra le maire au passage, il a eu d'autres signalements, en particulier près du château, puis sur la route de la Chartreuse. Tout le monde s'équipe chaudement, nous ne savons pas quand nous allons rentrer, et la nuit tombe dans deux heures. En route !

Il y a bien longtemps qu'une telle agitation ne s'est pas emparée de cette gendarmerie blottie dans un bourg de campagne aux allures très tranquilles. Même si l'idée d'affronter le froid et la neige n'emballe pas les hommes, il y a une certaine excitation qui plane dans l'air, la routine quotidienne vient d'en prendre un coup.

Une heure plus tard, la patrouille au complet stationne devant la mairie de Chapdes-Beaufort, écoutant attentivement le résumé des événements dressé par le chef d'escadron clermontois. Les recherches vont tout d'abord se diriger vers le château, où des traces de sang ont été signalées, puis sur le site des ruines de la chartreuse de Port Ste Marie ; Il semblerait que plusieurs



véhicules aient pris cette direction depuis ce matin. Peu discrets d'ailleurs ; Comment ne pas se faire remarquer dans un secteur aussi peu peuplé, un jour de tempête de neige... Certainement pas des personnes d'ici. Aucun habitant du coin n'aurait eu l'idée de s'aventurer ainsi.

L'itinéraire suivi ressemble à un jeu de piste tellement les indices en jalonne le parcours : traces rouges diluées dans la neige, empreintes nombreuses, et de drôles de petits monticules confectionnés avec des racines d'arbres et des os, positionnés lors des intersections, comme des indicateurs de direction.

- Nous avons sans doute affaire à des pratiques satanistes, explique un des gendarmes clermontois, des adeptes du monde des djinns. Vous avez déjà repéré des individus proches de cette mouvance ?

- Ici, beaucoup de personnes croient aux légendes locales, mais rien de plus, répond l'adjudant chef.

Peu à peu, la patrouille s'approche de la chartreuse. Les deux véhicules s'immobilisent. Il faut descendre à pied au fond du vallon, au bord de la Sioule, pour rejoindre les ruines.

Le vent est moins fort sous le couvert des arbres, mais la neige a formé des congères et le relief est difficile à apprécier. Le maire et l'adjudant-chef prennent la tête de la colonne, en connaisseur des lieux.

- Suivez-nous, surtout ne tentez pas de vous écarter à droite ou à gauche, vous pourriez glisser direct en bas, prévient le maire.



Mais alors que l'équipe vient à peine de s'enfoncer dans la forêt, une musique résonne en contrebas.

- Il y a effectivement du monde là en dessous, constate le chef d'escadron. On avance au plus près sans se faire remarquer, il faut les prendre en flagrant délit.

Quand ils accèdent enfin à l'esplanade du site, tous marquent un temps d'arrêt. Les ruines se distinguent à peine sous l'épaisse couche de neige. Seuls les vestiges de la tour de guet surgissent, comme embrasés par un feu gigantesque. A l'arrière d'un van, deux énormes enceintes crachent une musique psychédélique tandis qu'une farandole de personnages, grimés et costumés telles des créatures d'outre tombe, danse en agitant des torches autour de la statue de la vierge.

Repérant le câble des enceintes, le chef d'escadron s'approche et tire brusquement sur le fil, réduisant au silence les deux mastodontes. Immédiatement, tout le monde se fige. Profitant de la surprise générale, il crie :

- Qui est responsable de cette mascarade ?

Un jeune homme s'avance, visiblement en colère, et sur un ton plutôt agressif, réplique :

- Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous ne vous rendez pas compte.... Puis se retournant : coupez, coupez, la prise est foutue !

- Ce que je fais, éructe le chef d'escadron, je vous arrête pour violation de site classé monument historique, dégradation et vol d'objet religieux, mutilation d'animaux, et peut-être plus



encore quand vous m'aurez expliqué à qui est le bras planté là-haut. Puis s'adressant à ses collègues : arrêtez-moi tout ce beau monde, on les embarque à la gendarmerie.

Rémi VANDAELE, intrigué, s'est approché d'une caisse d'où débordent une multitude de membres, en silicone, d'un réalisme saisissant. Tout près, une jeune fille dissimulée par un pan de murs, filme avec son téléphone.

- Continue, continue, lui glisse une autre silhouette, l'arrivée des poulets dans le clip, ça va faire un buzz !!!!!



COUP DE BALAIS DANS LES COMBRAILLES

Olga se prépara sans grand enthousiasme. Doyenne de la congrégation de sorcellerie des Combrailles, elle devait participer à la cérémonie de rattrapage de sortilèges ratés. Quitter son petit chalet, havre de tranquillité lui pesait d'autant plus qu'un froid glacial sévissait sur toute l'Auvergne réveillant les douleurs de ses vieilles articulations. Cependant, en tant que doyenne elle ne pouvait pas manquer à l'appel. Elle astiqua donc son balai, enfila sa cape noire, son chapeau de cérémonie, attrapa sa besace et à contre cœur, ferma la porte de la douillette chaumière laissant ses chats bigarrés Rififi et Bigoudi ronronner près de l'âtre.

La lune gibbeuse se prélassait dans les cieux qui s'assombrissaient doucement. Olga enfourcha son balai et s'envola en maugréant. Le froid lui redonna un peu de vigueur et lorsqu'elle survola le gour de Tazenat elle capta l'énergie volcanique et retrouva sa bonne humeur ; enfin, elle bifurqua en direction de Chapde Beaufort, admirant au passage la petite flèche de l'église Saint Pierre surplombée de sa girouette coq. Elle pensa à Saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux et celui-ci lui insuffla le courage de venir à bout de sa mission.

Bientôt elle arriva vers la chartreuse de Port-Sainte-Marie où, depuis la nuit des temps, se tenaient les assemblées de sorciers. Non loin de la tour en ruines du monastère, elle aperçut une



lueur et un panache de fumée. Ses collègues avaient déjà allumé le feu ; elle pourrait enfin se réchauffer près des flammes avant de commencer le rituel. Elle descendit en piqué, la fumée chatouilla son nez qui se mit à picoter fortement, elle ne pu réprimer un étternuement tonitruant. Sous la violence de la secousse, l'aéronef vacilla. Olga, dont les articulations endolories ne répondaient plus aussi vivement réussit malgré tout à revenir dans le bon axe mais sa besace tomba. Dans le feu. A l'intérieur, les clés de la chaumière, ses papiers, son smartgrimoire.

Olga atterrit doucement mais trop tard. Au milieu des flammes, les morceaux de cuir se désagrégeaient. Il ne subsistait nulle trace de clé, encore moins de smartgrimmoire.

Les autres sorciers et sorcières n'avaient rien vu. Avant le rituel ils s'échauffaient en faisant tourner leurs chevilles dans un sens, puis dans l'autre. Concentrés, ils s'appliquaient. Cicuta, une grande femme à chevelure rousse, sourcils froncés, dirigeait les opérations donnant des consignes précises, assez autoritaire. A présent ils faisaient tourner leur bassin à droite puis à gauche.... Dans ce lieu chargé d'histoire, ces exercices aux allures anodines activaient l'énergie de la magie et des croyances. La tension montait, palpable. Déjà un jeune sorcier entraît en transe. Bientôt, les autres l'imiteraient.

Malgré les flammes gigantesques Olga ne parvenait pas à se réchauffer. Tremblante, honteuse, confuse, elle cherchait une échappatoire. Pour les clés, ce n'était pas trop grave, elle les égarait régulièrement, les retrouvait toujours et avait caché un double en lieu sûr. Pour le smartgrimmoire c'était une autre



affaire. Depuis près de vingt ans, elle lui confiait sans réserve toutes ses observations, incantations, expériences, martingales, prières et autres recettes secrètes indispensables à la magie. Elle suivit des yeux les flammèches qui montaient vers les cieux, emportant vers un gros nuage ces données si précieuses et si personnelles. Le crépitement des flammes l'assourdissait tel un acouphène insupportable. Ses collègues maintenant se mirent à danser autour du feu. La cérémonie pouvait commencer. Tous, se tournèrent vers Olga qui devait diriger la séance. Elle était pétrifiée. Elle pensa alors à Saint Bruno et se ressaisit aussitôt ; après tout, il suffisait d'activer sa mémoire si vive et tout rentrerait dans l'ordre. Elle ferma les yeux. Inspira profondément. Leva les bras vers la lune et attendit. Tous les sorciers, toutes les sorcières l'imitèrent. Ils chantèrent un OHOHOHMMm vibrant et au milieu des ruines de la Chartreuse de Port- Sainte- Marie, le rattrapage des sortilèges ratés commença.

Tous les sorciers se regroupèrent au pied des ruines la tour en silence. Olga appela alors Primula, une jeune femme romantique qui avait découvert ses pouvoirs très récemment. Comme toutes les novices, elle tentait des expériences qui parfois tournaient mal. Cette fois, elle était allé trop loin. Après une dispute, elle avait malencontreusement fait disparaître l'homme qu'elle aimait alors que le sort qu'elle lui avait jeté devait seulement le rendre un peu moins macho. Le pauvre avait disparu dans les limbes volcaniques des Combrailles. Toutes les tentatives de réparation qu'avait entrepris la jeune femme avaient lamentablement échoué. Elle faisait donc appel à la congrégation en dernier recours, en dernier espoir.



Cicuta, dont le regard lançait des éclairs et quelques autres sorcières féministes ne souhaitaient pas le retour d'un macho et refusèrent de s'occuper de ce cas là. Les sorciers mâles prirent sa défense, arguant que l'éthique de la confrérie des sorciers ne devait faire que le bien et accompagner les débutants. Au milieu du débat houleux, la jeune femme romantique retenait ses larmes. Olga l'invita à prendre la parole, espérant ainsi trouver un compromis qui satisfasse tout le monde : « Ce n'était pas un homme mauvais, loin de là, juste un peu trop sûr de lui, un ego un peu surdimensionné rien d'exceptionnel en somme, pour un simple être humain. Expliqua la jeune sorcière. J'ai prononcé une première formule et il est devenu de plus en plus petit. Je lui ai préparé des tisanes, des potions qui n'ont rien changé. J'ai appelé des groupes de sorciers qui à travers des vidéos m'ont donné moult conseils, toujours rien. Alors j'ai pensé qu'en invoquant les âmes des prieurs de la chartreuse de Port-Sainte- Marie je pourrais obtenir de l'aide mais tout à coup, le vent s'est mis à soufflé très fort et mon pauvre Henri a disparu puis le vent s'est arrêté... cela fait trois jours maintenant.

- Invoquer l'âme des prieurs ! s'insurgèrent les sorciers et sorcières. Quelle imprudence ! Quelle folie ! » En colère, effrayés, ils parlaient tous en même temps, la cacophonie empêchait tout dialogue.

Olga leva le bras pour rétablir le silence : « Mes chers collègues, nous nous trouvons dans une situation préoccupante mais pas insurmontable. Jadis nous avons traversé quelques conflits avec les prieurs qui s'approprièrent ce lieu hautement chargé d'énergie cosmique et volcanique dont nous ne pouvons nous passer. Ils



bâtirent le monastère, nous pourchassèrent sans merci, craignant nos pouvoirs magiques et les qualifiant de maléfiques. De nombreux innocents furent brûlés. Nous pratiquâmes alors notre magie dans la clandestinité, pénétrant dans ce lieu sous des formes diverses souvent animales, parfois végétales. Lors de la révolution de 1789, de nombreux prieurs de l'ordre des chartreux furent emprisonnés, torturés, éliminés.

Certaines de leurs âmes habitent toujours au milieu de ces ruines et rodent parfois la nuit, rêvant de vengeance. Leur pouvoir est puissant. Au contraire, d'autres chartreux, comme leur fondateur Saint Bruno ainsi que Guillaume et Raoul de Beaufort qui firent don de leurs terres pour construire le monastère nous protègent. C'est eux que nous devons invoquer pour retrouver Henri.

- Ils ont pris Henri, c'est un avertissement. Si nous essayons de le récupérer, la paix de notre ordre se délitera rétorqua Cicuta en fronçant les sourcils.
- Henri doit absolument revenir, si nous laissons faire ils prendront d'autres personnes ! répliqua Salix, sorcier sage qui aimait méditer au bord de la rivière Sivola.
- Qu'ils prennent donc tous les machos... Commença Cicuta en toisant d'un oeil froid Salix le sage. Olga lui coupa la parole :
- Silence ! Le moment est mal venu pour nous disputer. Respectons nos engagements, notre éthique nous commande d'aider les sorciers novices. Tâchons donc de retrouver Henri.
- Nous devons au plus vite faire appel à Saint Bruno, proposa Salix le sage vous seule Olga connaissez la formule...



Tous les regards convergèrent vers Olga qui fixait de ses yeux de braises le nuage noir qui grossissait étrangement, juste au dessus du feu. Elle inspira profondément : « Donnons nous la main. Que la magie nous accompagne ! Veuillez vous concentrer, je vais prononcer la formule ! D'une voix tremblante elle commença : Par Sivola, par Guillaume et Raoul de Beaufort, Saint Bruno et par Toutatis... Le vent se mit à souffler, soulevant la poussière, secouant les flammes... Par la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, par Dom Gerle.... Le feu s'éteignit d'un seul coup. J'implore tous les dieux, j'implore la sagesse... Rendez nous Henri le macho... s'il vous plaît.... le vent cessa. Le feu se ralluma. Nulle trace d'Henri. J'ai omis quelques chose, la formule ne fonctionne pas s'agaça la doyenne.

- Vous n'avez pas évoqué le Puy de Dôme, conseilla Salix.
- Mais bien sûr ! Par Sivola, par le Puy de Dôme et par Guillaume et Raoul de Beaufort, par Toutatis, par la Chartreuse de Port -Sainte- Marie rendez nous s'il vous plaît Henri le macho... A nouveau le vent souffla, la poussière vola et le feu s'éteignit ; puis se ralluma.
- Non de Zeus j'ai oublié la formule s'énerva Olga, si seulement je pouvais consulter mon smartgrimoire !
- Cicuta leva un sourcil et s'emporta : Quelle histoire pour un pauvre macho. C'est un signe, nous devons le laisser mijoter où il se trouve
- Mon pauvre Henri ne mérite pas d'errer on ne sait où. C'est un macho certes mais il ne fait aucun mal, c'est un grand artiste pleura Primula.
- Un artiste, répéta Olga, ma mère récitait une formule spéciale pour les artistes...Voyons, la mémoire m'échappe...



- Laissez tomber Olga maugréa Cicuta en fronçant les sourcils
- Non de Zeus permettez moi de me souvenir s'énerva Olga

Zeus n'appréciait pas d'être invoqué de la sorte. Son courroux se projeta dans le feu en un éclair gigantesque. L'impact traversa le nuage qui éclata dans un bruit fracassant envoyant dans les airs une myriade de petits bouts de papier qui se dispersèrent en virevoltant. Emportés par le vent ils continuèrent leur course folle en toutes directions. Certains tombèrent sur les sorciers médusés, d'autres atterrirent au milieu des flammes, d'autres encore voyagèrent jusqu'au sommet du Puy de Dôme ou rejoignirent d'autres nuages jusqu'au bout de la troposphère. Primula la romantique attrapa l'un d'eux et lu : « Une botte de carottes, un morceau de gingembre râpé, un bouillon de poule bien gras, laisser mijoter et dire trois alexandrins à voix haute....

- Mon smartgrimoire ! S'écria Olga, c'est une page de mon smartgrimoire ! Rendez la moi s'il vous plait ! »

Les sorciers et les sorcières tentèrent alors de récupérer les feuilles qui s'éparpillaient au gré des rafales, chacun bondissait pour en attraper au vol. Olga se contorsionnait tant et plus, dépliant de son mieux ses articulations endolories, sautant pour en saisir au passage puis s'accroupissant pour en ramasser au sol ; elle qui désespérait d'avoir tout perdu, trouvait un peu de réconfort en remplissant ses poches de ces précieux petits trésors. Au cœur de ce chaos, Primula la romantique dépla un feuillet et poussa un cri :



- Olga, j'ai trouvé ! J'ai trouvé la formule ! Comment faire revenir un artiste disparu malencontreusement dans les Combrailles. Elle donna le billet à la doyenne qui demanda le silence avant de lire à voix haute.
- Invoquez Mercure, Rodin, Thierry Courtadon et Gilles Pérez. Prononcez trois fois le nom de la personne disparue. Inspirez profondément et soufflez doucement sur une œuvre d'art en pierre volcanique. Inspirez à nouveau et captez l'agréable douceur qui émane et se propage en vous. A nouveau, prononcez trois fois le nom de la personne disparue... Elle reviendra bien un jour ou l'autre...

Primula la romantique se saisit du billet, bondit sur son balai et se mit à voler en direction du chemin Fais'art ! Elle passa à travers les bois, se faufila entre les arbres, poursuivie par un escadron volant de sorcières, Salix le sage en tête. Olga, en queue de peloton, en profita pour récupérer au passage quelques feuillets perdus au risque de déséquilibrer encore une fois son balai. Ils arrivèrent devant la sculpture préférée d'Henri, un gigantesque serpent de pierre de Volvic qui se déployait sur plusieurs mètres de longueur. Primula était certaine qu'Henri choisirait ce lieu précis pour son retour.

Les sorcières se placèrent sous l'édifice et se donnèrent la main. Primula la romantique s'approcha de l'œuvre grandiose. Olga appela alors Saint Bruno, Mercure, la vierge de Beaufort, Rodin, Thierry Courtadon et Gilles Pérez. Primula prononça trois fois : « Henri », inspira et souffla sur la sculpture... Le vent cessa laissant place à un grand calme. Les sorcières tous ensemble inspirèrent longuement et savourèrent l'onde de bien être qui



doucement les enveloppa. Alors Primula la romantique prononça à nouveau trois fois le prénom de son compagnon. Ils attendirent cinq minutes, il ne se passa rien. Primula voulu recommencer mais Olga lui conseilla la patience. Il fallait faire confiance en la magie. Le smartgrimmoire avait dit : « un jour où l'autre ».

La nuit s'éclaircissait doucement il était temps de rentrer. Olga laissa partir tout le monde et près du feu, remercia Zeus, Sivola le Puy de Dôme et toutes les divinités pour leur aide précieuse. Enfin, elle enfourcha son balai et regagna sa chaumière. Sur le chéneau, elle remarqua une ombre étrange ; il s'agissait d' un petit objet métallique, Olga s'en saisit, c'était la clé tombée de la besace. Elle la retrouvait toujours : « Merci Zeus ! » La porte grinça un peu lorsqu'elle entra mais cela ne déranger ni Riffifi, ni Bigoudi qui l'attendaient en ronronnant près du feu éteint.

Primula la romantique aussi arriva enfin dans sa maison. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle entendit un bruit singulier. Elle se précipita dans la chambre, rien. Le bruit continuait. Elle se rendit au salon où Henri ronflait devant la télévision allumée. Toute à sa joie, elle s'empressa de le réveiller. Il sourit, bailla : « J'ai rêvé ! .un rêve très étrange... »

Sur le chemin du retour, Cicuta, toujours aux sourcils froncés ruminait. Lorsqu'elle atterrit devant la porte de sa demeure un petit feuillet tomba juste devant son nez, froncé lui aussi. Elle le déplia et lu : Comment se débarrasser d'un macho encombrant. Suivait une recette compliquée qui contenait des ingrédients improbables. Voilà une bonne nouvelle se dit-elle. Mais d'abord, un peu de repos s'impose. Rassérénée, elle entra et aussitôt,



cachea sous son oreiller le précieux petit billet et s'endormit tranquillement rêvant à toutes les diaboliques perspectives que lui promettait l'avenir.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Jean de Beaufort était un homme de la noblesse qui vivait une vie confortable. Il n'était pas encore marié mais avait beaucoup de prétendantes. Comme les hommes de sa classe, il aimait le bon alcool, la chasse et les femmes. Mais c'était aussi un escroc. Arnaques, larcins et mensonges alimentaient son quotidien et lui apportaient une rentrée d'argent non négligeable, bien qu'il n'en eut déjà bien assez. C'était pour lui une sorte de hobby. Il se sortait toujours des situations même quand elles se présentaient mal grâce à son charisme et parfois avec l'aide de quelques amis. Jamais une de ses histoires n'avaient mal tournées. Jusqu'à celle-ci.

Il était en train de fuir à cheval les hommes de mains du seigneur de Pontgibaud. En plus d'avoir volé des bijoux de famille d'une grande valeur, il s'était fait surprendre à voler l'honneur de l'unique fille du seigneur. Dans l'impossibilité de trouver une excuse valable à ses actes et, voyant bien qu'une explication n'arrangerait pas son cas, il s'était décidé à faire ce que tout homme de son espèce aurait fait dans sa situation : fuir. Agile comme un lion, il s'était donc jeté par la fenêtre, avait récupéré son cheval à la volée et était parti au grand galop. Il ne serait malheureusement en sécurité nulle part. Le seigneur de Pontgibaud connaissait sa maison, les propriétés de sa famille et de ses amis. Ses proches, qui pour la plupart, ne le soutiendraient probablement plus. Ils avaient déjà trop souvent effacés ses



erreurs par des bourses ou des cadeaux de valeurs. Cette fois ci, il était seul et ne le savait que fort bien. Il fuyait à bride abattue presque au hasard tant son but était d'augmenter la distance entre les hommes de mains et sa pauvre peau. Le vent lui fouettait douloureusement le visage et son cœur battait à lui déchirer la cage thoracique. Son errance l'amena à traverser les Ancizes où son passage fracassant surpris quelques passants. Une idée alors lui vint. Une idée folle mais qui serait sans doute la seule qui pourrait le sauver : remettre sa vie dans les mains de Dieu, de manière littérale. Alors il bifurqua sur une route moins fréquentée. Il avançait moins vite car elle était moins bien entretenue que la route principale mais aussi car ses assaillants avaient peu de chance de le poursuivre dans cette direction. Il commença à s'enfoncer dans les profondeurs de la vallée. Quand il arriva aux limites de ce que l'on appelait le « désert », il aperçut au loin le lieu, qui, il l'espérait, serait son salut. A l'approche de l'enceinte, il descendit de cheval. Il dessella une pierre du mur pour cacher le butin de sa mésaventure. Il la replaça ensuite et mémorisa son emplacement. Plus résolu que jamais, il s'avança, à pieds, bride à la main vers l'entrée de la Chartreuse Port Sainte-Marie.

Sa requête surprit grandement les habitants des lieux. En général, quand on était noble, on rentrait chez les chartreux à peine sorti de l'enfance. L'homme qui se présentait était un adulte accompli. Heureusement pour lui, les chartreux se mêlaient peu du monde extérieur et encore moins des histoires comme la sienne. Les pères se retirèrent pour se concerter et laissèrent Jean dans le quartier des invités. Au bout d'une durée qui lui avait semblé une éternité, les pères rendirent leur verdict.



Jean pouvait commencer le long apprentissage pour devenir un chartreux. Il allait pouvoir entamer son temps de discernement. Il fut extrêmement soulagé du verdict. Jamais ses ennemis ne viendraient le chercher ici, ni sa famille par ailleurs. Il venait juste de disparaître du monde.

Il fut envoyé chez les convers dans un premier temps pour apprendre les différentes tâches manuelles. C'était la première étape qui permettrait à la communauté de savoir s'il était digne de commencer son postulat. Habitué à avoir des domestiques, les travaux n'étaient pas aisés pour lui. Il s'efforçait de donner le change en travaillant d'arrache-pied tout en passant ses journées à réfléchir à comment il pourrait partir et refaire sa vie loin d'ici. Son séjour n'était que temporaire, il fallait qu'il trouve vite une solution. Le premier de ses problèmes était l'argent. Le peu qu'il avait sur lui au moment de sa fuite était caché dans le mur de la « clôture » et ce n'était certainement pas suffisant pour vivre une vie d'aisance. Il espérait trouver quelques ressources à la chartreuse mais tout le monde ici vivait dans un dénuement incroyable. Les quelques pièces de valeur se trouvaient dans l'église mais c'étaient pour la plupart du mobilier impossible à déplacer seul et encore moins facile à revendre dans le monde extérieur. Il avait aussi la possibilité de demander l'asile à une de ses cousines éloignées qui vivait en Belgique. Mais elle n'accepterait sans doute pas si elle connaissait la véritable raison de son expatriation...

Des semaines s'écoulèrent. Ses mains étaient devenues rêches et sa peau bronzée par le travail d'extérieur. S'il s'était regardé dans un miroir, il ne se serait pas reconnu. Il travaillait la terre



dans le potager, la sueur coulait dans son dos et le soleil tapait sur son crâne désormais rasé. Il se demanda comment il en était arrivé là. Bien sûr, s'il avait été honnête homme, il aurait pu avoir une vie comme celle de sa famille et de ses amis : confortable et aisée. Mais même s'il reconnaissait ses torts, il ne pensait pas que ses quelques escroqueries et le plaisir de la chair de quelques dames lui méritaient un sort aussi difficile que celui de devenir chartreux. Il se sentait misérable, floué par la vie et laid sans sa belle chevelure et avec la robe gris brun des convers.

Un matin, la chance lui sourit. Le frère convers qui devait vendre les peaux de moutons au marché de Pontgibaud était grandement souffrant, au point de ne pas pouvoir se lever. Un autre se proposa de le remplacer et d'emmener avec lui Jean, qui pourraient l'aider à charger la marchandise qu'il devait acheter au marché. Ses mois de travail acharné lui avaient permis de gagner la confiance de ses pairs. Jean y vit là l'opportunité de pouvoir enfin s'échapper. C'était comme ça que fonctionnaient les gens de son espèce : ils vous trahissaient au moment où vous leur faisiez le plus confiance. Après avoir chargé la charrette avec les peaux ils se mirent en route vers le marché. Bien qu'il soit très tôt, la plupart des autres marchands étaient déjà arrivés et commençaient à installer leurs produits. Rapidement, les acheteurs commencèrent à affluer. De peur d'être reconnu, Jean gardait sa capuche bien rabattue sur son visage. Cette attitude n'était pas suspecte, l'air du matin était frais. En quelques heures, ils vendirent tous leurs produits. La somme amassée était coquette et devait servir à acheter des matières premières pour le fonctionnement du couvent. Le frère qui l'accompagnait discutait avec un marchand. Jean se proposa d'aller abreuver le



cheval à la fontaine avant de repartir à la chartreuse. Pendant ce temps le frère était supposé s'occuper de l'achat des fournitures. Comme il semblait très concentré dans sa conversation Jean saisit son opportunité. Il prit la bourse avec l'intégralité de la vente, détacha le cheval de la charrette et partit en direction de l'abreuvoir. La monture n'était pas un destrier mais un cheval de trait. Cependant il était robuste et c'était tout ce dont Jean avait besoin pour s'éloigner. Il n'avait de toutes façon pas le choix, c'était le seul équidé qu'il avait sous la main. Le frère ne pourrait de toute façon pas courir assez vite pour le rattraper, surtout s'il se rendait compte assez tard de la disparition de la bourse et de sa fuite. Il partit au trot en direction du nord. La Belgique lui semblait être la seule option valable pour son avenir.

Il s'arrêta la nuit dans une forêt. Il se trouva un coin où il ne pourrait pas être repéré de la route. Il fit du feu (et remercia intérieurement les convers de lui avoir appris) et recompta son butin. Il ne pouvait certainement pas s'acheter un destrier ni une bâtisse digne de son rang avec ceci. Mais s'il rejoignait la Belgique, sa cousine éloignée pourrait, il l'espérait, l'aider à retrouver son statut. Au pire, il se disait qu'il pourrait trouver du travail et vivre une vie un peu plus modeste. Maintenant qu'il savait travailler, il pourrait mettre ses compétences à son propre profit. Dans le fond même si cette pensée ne le réjouissait pas trop, elle était toujours mieux que celle de finir moine ou pire en cadavre, assassiné par les Pontgibaud. Il s'organisa comme il put et s'endormi. Le lendemain, bien qu'ankylosé par sa nuit sur le sol, il continua son parcours. Il savait qu'à cette allure il lui faudrait sans doute des mois avant d'atteindre sa destination.



C'était très frustrant. Les idées fusaient dans sa tête pour améliorer sa situation. S'il vendait le cheval peut être pourrait-il s'en prendre un autre avec lequel il pourrait gagner du temps. Il pourrait aussi subtiliser quelques objets de valeurs qui lui permettraient d'arrondir son pécule. Etrangement cette idée l'agaça. C'était à cause de ce genre d'actions qu'il était aujourd'hui dans une si mauvaise posture... Il fit escale dans une ville. Tous les regards étaient sur lui. En se regardant, il se maudit d'avoir gardé ses habits de moine. Cela lui avait certes évité de dépenser son argent mais son accoutrement risquait d'attirer l'attention. Il décida de ne pas s'attarder et de trouver une zone à l'écart pour reposer le cheval. Il finit les restes de la collation que le frère avait amenée au marché. A quelques centaines de mètres il aperçut deux hommes à cheval. Il se remit en selle et partit.

Après avoir passé un croisement, il se rendit compte que les deux hommes avaient pris le même chemin que lui. Cela pouvait être une simple coïncidence mais il avait aussi conscience qu'un moine seul sur la route représentait une proie facile pour des brigands. Il avait besoin d'en avoir le cœur net. Il aperçut une ferme non loin et décida de s'y rendre pour demander son chemin et de l'eau pour son cheval. Ce faisant, il prit bien son temps. Il remarqua que les deux hommes avaient ralenti. Jean dû se rendre à l'évidence : ils semblaient l'attendre. Il analysa sa situation. Il pouvait décider de prendre la fuite mais les chevaux de ses poursuivants étaient probablement plus rapides que le sien. Il pourrait leur donner sa bourse en espérant qu'ils le laissent ensuite tranquille. Mais il se retrouverait sans aucune ressource. Il ne suivit donc aucune des deux options. Il continua



sa route comme si de rien n'était. Les hommes se jetèrent alors sur lui. Ils étaient tous les deux armés de couteaux. Ils firent descendre Jean de cheval. Celui joua le moine innocent puis cogna son agresseur le plus proche au visage. Celui-ci en lâcha son couteau que Jean ramassa. Il lui assena un coup de pieds dans le ventre qui le mit à terre. L'autre semblait paralysé par la stupeur. Il ne s'attendait pas à ce qu'il se défende. Il se jeta sur lui, arme en avant. Jean dévia son attaque et frappa son adversaire qui s'écroula. Plein d'adrénaline, il tapa la croupe des deux chevaux pour les faire fuir et sauta en selle pour partir au galop et s'éloigner le plus possible.

Quand il fut sûr de ne plus être suivi, il se trouva une vieille bâtisse en ruine en bord de route pour dormir. Il était bien décidé le lendemain à s'acheter des vêtements modestes pour remplacer ceux qu'il portait, à changer de monture et à se procurer une arme. Même s'il avait jusqu'à présent été réticent à dépenser de l'argent, tant pour le garder pour plus tard que par une certaine forme de culpabilité, il se disait que c'était la seule solution s'il ne voulait pas rester une année entière sur la route et y laisser sa peau. Il repensa tristement au butin qu'il avait laissé dans le mur d'enceinte de la chartreuse. Avec la chaleur douce du feu de camp, il s'endormit rapidement. Soudain son corps fut dévoré par les flammes. La chaleur était écrasante et l'atmosphère étouffante. Des monstres aux corps et gueules tordus mettaient à feu et à sang tout ce qui l'entourait. Il sentit des crocs se refermer sur ses orteils et sur ses bras. La fumée lui brûlait les poumons. Tout son corps irradiait de douleur. Et en un instant, tout s'arrêta. Il était de retour dans la ruine, il n'y avait pas d'autres flammes que celles de son feu et plus aucune trace de



monstres. Il sentait pourtant encore la brûlure sur sa peau et la douleur des dents plantées dans sa chair.

Il lui fut ensuite impossible de se rendormir. C'était une vision de l'enfer qu'il avait eu. Et si c'était un présage ou une vision de l'avenir ? Après tout, en plus de son passé déjà peu glorieux, il avait récemment menti et volé les chartreux, les hommes les plus dévoués à Dieu qui existaient. Il méritait peut être l'enfer. Il le méritait même sûrement. Il se leva d'un bon et remonta en selle. Il savait qu'il ne trouverait plus de sommeil, il préféra donc reprendre la route. Mais au lieu d'aller au Nord, il s'en retourna vers le sud aussi vite que son cheval le lui permettait, comme si le diable en personne était à ses trousses. Il ne mangea rien pendant deux jours et nourri le cheval dans les prairies et l'abreuva dans les ruisseaux et rivières. Et enfin il atteignit sa destination : la Chartreuse Port Sainte-Marie. Il rendit le cheval et l'argent. Il ne manquait pas un sou dans la bourse. Les pères lui pardonnèrent. C'était une des grandes valeurs du christianisme. Et quand ils lui proposèrent de rester, Jean s'entendit dire oui. Il fut cependant sévèrement puni. Il passa de très nombreux mois prisonnier, rationné en nourriture à prier la journée entière pour expier sa faute. C'était la seule manière de se faire pardonner de Dieu pour ses péchés présents mais aussi passés. Peu à peu ses prières devinrent plus intenses et plus honnêtes. Il s'élança corps et âme dans son repentir. Lorsqu'il put enfin sortir, il était un homme changé. Il put reprendre sa formation là où il l'avait laissée et fut introduit dans le chœur des moines. Après deux ans de postulat, il fut admis au noviciat pour commencer sa formation doctrinale sous le tutorat d'un père maître. Puis durant encore cinq ans de profession temporaire, il



acheva son instruction. Enfin le jour de sa grande profession arriva.

Dans l'église de la chartreuse, la communauté se rassembla pour la messe. Au cours de la liturgie eucharistique, Jean s'avança devant l'autel et chanta la formule de profession qu'il avait rédigée sur un parchemin. Sa voix grave et profonde résonna dans l'édifice saint. Il fit promesse de stabilité, d'obéissance et de conversion totale. Tout son être vibra par l'intensité de sa déclamation. Lorsque l'écho de sa voix se tut. Il s'inclina et déposa sa profession écrite sur l'autel. Il rejoignit ensuite ses confrères pour la suite de l'office. C'est ainsi que Jean de Beaufort, après avoir disparu du monde, disparut à lui-même pour devenir père chartreux.



FEU RAOUL DE BEAUFORT

Mes chers concitoyens, amis et néanmoins confères; nous sommes réunis aujourd'hui en mémoire de notre bien regretté Raoul. Chacun de nous s'accordera à dire qu'il a toujours été pour nous un modèle, un exemple et pour certain un mentor.

Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois sur le site de La chartreuse Port Ste Marie, illustre site, s'il en est, Édifié au début du 13^e siècle dans un vallon au bord de la Sioule. Raoul, alors tout jeunot nous accompagnait tout au long de nos journées. Nous nous retrouvons à présent pour lui rendre un vibrant hommage, et nous reconnâître humbles et émus devant son souvenir.

Tous, chacun à notre niveau nous avons tour à tour reconnu en lui l'ami fidèle et le compagnon attachant et drôle. Nous avons, les uns, les autres, partagé des moments privilégiés et uniques en sa compagnie. D'aucun diront que nos rencontres n'ont pas toujours été faciles ou agréables. Il avait en effet, un caractère bien trempé et n'hésitait pas à monter son désaccord. Lorsque nous raliions le Ancizes Comps à Saint Jacques d'Ambur, notre passage devant la Chartreuse Port Sainte Marie, était un point de rencontre inéluctable. Et il nous était parfois difficile de le croiser près de la cour des obédiences lorsqu'il était de mauvais poil. Nous avons alors des échanges savoureux et il avait son



petit caractère que certain pourrait qualifier d'irascible, voir même de colérique. Bien sur il ne permettait à personne de lui donner des ordres s'il ne l'avait pas décidé et ne souffrait aucune remarque ni aucune remontrance. Il n'était pas du genre à se laisser faire et n'hésitait pas à user de la force avec la gnaque qui le caractérisait.

Cependant, lorsqu'on le connaissait mieux, on ne pouvait que s'accorder sur sa joie de vivre et son inénarrable optimisme, lorsqu'il nous accompagnait un bout de route sur le chemin du creux .

Parlerais- je de notre sortie de chasse légendaire, en bord de Sioule dans notre beau pays, parsemé de nombreux étangs, décliné en landes, bocages, forêts et prairies. Alors que partis chasser le lièvre, nous le retrouvâmes fier de son trophée , devant les 15 corps exsangues des lapins du père Feugère qu'il venait de trucider. Lapins que nous dûmes payer et manger pendant la longue semaine qui s'en suivit.

1

C'est avec émotion que je me souviens de cette époque où chaque jour était pour lui une fête et où son caractère joyeux et bonhomme, le conduisait à faire partager aux personnes qui l'entourait son enthousiasme et son entrain.

Toujours partant, il n'était pas en reste pour animer une soirée où, lorsque l'on y prenait pas garde, il vidait le buffet avant que nous n'ayons eu le temps d'apprécier la diversité des petits fours. On se rappellera aussi, la triste expérience de la mère Blanc, qui avait laissé sa pâte à brioche à lever sur la table et en



retrouva une bonne partie dans l'estomac de notre ami Raoul, qui se mit à voir son estomac augmenter de volume, telle une pâtisserie envahissante. Car il faut bien le dire en un mot comme en cent, notre bien aimé Raoul était un bon vivant. Gourmand plus que gourmet, il ne quittait pas une table avant d'être rassasié, repu, plein comme un œuf , littéralement au bord de l'implosion et tout ce qui se présentait à lui était accueilli et englouti avec délice et goinfrerie.

Pour lui, la vie n'était que plaisir et partage. Il nous faisait bien souvent d'ailleurs bénéficier de sa compagnie, même si nous n'étions pas toujours sûr de la désirer. Il ne laissait jamais un ami au bord du chemin et nous accompagnait sur la route de l'existence aussi loin qu'il le pouvait, toujours présent, voire même trop présent.

Dans sa recherche épicurienne, outre la bonne chair, il a également profité de la vie et de ses plaisirs avec toute la gent féminine de la région de Combrailles et nous pouvons retrouver ses traits si caractéristiques dans de nombreuses maisonnées du canton. Bien sûr, même si certains d'entre nous peuvent en être offusqués, on ne doit pas perdre de vue qu'il nous a quitté aujourd'hui, et que ces petites incartades ne sont en fait que de petits riens sur le grand chemin de la vie. Oui, grâce à son sens du devoir accompli poussé à son paroxysme, nous pourrions encore longtemps le reconnaître à travers tous ses rejetons, éparpillés dans la région. Il n'a pas hésité à s'investir à fond dans le repeuplement du département.

Il faut bien reconnaître que parfois, nous avons des mots durs à son égard et que ses espiègleries nous agaçaient et il était alors



bien difficile de calmer notre énervement. Personnellement je me souviens l'avoir vivement critiqué lorsqu'il s'était mis en tête de refuser l'accès de sa maison à l'agent EDF qui souhaitait relever le compteur. Ce préposé n'a pu faire correctement son travail et l'intervention de Raoul

2

aurait pu causer bien des préjudices. Ce cher Raoul avait la dent dure, et il valait mieux être de son côté, et le caresser dans le sens du poil. Heureusement, tout cela est à présent oublié , et nous ne devons conserver de son passage sur cette terre, que les bons moments partagés ensemble.

Je voulais aujourd'hui, en nous remémorant tous les moments échangés, nous rappeler, amis et collègues que nous avons pendant de longues années déjà partagé la vie de notre célèbre Raoul qui nous a accompagné sur nos lieux de travail, dans nos foyers, et nos jardins.

C'est bien lui qui nous suivait de façon insistante pendant tous nos trajets et surtout lors de nos arrêts fréquents sur les chemins de campagne, et c'est bien lui encore qui n'hésitait pas à chaparder les plats que nous avions le malheur de faire refroidir sur le bord de la fenêtre. C'est lui, encore, qui n'hésitait pas à nous signaler de façon aussi sonore qu'intempestive toutes les intrusions de lapins et autres hérissons , de jour comme de nuit pendant des heures et sans relâche pour être sur que, réveillés nous serions attentifs aux assauts de ces envahisseurs.

Ainsi donc mes chers collègues, agents des services postaux préposés à la distribution du courrier, je vous le confirme , notre village a perdu aujourd'hui notre très cher Raoul. Nous pourrions



donc reprendre nos tournées sans risques pour nos mollets. Nous pourrions dormir, sans bruit, du sommeil du juste. Et nous devrions dès à présent abandonner l'idée que l'on nous vole nos victuailles et ne dépouille nos clapiers.

Je tiens donc à remercier Raoul pour son existence et sa participation à la vie de nos villages. Nous n'avons jamais été aussi soudé que lorsqu'il nous attaquait et que nous devions nous faire la courte échelle pour nous mettre à l'abri derrière un mur de pierre. Nous avons dû apprendre à partager alors qu'il avait nettoyé les plateaux de petits fours de leur contenu lors de notre traditionnel apéritif de Noël. Chacun a accepté sans rechigner de se serrer la ceinture et partager notre frichti journalier en ce jour de fête.

Nos échanges autour de cette aventure nous ont également permis de constater que nous avons de nombreux points communs. Qui n'a pas eu son uniforme déchiré par

3

un croc exubérant, qui n'a pas vu ses précieuses lettres mises en pièces lorsque qu'elles dépassaient des boîtes aux lettres. Qui n'a pas tenté de se soustraire à notre ami en contournant la Sioule et en glissant sur les rochers humides.

Voilà, mes chers amis facteurs, le chien Raoul, prénommé aussi Raoul de Beaufort, en hommage au généreux donateur de ses terres aux chartreux, est bien mort et nous pouvons à présent boire à notre santé.



Augustin et Napoléon

Grégoire Ressac avait sellé son cheval et quitté la brigade de Riom à l'aube. Il se félicita rapidement d'avoir revêtu un deuxième manteau ; certes la neige avait fondu mais le froid humide était mordant. Il alla ainsi le long des chemins et des bois avant d'apercevoir au loin les collines boisées vers lesquelles il se dirigea.

Une demi-lieue avant de gravir le dernier sentier qui le menait chez les Frères Chartreux, il sentit la fatigue le gagner et posa pied à terre pour la troisième fois de la journée. Le silence qui l'entoura d'un coup le fit frissonner. Grégoire mangea son dernier morceau de pain et but un gorgée de vin de sa gourde. Il se sentit mieux et repartit avant que la nuit tombe. Il se retourna et crut apercevoir, derrière des bosquets, des yeux qui l'observaient.

Le monastère de Port Sainte-Marie apparut à travers la brume. Les collines l'entouraient comme pour le protéger. Grégoire remonta l'allée, laissant sur sa droite jardins et vergers. Il frappa plusieurs fois la grande porte en bois avant que le gardien décide de venir ouvrir et se présenta :

- Brigadier Grégoire Ressac de la Maréchaussée de Riom. J'ai rendez-vous avec Monsieur François Bertrand, le Prieur.
- Ah, oui. Donnez-moi votre cheval et entrez. Il va vous recevoir.



Assis derrière son écritoire éclairé d'une pâle lumière jaunâtre
Le Prieur posa les quelques documents qu'il relut rapidement,
leva la tête puis s'adressa à Grégoire d'une voix autoritaire :

- Voilà tout ce que j'ai sur Frère Augustin Grandpont. Il est arrivé parmi nous en 1758.

- Quel âge a-t-il ?

- Il a eu 51 ans en septembre dernier.

- Rappelez-moi les circonstances précises de la découverte.

- Il y a trois jours deux charbonniers sont venus frapper à notre porte. Ils avaient trouvé le cadavre d'un religieux en forêt. J'ai fait envoyer quatre moines pour aller voir ce qu'il en était et ramener le corps au besoin.

- Et ils l'ont trouvé au pied d'un arbre, c'est ça ?

- Oui, comme s'il s'était assis par fatigue ou après avoir eu un malaise.

- Et vous, vous êtes certain que c'est lui

- Pour moi, c'est bien lui. Vous en doutez, Brigadier ?

- Je préfère m'en assurer. Pouvez-vous me montrer sa dépouille ?

- Certainement. Nous l'avons placé dans notre réserve nord, après avoir débarrassé tous les produits comestibles. Le Prieur repoussa sa chaise et se leva doucement :

- Venez, je vous accompagne.

Les deux hommes descendirent les austères escaliers gris, traversèrent plusieurs couloirs et se retrouvèrent devant une simple porte bleu foncé, usée et sale. De son bruyant trousseau, le prieur sortit une clé et poussa la porte qui grinça de façon lugubre. Le Brigadier trouva la grande salle aux murs nus



sinistre. Le corps d'Augustin Grandpont était étendu sur une large planche de bois posée sur des sortes de vieilles barriques de vin. Quelques cierges et bougies s'efforçaient d'éclairer la triste scène. Les deux hommes s'approchèrent.

L'homme allongé avait les yeux fermés ; il était vêtu d'une tunique avec une grande capuche qui pointait vers le sol et il portait aux pieds des sandales de cuir boueuses. Grégoire prit une bougie et éclaira le corps. Le visage était étrangement gonflé, sa mâchoire tombait sur un côté ; sur sa tunique basse le brigadier aperçut une sorte de collier qu'il souleva délicatement. Le Prieur dit :

- C'était son chapelet ; c'est lui qui l'avait fabriqué. Il travaillait avec d'autres Frères dans un atelier de fabrication.

- Sortons. Je voudrais en savoir plus.

- U

- ne fois la porte refermée, Grégoire demanda :

- - Je veux que vous fassiez venir ici dans quinze minutes au plus, trois Frères qui travaillaient avec lui.

- Sachez, fit le Prieur d'un ton acrimonieux, que vous êtes ici dans un Ordre Contemplatif. Les moines sont dans leurs Cellules non à la disposition du premier visiteur venu !

Grégoire fronça les sourcils :

Merci de ne pas me faire impatienter.

Quand Frère Dibois, Frère Jassefondeur et Frère Fraysse arrivèrent, le Brigadier regardait dans le couloir un tableau représentant le Christ chassant les marchands du Temple.

- Bonjour mes Frères, rentrons. Regardez bien le corps que je vais vous montrer et dites-moi qui vous voyez.



Les quatre hommes rentrèrent ; les moines firent un signe de croix et mirent un point d'honneur à regarder de près le corps d'Augustin Grandpont. Frère Dibois regarda l'intérieur de la capuche et dit :

- Regardez, il y a son nom cousu, là, sur le col.

Grégoire se pencha et murmura « Très bien ».

Soudain, Frère Jassefondeur qui s'était penché vers la main noire montra son étonnement :

- C'est bizarre. Je vois bien l'auriculaire, là, de sa main. La première phalange est bien visible. Regardez.

- Et donc ? fit le Brigadier

- Frère Augustin n'avait pas de première phalange à la main droite. Il l'avait perdue en se coinçant la main dans une machine à l'atelier !

Grégoire et les moines se retrouvèrent dans une petite salle. Le Brigadier sortit de sa sacoche des documents, une plume et son encrier portable. Il commença à noter ses constatations et les remarques du Prieur et des trois Frères.

- Je reprends depuis le début. Donc, quand les charbonniers sont venus, vous les avez suivis dans les bois pour vérifier si le mort était bien le Frère Auguste puis vous avez ramené le corps ?

- Oui, c'est bien ça, répondit Frère Jassefondeur.

- Mais qu'aurait fait Augustin tout seul dans cette forêt, en bas de cette colline ? Je ne comprends pas, monsieur le Prieur. Il n'était pas dans le monastère ?

- Non, Augustin avait obtenu mon autorisation il y a environ 10 jours pour aller enterrer son père mort de longue maladie, à Ussel, en Corrèze. C'est sur le chemin du retour que tout cela s'est passé.



- Comment en êtes-vous sûr ?

Parce que des commerçants qui viennent nous livrer l'ont remonté depuis Pontgibaud en charrette et l'ont déposé près de la rivière. Il lui restait une heure de marche. Pas plus.

Frère Dibois regarda Le Prieur furtivement et ajouta :

- Il était accompagné par Margaux, la sœur de Frère Castelbennac quand les commerçants l'ont remonté. Elle venait au Monastère.

- Ah bon, cette femme vient souvent ?

- Elle a beaucoup d'estime pour son frère et elle lui rend visite tous les deux mois, parfois moins, fit du bout des lèvres Le Prieur.

Brigadier se dit qu'il tenait là une information importante :

- Je peux lui parler, à cette Margaux de Castelbennac ?

- Castelbennac, précisa le Frère Dibois, et non de Castelbennac.

Le Prieur hésita avant de répondre :

- Je ne regarde pas toute les entrées et les sorties. D'habitude, elle passe une nuit au dortoir féminin des visiteurs puis elle quitte le monastère au matin.

Grégoire nota puis il réfléchit et reprit :

- On constate aujourd'hui que c'est un inconnu que vous avez remonté. Donc, Augustin a disparu. Alors, qui est cet homme dans cette salle, là-bas ?

- Je me le demande bien, fit le Prieur. Mais, après tout, vous êtes là pour ça, non, monsieur le brigadier ?

Grégoire trouva la remarque bassement ironique. Il demanda :

- J'aimerais voir les lieux où il travaillait.

Après l'office du soir et avant le repas frugale Frère Dibois avait accepté de faire visiter à Grégoire les ateliers. Le Frère Augustin



fabriquait des chapelets à partir d'os d'animaux préalablement découpés avant d'être poncés et peints.

- Frère Augustin était très habile de ses mains, lui avait affirmé le Prieur.

Deux ou trois moines se partageaient les tâches quelques heures par jour quand méditation, prières et chants ne les occupaient pas. Les chapelets étaient vendus pour le bien de la communauté.

Au matin, Grégoire sortit du monastère avec deux Chartreux et un vent glacial qui avait repoussé la brume mordait le visage des trois hommes. Près d'un groupe de sapins regroupés, quelques vieux chênes faisaient la garde. Le moine le plus âgé tendit le bras :

- C'est là ! Il était au pied de cet arbre.

Le Brigadier fit le tour du chêne et des alentours et fit :

- Là, sur le chemin, on voit des traces de roues. Une charrette tirée par un animal est venue jusqu'ici.

Le plus jeune Chartreux sembla intéressé :

- Oui, c'est vrai. Et elle a fait demi-tour entre ces arbres et....

elle est repartie par le même chemin, vers les bords de la rivière à première vue.

- A part des bûcherons ou les fameux charbonniers, je ne vois pas qui ça peut être, remarqua Grégoire. Ils habitent loin ces charbonniers ?

- Non. Dans un hameau, à 20 minutes d'ici.

- J'y vais. Vous pouvez rentrer au monastère.

Les hommes des bois fréquentaient peu la société des hommes, ils étaient d'une nature peu bavarde. Leurs femmes préférèrent ne pas se montrer.



Grégoire demanda :

- Vous êtes montés là-haut avec un char, on voit vos traces. C'était bien vous ?

Celui qui semblait être le chef de cette communauté hésita puis tenta une réponse :

- On ramassait du bois. Mais c'était deux jours avant de trouver le moine. Il n'y avait personne, hein Martin ?

L'homme, bâti comme un lutteur de foire, qui était à ses côtés confirma d'un signe de tête peu convaincant.

Dans un désordre fougueux un groupe d'enfants arriva devant la première petite maison aux toits de lauze et une fillette aux cheveux ébouriffés qui tenait un chien en laisse fit chanter sa voix :

- Maman, Landry a trouvé le chien de Napo attaché derrière sa maison.

La mère sortit et s'étonna :

- Et Napo ?

- Ben, il n'y a personne, c'est ouvert, tout a été renversé dedans et le pauvre Mistou pleurait.

« C'est qui ce Napo ? » s'enquit Grégoire qui avait bien compris qu'un homme avait disparu :

Le chef répondit :

Une espèce de fol qui habite tout seul près de la rivière. Il vit de chasse et de pêche quand il boit pas toute sa sa vinasse !

- Il s'appelle Napoléon ?

- Non, il a vu l'empereur quand il était petit, près de Lyon. Il en parle tout le temps, de ses victoires, de son génie alors nous on l'appelle Napo.



Grégoire vit que la mère et les enfant partaient. Il leur lança :
- Si vous allez voir Napo, je vous suis !

L'eau passait à trois mètres de chez Napo. Pour pêcher, c'était très pratique, pensa Grégoire qui venait d'entrer dans la cabane en désordre. Dehors, les enfants appelaient :

- Napo, Napo.

Derrière la maison, le toit qui dépassait abritait un cochon qui grognait de faim. Près du carré de choux, Grégoire fit une pause devant un tas noir. Un feu avait été fait peu de temps auparavant. Grégoire s'agenouilla et remua les quelques braises froides et les morceaux calcinés encore visibles. On avait brûlé des vêtements et un livre. En observant de plus près la reliure en cuir noircie qu'il avait délicatement soulevée, il lui sembla que c'était un missel, certainement le livre des Evangiles qui appartenait à Frère Augustin. En triturant la cendre, le Brigadier trouva un objet noirci long et mince qu'il passa dans l'eau : c'était un crucifix. Seule la statuette du Christ avait été préservée.

Des objets appartenant au moine Augustin, il y a encore 5 jours, pensa-t-il. Pourquoi les a-t-on brûlés ? Et que faisait le moine ici ?

Le soleil avait réussi à percer, la mère s'assit sur le petit banc de bois contre le mur de la cabane, face à l'eau et à la lumière et soupira quand Grégoire s'approcha d'elle :

- Il a disparu, Napo. Je crois qu'il n'aurait pas laissé son chien attaché en plus. Où il est, monsieur le brigadier ?

Les enfants se regroupèrent joyeusement autour d'eux.

- Vous l'avez vu quand pour la dernière fois Napo, les enfants ?
Un garçon, peut être âgé de 12 ans, répondit :



- Moi, je l'ai vu avec un monsieur et une dame, ici, avant que la petite neige tombe. La nuit allait tomber, je revenais du village, j'avais livré du bois au curé, avec mon père.

Un autre avec une bouille toute gentille rajouta :

- Le Pierrot et son bûcheron, vous savez vous les avez vus tout à l'heure, ont dû les voir car ils sont allés au village le lendemain matin avec le char rempli de fagots. C'est obligé.

M le Prévôt

Le mystère de la disparition du moine Augustin Grandpont vient d'être résolu grâce à la perspicacité du brigadier Grégoire Ressac. Il apparait d'après les constatations et témoignages, que je joins à côté de cette missive, que le moine a choisi de disparaître volontairement avec une amie nommée Margaux Castelbennac. Le dimanche du 20 janvier de l'an 1765, tous deux ont traversé le bois du Moulin puis au bord de la Sioule ont demandé refuge à un prénommé Blaise Leroy alors que la neige menaçait. En quittant les lieux, le moine a décidé de donner toutes ses affaires religieuses à M Leroy afin de partir en civil.

Les sieurs Batuisse et Merdiguon, charbonnier bûcherons, sont arrivés peu après chez Blaise Leroy qui leur devait de l'argent. Les trois hommes se sont bagarrés, Leroy est tombé dans l'eau glacée. Il est mort presque immédiatement. Batuisse et Merdiguon ont alors décidé d'habiller le mort avec la tunique à capuche et les chaussures qu'Augustin Grandpont avait laissées. Puis ils ont brûlé tout le reste des objets religieux et monté le corps en haut du bois où il a été déposé contre un arbre. Là même où toute cette histoire a commencé.



SOMMAIRE

CONCOURS JEUNE

Anas LOUKILI	Temps perdu au pays des Combrailles	p.104-117
Rémy BOUCHET	Histoire sans titre	p.104-117
Candice MAGAUD	Gaol i	p.123-136
Imane AGOURAM	Fausse piste	p.137-
Abou ANFIATI	Lucie, l'amie de son amie	p.143-151
Elisheva NEMLIN	Disparition inquiétante	p.152-161





Anas LOUKILI

TEMPS PERDU AU PAYS DES COMBRAILLES

C'était à l'aube, ce jour-là, bizarrement, Axel s'était réveillé très tôt. Il était dans son jardin, en train de contempler la douceur et le calme du matin. Il faisait beau, le ciel totalement dégagé laissait les rayons du soleil atteindre l'épiderme de sa peau. Il était encore très tôt, mais ce jour-là, il se voyait mal rester toute la journée à ne rien faire, il avait soif d'aventure. Son regard fut attiré par une vieille coupure de journal, qu'il conservait précieusement et il lui vint une idée. Sans hésiter, il appela ses amis, Tom et Julie et malgré cette heure matinale, ils répondirent à son appel. Ils se rejoignirent trente minutes plus tard au bord d'un lac où ils avaient l'habitude de se retrouver.

-Alors, Axel, qu'est-ce qui te fait nous réveiller si tôt ? Lui dit Tom les cheveux tout ébouriffés.

-Les amis, aujourd'hui on part à l'aventure !



-J'espère que c'est une blague, il est sept heures du matin, lui rétorqua Julie qui avait la mine fatiguée.

-Attendez, laissez-moi vous expliquer. Vous devez sûrement connaître l'histoire de la disparition en Chartreuse, n'est-ce pas ?

-La fameuse histoire du site où un groupe de randonneurs a mystérieusement disparu ? lui répondit Tom.

-Exactement, il y a de cela quelques années, des jeunes se sont aventurés dans cette région. Ils étaient quatre, deux hommes et deux femmes. Ils ont été contraints de s'arrêter pour la nuit et ils ont établi leur campement non loin du site de la Chartreuse du Port Sainte-Marie et ils ont mystérieusement disparu. La police a retrouvé le campement intact sans trace de lutte.

Tom et Julie écoutaient attentivement l'histoire d'Axel.

-Ce site a une mauvaise réputation. Il est notamment connu pour abriter certains esprits. D'après les plus anciens récits historiques de la Chartreuse, des adeptes d'une secte y vivaient et y pratiquaient des rituels assez lugubres, que certains qualifiaient de sataniques, d'autres voyaient en eux des personnes férues d'ésotérisme, à la recherche d'un secret millénaire. Cependant, l'histoire de ce site demeure encore très mystérieuse.



-D'après les rumeurs que j'ai entendues, ces randonneurs seraient malheureusement déjà morts, dit Tom.

-Il n'y a rien qui le prouve, mais sachant que cette histoire s'est déroulée il y a six ans et qu'ils n'ont toujours pas été retrouvés, tout laisse à penser que c'est le cas, répondit Axel.

-Mais comment es-tu autant renseigné sur cette histoire, ne me dis pas que tu souhaites t'y rendre ? s'inquiéta Julie.

-Oui, je compte bien y aller et essayer de comprendre ce qui s'est passé. Cela fait déjà un moment que j'y réfléchis.

-Nous ferions mieux de rester sagement chez nous et puis, si la police n'a rien trouvé malgré plusieurs années de recherche, je ne vois pas comment nous y arriverons, dit Tom.

- Certes, mais la police n'a jamais vraiment cherché à comprendre ce qui s'était passé, rétorqua Axel.

Un silence s'installa entre eux.

-Je pense que ça ne sert à rien d'essayer de le raisonner, dit Julie. Si nous refusons de le suivre, il ira seul et je n'ose pas imaginer ce qui pourrait lui arriver.

-Tu as sûrement raison, autant le suivre dans son aventure totalement insensée, lui répondit Tom.



-Parfait ! J'ai déjà tout prévu, il y a un train qui part à dix heures et qui nous amènera directement aux Combrailles, la ville où se situe la Chartreuse. Cela vous convient-il ?

-Oui, lui répondirent en chœur ses deux amis.

Ils se séparèrent, chacun rentrant chez lui afin de se préparer pour ce périple. Trois heures plus tard, les trois camarades se rejoignirent à la gare et prirent donc le train direction Combrailles.

-As-tu prévu l'itinéraire à suivre demanda Tom à Axel ?

-Oui, j'ai tout prévu. Par ailleurs, j'ai passé toute une semaine à la bibliothèque espérant trouver quelques informations.

Axel sortit un livre de son sac.

-La seule chose que j'ai pu trouver, c'est ce vieux livre racontant l'histoire de la fondation de la Chartreuse avec de mystérieuses inscriptions au dos du livre. Il m'a été conseillé par l'excentrique bibliothécaire, vous savez celui que tout le monde prend pour un fou.

Une fois arrivés aux Combrailles, les trois camarades descendirent du train et se dirigèrent vers la Chartreuse.



-C'est ici les amis, on a juste à passer par ce chemin et nous arriverons à destination, affirma Axel.

Après une heure de marche, ils arrivèrent enfin à la Chartreuse. Un panneau y interdisait l'entrée, mais les trois camarades n'en tinrent pas compte et pénétrèrent dans le domaine. Après avoir fait le tour de la demeure, ils ne remarquèrent rien d'anormal. La porte était grande ouverte, ils arrivèrent facilement à s'introduire dans cette bâtisse en ruine. À l'intérieur, la végétation avait pris le dessus et le décor était le parfait cliché d'un lieu abandonné. Le temps était compté pour nos aventuriers, ils ne pouvaient malheureusement pas tout inspecter ensemble, ils se séparèrent alors dans l'espoir de trouver quelque chose. Entre vaisselle cassée, chambres totalement dévastées, miroirs brisés, tout était en désordre.

Après plusieurs heures de recherche, Axel et Julie se rejoignirent dans la cour de la Chartreuse.

-À part des rats morts et des toiles d'araignées, je n'ai rien trouvé, dit Julie.

-De même pour moi, répondit Axel.

-Nous nous sommes peut-être finalement fait des idées et tout cela est une histoire créée de toute pièce, déclara Julie.



-Les amis ! cria Tom en venant vers eux. Venez ! Je pense avoir trouvé quelque chose !

Tom les emmena dans une pièce située au sous-sol de la bâtisse.

-Regardez, ici il y a une trappe, elle était dissimulée par un tas de ronces, j'y ai jeté un rapide coup d'œil et ça à l'air extrêmement profond. Par contre, j'ai bien peur que l'on n'y voie pas grand-chose à cause de l'obscurité.

-Tenez j'ai pris ça, dit Julie en sortant des lampes-torches de son sac.

Munis de leurs lampes-torches, les trois compères s'aventurèrent dans cette cavité. Après avoir descendu un escalier, ils se retrouvèrent face à un long couloir dont on ne voyait pas la fin. Après avoir échangé quelques regards inquiets, ils se mirent à marcher. Plus ils marchaient et plus ils s'enfonçaient dans une obscurité totale. Ils voyaient de moins en moins la lumière du jour qui émanait de la trappe. Ce tunnel semblait être sans fin, personne n'osait prononcer le moindre mot, jusqu'au moment où ils entendirent un bruit.

-Qu'est-ce que c'était ? dit Julie en sursautant de peur.

-Sûrement la trappe qui a dû se refermer, répondit Axel.



Très peu rassurés par l'endroit et les ombres inquiétantes qui jaillissaient de leurs lampes-torches, ils reprirent courage, la curiosité et l'excitation finirent par prendre le dessus sur la peur. Ils se remirent en marche et à peine cinq minutes plus tard, ils se trouvèrent face une immense grotte, un frisson parcouru leurs corps. Cette grotte semblait être sortie de nulle part, l'instant d'avant il n'y avait qu'un long couloir obscur et froid et maintenant ils se trouvaient dans une caverne immense et éclairée par une lumière, qui semblait être émise par la roche elle-même. En face d'eux se trouvait une femme, elle semblait les regarder depuis de longues minutes.

Un moment de silence s'installa entre cette dernière et nos trois aventuriers.

-Qui êtes-vous ? dit la femme.

-Bonjour, je suis Axel et voici mes amis Tom et Julie, nous sommes de passage dans la Chartreuse, dit Axel d'une voix tremblante.

La femme se leva et s'approcha d'eux.

-Les enfants, comme je suis contente de vous voir, vous allez pouvoir nous aider à retrouver le chemin pour sortir de cette grotte, dit-elle d'un air soulagé. Je me présente, je suis Chloé et



je suis randonneuse. Avec mes amis, nous nous sommes installés à quelques pas de la chartreuse pour y passer la nuit avant de repartir, cependant piqués par notre curiosité, nous nous sommes aventurés ici et cela fait maintenant près de deux jours que nous sommes perdus. Impossible d'en ressortir.

Axel, Julie et Tom se regardèrent, tout cela leur semblait incompréhensible, l'endroit n'était donc pas déserté et des randonneurs se donnaient rendez-vous dans cet endroit oublié de tous.

-Vous dites bien que vous êtes des randonneurs et que vous vous êtes arrêtés ici pour dormir ? lui demande Axel, que cette rencontre laissait dubitatif.

-Oui, nous avons laissé nos affaires à proximité de la demeure, cet endroit est vraiment bizarre, il semble que ces lumières m'aient joué un tour, vous êtes apparu devant moi soudainement comme par magie. Mes amis seront contents de vous voir, ils sont partis explorer la grotte afin de trouver une issue.

-Excusez-moi, mais combien êtes-vous en tout ?

-Nous sommes quatre, deux garçons et ma copine Anna, ils ne vont plus tarder à revenir.



-Mais cela est impossible, c'est exactement le nombre des disparus de la Chartreuse, pensa Axel.

Deux hommes et une femme apparurent derrière Chloé, ils semblaient avoir surgi des profondeurs de la grotte.

-Nous n'avons rien trouvé de l'autre côté, dit l'un d'eux.

-Mais qui sont ces enfants ? ajouta un autre.

-Ils sont eux aussi arrivés jusqu'ici, répondit Chloé.

-Merci mon dieu ! s'exclama l'un des hommes, j'ai bien cru que cet endroit n'avait ni entrée ni sortie. Allons les enfants partons vite d'ici en refaisant le chemin à l'envers.

-C'est impossible, dit Julie qui était restée en retrait derrière les garçons, ce mur n'existait pas et je suis certaine que nous sommes arrivés de ce côté.

Les randonneurs comprirent alors que les enfants ne savaient pas eux aussi comment ils avaient pu se retrouver dans cette grotte. Tous s'assirent comme abattus et plein de désespoir.

-Permettez-moi de vous poser une question ? demanda Axel. Quel jour sommes-nous ?

-Nous sommes le vendredi 7 mai, répondit Chloé.



-De quelle année ?

-1985.

-Ça ne fait plus aucun doute, s'exclama Axel. C'est vous, le groupe de voyageurs qui s'est aventuré dans la Chartreuse et qui a disparu. Vous êtes recherché depuis six ans, nous sommes le 7 mai 1991.

-Quoi ? Comme je vous l'ai dit, cela fait deux jours que nous sommes ici. Vous faites certainement erreur.

-Axel a raison, il y a trop de similitudes pour que ça ne soit pas eux, affirma Tom.

-Attendez les enfants, racontez-nous ce qui s'est passé. Nous ne comprenons rien de ce que vous racontez, dit l'un des hommes.

Les enfants expliquèrent alors toute l'histoire de la mystérieuse disparition en Chartreuse. Les quatre jeunes gens furent dévastés et désemparés par ces révélations.

-Effectivement, dit Anna, votre histoire, même si elle semble improbable, correspond parfaitement à notre mésaventure et il y a effectivement trop de points communs pour penser que cela soit une simple coïncidence.



-Donc ça veut dire que cela fait six années que nous sommes ici ? marmonna de stupeur l'un des deux hommes.

-Le temps passerait donc plus lentement ici ? questionna Julie.

-Cela semble fou, mais il est fort probable que ce soit le cas, répondit Tom.

-Bien, nous verrons cela plus tard, il y a un problème plus important à résoudre. Il faut trouver un moyen de sortir de cette grotte, dit Axel. Rebrousser chemin n'est plus possible, fouillons la grotte, peut-être trouverons-nous quelque chose qui nous permettra de sortir de cet endroit.

-Malheureusement, nous l'avons déjà fouillé de fond en comble, assura Chloé. La seule chose que nous avons trouvée ici, c'est ce miroir brisé.

Chloé sortit de sa besace un fragment de miroir qui semblait parfaitement anodin.

Un long silence s'installa, la torpeur et le découragement semblaient avoir gagné tout le monde. Le groupe de voyageurs et nos trois amis semblaient résignés, jusqu'au moment où Axel sortit le livre qu'il avait emprunté à la bibliothèque, il montra les inscriptions qui se trouvaient au dos du livre.



-Ces inscriptions n'ont a priori aucun sens, ces caractères n'appartiennent d'ailleurs à aucune langue, mais cela a forcément un lien avec ce qui se passe ici.

Tom fit alors le lien entre le miroir et les inscriptions du livre.

-Et si on reflétait le livre dans le miroir que vous avez trouvé, suggéra Tom.

-Essayons toujours, lui répondit d'un air sceptique l'un des randonneurs.

Ils placèrent alors le miroir juste au-dessus du livre, à quelques centimètres de celui-ci. Les caractères illisibles semblaient se mouvoir et formaient désormais des lettres et des mots. On pouvait désormais clairement lire : « Le temps est éphémère, il est à la fois précieux et futile. Personne ne sait comment l'utiliser et l'exploiter, les hommes sont persuadés de le maîtriser et de savoir le gérer. Cet endroit repousse les lois de la physique et doit être utilisé avec parcimonie. Pour sortir, rien de plus simple, il faut remettre les horloges à zéro et ignorer le temps lui-même. Ce lieu sera par la suite détruit. »

Tout le monde resta bouche bée, abasourdi par ce miroir capable de déchiffrer ces symboles et surtout par ce message qui semblait totalement irréel, mais qui prenait ici tout son sens.



-Cela confirme nos hypothèses, dit Axel, ce lieu a bel et bien un lien avec le temps. Le temps passerait donc plus lentement ici. Cela dépasse les lois de la nature, mais je ne vois pas d'autre solution.

-Tu as sûrement raison, dit Tom. Écoutez, je pense avoir trouvé comment sortir d'ici, il est écrit : « Pour sortir, rien de plus simple, il faut remettre les horloges à zéro et ignorer le temps lui-même. » et à votre avis, qu'est ce qui nous permet de représenter le temps ?

-Nos montres pardi ! s'exclama Julie.

-Il nous suffira donc de casser nos montres pour revenir dans le monde normal ? interrogea Anna.

-Cela vaut le coup d'essayer, dit Axel.

Chaque personne possédant une montre, la frappa contre le sol afin de la briser. Une fois qu'elles furent toutes cassées, la roche commença à se fissurer et la grotte à trembler. Cela sembla avoir fonctionné. Nos amis comprirent que cette grotte allait finir en ruine et se mirent à courir vers le couloir d'arrivée qui venait d'apparaître devant eux. Ils pouvaient apercevoir une lumière à l'autre bout. Ils arrivèrent à la trappe et sortirent les uns après les autres. Derrière eux, la grotte se détruisait petit à petit et la



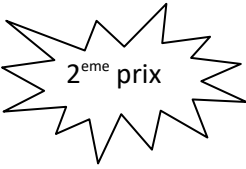
trappe se referma derrière eux. Les randonneurs et nos amis furent tous soulagés d'être sortis sains et saufs de ce terrible piège.

Les randonneurs remercièrent les enfants de les avoir secourus et pour éviter d'interminables interrogations, ils se firent la promesse de n'en parler à personne. Ils se séparèrent et partirent chacun de son côté.

Une fois arrivés chez eux, nos trois amis furent accueillis par leurs parents, totalement bouleversés, car dans le monde réel, ils avaient disparu depuis plus d'un mois et étaient activement recherchés par la police. Afin d'éviter toute explication qui mettrait à mal leur promesse, ils prétendirent avoir fugué et pris de remords ils retournèrent dans leur foyer. Les parents ne furent pas dupes, mais qu'importe, ils étaient heureux de leur retour.

Les trois amis mirent du temps à se remettre de leurs émotions, ils se souviendront toute leur vie de « leur disparition en Chartreuse ».





Rémy BOUCHET

HISTOIRE SANS TITRE

P ar une journée d'hiver particulièrement vigoureuse, je rentrais chez moi après une partie de poker mouvementée chez des amis à Tournobert. Soudain, la route fut coupée par un glissement de terrain sur la D61, à hauteur d'un grand virage en pleine forêt. Je devais à tout prix rentrer à Saint-Jacques d'Ambur, car ma femme était sur le point d'accoucher. Elle m'avait fait prévenir par l'un de nos voisins. Deux possibilités s'offraient à moi : la première était de rester dans la voiture, faire demi-tour, et trouver un autre itinéraire, sans doute plus long. La seconde était de laisser ma voiture au niveau de l'éboulement, et de partir à pied à travers bois, en empruntant un chemin que je ne connaissais pas, et que je savais trouver à une centaine de mètres environ de ma voiture.

Après un temps de réflexion, je choisis la seconde option, et je m'enfonçai dans les bois. Au détour d'un chemin, je vis une bâtisse partiellement abandonnée au loin dans la brume. Je ne la connaissais pas, habitant les Combrailles depuis seulement quelques mois. Plus je m'approchais du bâtiment, plus je



ressentais du froid m'envahir. Je ne comprenais pas pourquoi, je ne suis pas frileux d'habitude. La nuit s'épaississait de plus en plus, et je n'étais pas très rassuré.

Arrivé à hauteur d'une grande porte en fer forgé, je toquai et attendis que quelqu'un vienne ouvrir, mais personne ne se manifesta. J'attendis encore, mais au bout d'un moment, je perdis patience et entrai dans la seule pièce où il y avait de la lumière. Une inscription attira mon regard vers un des grands murs : « *La Chartreuse Port-Sainte-Marie, bienvenue étranger* ». Je continuai mon inspection, et vis un livre posé en évidence sur une table immense. Je le pris et le trouvai magnifique avec sa couverture en cuir marron et noir, mais étonnamment, aucun titre ne figurait dessus. Ma curiosité fut plus forte que tout. Je feuilletai les premières pages de l'ouvrage et lus sur l'une d'entre elles : « *Vous êtes sur la propriété de la Chartreuse Port-Sainte-Marie. Puisque vous êtes ici, voici son histoire. Par une nuit d'hiver de l'an 1250, une silhouette grande et difforme se présenta au monastère. Elle nous demanda l'hospitalité en nous disant qu'elle venait de loin. La silhouette nous dit qu'elle arrivait de Transylvanie, et que sur sa route, partout où elle s'arrêtait, des événements étranges se produisaient. Nous ne fûmes pas apeurés, et décidâmes de*



l'accueillir malgré tout. Peu après l'arrivée du voyageur, un de nos frères accourut en disant qu'il lui était arrivé quelque chose. Personne ne sut quoi, mais deux jours après sa mésaventure, il mourut. Il fut inhumé dans le cimetière du monastère. Environ une semaine après la mort du malheureux, un autre connut le même sort ».

En même temps que je lisais ce passage, une ombre se glissa dans la pièce où je me trouvais. Cette présence énigmatique me glaça le sang, mais je décidai de ne rien laisser paraître de mon effroi. Elle s'approcha de moi jusqu'à me frôler, et me chuchota à l'oreille : « Va-t'en, et il ne te sera fait aucun mal ». Pris de panique, je m'exécutai sans demander mon reste, et me retrouvai bientôt sur le seuil du monastère. Recouvrant enfin mes esprits, je pris mon téléphone et appelai un ami pour qu'il vienne me chercher. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Il habitait à Chapdes-Beaufort, à une dizaine de kilomètres de là, et il mit un quart d'heure pour arriver, ce qui me parut extrêmement long, au vu des circonstances ! Comme il possédait un 4 x 4, il put couvrir le trajet sans être gêné par l'éboulement. Lorsque j'entendis le ronron du moteur familier, je sortis l'accueillir dans la cour, puis je l'entraînai dans la pièce pour lui expliquer ce qui se passait. J'en profitai pour lui montrer le livre.



Je me sentais rassuré et plus fort maintenant que nous étions tous les deux. Nous partîmes mener une exploration plus approfondie, car mon ami avait pris soin de prendre des lampes torches et son fusil de chasse. Nous finîmes par trouver une chambre bien spacieuse, avec bizarrement du mobilier que le temps semblait avoir épargné. En quelques secondes, une odeur qui ressemblait à de l'éther envahit nos narines, et ce qu'il se passa ensuite se noya dans un brouillard épais.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Je me réveillai en sursaut, surpris de me trouver allongé sur un lit. Je me redressai, regardai de tous côtés, mais j'étais seul. Une lettre était posée à côté de moi. Elle disait : *«J'ai enlevé ton ami, lui seul connaît la vérité. Ne cherche pas à le retrouver, sinon, il mourra»*. L'angoisse me submergea, je tremblais de tous mes membres. Je m'en voulais d'avoir attiré mon ami dans un piège sans le savoir. J'essayai de me reprendre : peut-être m'avait-il laissé un indice pour le retrouver ?

Je me levai, pris ma lampe et le fusil qui avait été oublié là. Était-ce délibéré ? Je vis des traces de terre qui avaient dû être laissées par les crampons des chaussures de mon ami. N'écoutant que mon courage qui était décidément bien malmené, je décidai de suivre ces traces.



Elles m'entraînèrent jusqu'à une pièce que j'imaginai comme un cachot. Ce que je vis me remplit d'effroi : des vêtements que je reconnus comme étant ceux de mon ami étaient éparpillés çà et là, lacérés comme le feraient des grandes griffes animales...

Mais que se passait-il ici ? Je ne comprenais plus rien.

Un grand souffle glacial me saisit tout le corps. De nouveau, cette présence énigmatique, cette ombre qui se glissa derrière moi et revint murmurer à mon oreille : « Si tu ne prends pas ma menace au sérieux, les disparitions vont continuer alentour. Maintenant, pars. N'as-tu pas quelque chose de plus important à faire ? Un être cher ne t'attend-il pas à la maison ? » Comment cette entité mystérieuse pouvait à ce point connaître ma vie ? Pouvais-je abandonner mon ami à son triste sort ?

Il me fallait obéir à l'ombre si je voulais le protéger et protéger ma famille. Je quittai donc les lieux. Le jour commençait à poindre. Il me fallait rejoindre ma voiture, rentrer par les Ancizes et alerter la gendarmerie le plus vite possible. La vie de mon ami en dépendait, et peut-être d'autres aussi...





Candice MAGAUD

GAOL I

Les cloches retentirent dans le village, annonçant l'après-midi. Le ciel était bleu, sans traces de nuages, une lumière étincelante. Le chant des oiseaux berçait les promeneurs, tout demeurait calme. Quelques enfants jouaient dehors, et des adultes bavardaient, faisaient toutes sortes de choses. Mais ce calme fut troublé par une jument au galop, hennissant, comme pour prévenir les habitants de s'écarter précipitamment. Une autre cavalière criait « Laissez passer ! ». Les deux montures tracèrent leur chemin, arrivant au château. Le cavalier, était avachi sur le devant de la selle, et la cavalière en armure le tenait pour ne pas qu'il tombe. Elle descendit et ordonna que l'on prévienne la reine. Elle porta le jeune homme jusqu'à sa chambre. La reine ayant eu vent de l'état de son fils, marcha d'un pas vif, l'air inquiet, se frottant nerveusement les mains, en direction de la chambre du prince. Elle ouvrit la porte sans frapper.

« Mon fils, dit-elle en courant à son chevet, puis lui caressant le front.



-Mère...

-Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en se tournant vers Crysna, la femme qui était avec lui.

-Je l'ignore Votre Majesté. Votre fils m'a ordonné d'attendre à l'extérieur d'un bâtiment qu'il a voulu explorer.

-Vous auriez dû l'y suivre !

-Mes excuses Votre Altesse...

-Ne... Ne lui en tenez pas rigueur mère... J'ai refusé qu'elle m'accompagne malgré son insistance.

-Mais pourquoi ? demanda la reine.

-Je voulais simplement explorer... Crysna est d'une agréable compagnie, mais un instant, j'ai souhaité ne pas avoir ma garde rapprochée à mes côtés... peina-t-il à dire, soupirant de douleur.

-Irays... dit la reine en lui serrant la main, qu'elle tenait depuis le début.

-J'ai fait appelé un médecin en arrivant, il devrait bientôt être là, renseigne Crysna.

-Je vais bien... dit Irrays en se levant.

-Irays ! Restez allongé... s'exclama la reine.

Il se leva et réussit à faire trois pas, en se cramponnant à la poutre de son lit, puis s'évanouit.

-Irays !

-Votre Altesse ! »



Le lendemain, la reine, morte d'inquiétude, demeurait pensive sur son trône. Crysna demanda audience.

« Votre Majesté.

-Crysna c'est à n'y rien comprendre. J'ai fait appel à tous les médecins les plus proches...

-Je comprends vos craintes Majesté, mais je pense avoir trouvé un moyen d'arranger les choses...

-Dîtes-moi tout !

-Je me suis permis de demander à une amie de venir. Elle n'est pas médecin, mais elle accomplit des missions de toutes sortes...

-Votre amie est sans nul doute une personne très dévouée, mais elle n'est pas médecin...

-Non, mais au cours de ses missions, elle a eu affaire à des cas très variés comme je vous le disais. Elle a déjà résolu des... malédiction^[L]_[SEP].

-Oh Seigneur ! Vous pensez qu'il pourrait s'agir de cela ?

-Je l'ignore, mais c'est une possibilité. Elle sait les reconnaître quand elle y fait fasse. Je pense qu'elle pourrait être d'une grande aide.

-Votre Altesse, une jeune femme du nom de Galnia demande à voir Crysna.

-C'est elle !



-Qu'elle aille voir directement mon fils, je la rejoindrai plus tard. J'ai malheureusement une affaire importante à résoudre dès à présent. Crysna, allez retrouver votre amie.

-Bien, Votre Majesté. »

Une jeune femme en armure marchait dans les couloir d'un pas pressé, et pénétrant dans la chambre indiquée. Irays entendit le bruit de la porte, ce qui le réveilla. Il tourna la tête pour voir qui lui rendait visite. Il vit deux perles vert feuille, le regardaient. Elle avait deux longues tresses couleur cendre, rabattues sur les côtés, épinglées sur sa tête.

« Votre Altesse, je me présente : je suis Galnia Drafgone, guerrière professionnelle. Je m'y connais en malédiction, et je viens vous examiner.

-Merci à vous... Mais appelez-moi Irays, je déteste les formules pompeuses... dit-il en plaisantant. »

Elle sourit, puis examina son visage. Elle observa ses deux yeux, pareils aux siens, ses cheveux noirs aux reflets bleus, comme si des mèches avaient trempées dans un colorant de saphir. Elle remarqua ses oreilles pointues, lui faisant penser à celles d'un elfe.

Elle posa ses mains sur ses joues pour lui tourner légèrement la tête, mais les traits du prince se crispèrent. Il s'excusa, et



expliqua qu'il avait ressenti comme une brûlure vive, au contact de sa peau. Elle posa le diagnostic suivant :

« Mauvaise nouvelle : vous avez bien été maudit.

-Comment cela ? demanda Irays, écarquillant les yeux.

-Galnia, sois moins directe, c'est le prince tout de même !

-On me pose une question je réponds. Je disais donc que vous avez été maudit. Je ne suis pas druide, certes, mais ma mère l'était, et j'ai appris beaucoup de choses grâce à elle...

-Dont diagnostiquer les malédictions...

-Exact. Mais en revanche, pour ce qui est de les résoudre, il faut enquêter plus en détail. Pourriez-vous me décrire les circonstances dans lesquelles tout ceci vous ait arrivé ?

-Eh bien je voulais visiter un endroit abandonné. Je suis donc entré dedans, par curiosité. Là, je me suis avancé, et quelque chose m'a poussé. La silhouette s'est ensuite mise devant moi. J'ai demandé qui était là. "Que nulle maison ne puisse être acceptée, si ce n'est dans un lieu conforme, correct et éloigné de toute présence humaine », m'a-t-on dit. Je n'ai pas compris. Elle a crié, et touché mon front du doigt. Ma vision s'est alors troublée. J'ai réussi à ouvrir la porte, et me suis évanoui. Crysna m'a ramené, et depuis je suis dans cet état.

-Je vois, merci pour ces éclaircissements. Crysna, peux-tu m'emmener là-bas ?



-Oui bien sûr.

-Irays, ne vous en faites pas. Je vous guérirai, déclara Galnia souriante.

-Merci infiniment, répondit-il avec un sourire.

-Mais au fait, quel est ce lieu ?

-Le Port-Sainte-Maire. Galnia...?

-Oui ?

-Faites attention à vous...

-Promis ! Allez en route Crysna ! »

Les deux femmes prirent leur montures et galopèrent. Les arbres défilaient furtivement les uns après les autres. Le sol raisonnait, les feuilles par terre bondissaient comme la farine d'un tamis que l'on secouerait. Elles arrivèrent devant le Port-Sainte-Marie. Galnia s'approcha de la porte, mais Crysna la retint un instant en lui disant :

« Galnia, sois prudente...

-D'accord, dit-elle d'un ton sérieux. Elle ouvrit ensuite la porte en grand et d'un coup violent.

-Je viens de dire quoi ! s'énerva Crysna.

Galnia se retourna vers elle et lui lança un sourire espiègle, qui voulait dire « Mince, je ne t'ai pas écouté ». Galnia avança dans la pièce. Il faisait sombre, les fenêtres étaient condamnées, sauf



une qui laissait pénétrer un peu de lumière, juste assez pour voir dans la salle.

-Y'a quelqu'un ?! cria Galnia.

-Que nulle maison ne puisse être acceptée, si ce n'est dans un lieu conforme, correct et éloigné de toute présence humaine.

-C'est ce que le prince a entendu... Que lui avez-vous fait ?

-Vous n'avez pas entendu ? Votre présence n'est pas désirée !

-Mais votre réponse est requise ! répliqua Galnia.

Elle se saisit d'une massue et fonça en un éclair sur Galnia qui contre-attaqua. Elle se protégea avec sa hache à double tranchant. L'acier et le bronze tintaient, les coups s'enchaînaient, et chacune se battait féroce. L'individu mettait toute sa force dans ses gestes, tandis que Galnia y mettait sa volonté. Elle se défendait et observait l'adversaire. Elle tenta un croche-pied, mais la personne sauta et frappa Galnia de plein fouet. Celle-ci se retrouva projetée en dehors du bâtiment. Dès ce moment Crysna fonça et attaqua la responsable avec son épée et sa rage de vaincre. Le sentiment d'impuissance qu'elle éprouvait par rapport au prince, elle se refusait à le revivre une fois encore. Crysna frappait si fort et si vite que sa lame s'aiguisait au contact de la massue. Soudain, une ligne de sang coula le long de la joue de son adversaire. On aurait dit qu'elle avait sur les joues, des larmes de sang. La couleur de ses yeux devait être



marron, difficile à dire : la tristesse et la colère étaient présentes. L'une rendait floues les pupilles, l'autre leur donnait un éclat de rage. Elle recula et ordonna aux deux femmes de partir. Crysna revint à la charge, mais la femme l'assomma avec son arme.

« Sortez d'ici...

-Bien Dame Bleue, répondit Galnia se relevant péniblement. Mais qu'avez-vous fait au prince ?

-Mon nom est- ... Non qu'importe. Je ne suis plus qu'une chose à présent...

-Répondez-moi ! Il est très souffrant à cause de vous... Peut-être qu'il est entré ici sans votre permission, mais cela vaut-il de se faire maudire ?

-Je... Je voudrais revoir votre prince...

-Non mais êtes vous folle ?

-Ramenez quelqu'un d'autre que vous ici, et votre prince restera maudit...

-Cela veut dire que si je le ramène, vous nous donnerez des explications et un remède ?

-Peut-être...

-Nous partons alors... Ah et au fait, vous n'êtes pas une vulgaire chose, respectez-vous...»

La Dame Bleue la regarda avec surprise, comme troublée par ses paroles.



Galnia avait le visage en sang. Par chance, ce n'était que superficiel. Elle prit Crysna sur son dos, et partit. La Dame Bleue ne se retourna pas. Galnia rentra avec Crysna dans ses bras, au pas.

Une fois au château elle demanda à ce que l'on prenne soin de son amie. Elle voulut ensuite aller se rincer le visage, mais elle fut convoquée et ne voulut pas faire attendre.

« Que vous ait-il arrivé ?! demanda la reine choquée par ce visage couvert de liquide écarlate.

-Votre Majesté, une femme occupe le Port. Elle nous a attaqué... Mais j'ignore ce qui s'est passé concernant votre fils...

-Oh non...

-Ne perdez pas espoir ! La femme que nous avons rencontrée, consent à peut-être guérir votre fils...

-Peut-être ?

-Oui... C'est incertain, mais c'est mieux que rien... Elle veut que je revienne la voir, avec Irays.

-Comment ?! Renvoyer Irays dans cet enfer ?! Hors de question ! Je vais envoyer une armée la contrer ! Je voulais être prudente mais le temps presse...

-Si vous faites cela, elle refusera de guérir votre fils, même sous la torture... Telles sont ses instructions, nous devons les suivre.



-Vous pensez vraiment qu'elle saura résister à la torture ? Balivernes ! C'est quoi, c'est votre instinct qui vous fait dire ça ?

-Oui. J'ai vu dans son regard une détermination très singulière. Je vous pris d'accepter, je veux aussi sauver Irays, et c'est à mon sens le meilleur moyen...

-Je refuse. J'ai trop peur pour lui...

Irays écoutait cette conversation, caché derrière un pilier, tremblant de peur à l'idée de retourner là-bas.

-C'est une bonne chose d'avoir peur, Votre Altesse.

La reine et Irays furent tous deux surpris de cette déclaration.

-La peur, reprit Galnia, est nécessaire au courage. Elle est la preuve que nous sommes vivants, et que nous nous battons pour vivre.

A ces mots, Irays sentit un élan de confiance l'envahir, et il sortit de sa cachette.

-J'accepte de vous suivre Galnia, dit-il.

-Irays... Vous êtes sûr ? interrogea la reine.

-Certain.

-Allez-y avant que je ne change d'avis...

-Merci mère. »

Irays et Galnia partirent donc au Port-Sainte-Marie. Irays peinait encore à se déplacer, mais le repos dont il avait profité lui avait redonné quelques forces. Une fois sur place, Galnia proposa à



Irays de s'accouder à elle, et tous deux marchèrent jusqu'à la porte. Avant de frapper Galnia entendit comme un bourdonnement à l'intérieur. Elle posa son oreille contre la porte, et fit signe à Irays de faire de même. Ils perçurent un chant. La Dame Bleue chantait.

« Gaol ise, gaol i (*elle est mon amour, mon amour c'est elle*)

E ho hù o hù o

'Mi torrach, ' mi trom (*je suis enceinte, je suis lourde avec l'enfant*)

Hu ri rì o hù o Ro-ho ì o hù o

Mi gur biorshùileach, binn (*mes yeux bons et perçants, ma voix mélodieuse*)

E ho hù o hù o

'Mi mar smeòraich an craoibh' (*je suis comme le rossignol sur l'arbre*)

Gaol ise, gaol i (*elle est mon amour, mon amour c'est elle*)

Galnia et Irays entendirent des sanglots. Galnia se décida à frapper doucement à la porte.

-Qui est-ce ?! demanda la Dame Bleue énervée, séchant ses larmes.

-C'est nous, dit Galnia. Ils s'approchèrent d'elle. Elle sortit ensuite un mouchoir et le tendit à la Dame.



-Pourquoi ce mouchoir ? Pourquoi vous m'aidez ? C'est pour que je vous rende la pareille...

-Non, c'est juste parce que vous êtes triste, et que je pensais que vous préféreriez nous le cacher mieux que ça...

La Dame Bleue n'avait pas trouvé la force de se lever. Sa colère s'était estompée en quelque chose de plus brutal : du chagrin.

-...

-Quel était ce chant ? demanda avec hésitation le prince.

-C'est... C'était une berceuse que je chantais quand j'étais enceinte... Et après la naissance de ma petite merveille...

-...

-Je m'appelle Galnia, et voici Irays. Comment vous appelez-vous ?

-... Edissa.

Galnia, qui s'était assise, se pencha vers Edissa et la pris dans sa bras. Edissa ne réagit pas, elle demeurait étonnée.

-Je suis désolée pour votre merveille...

-Je suis une sorcière écossaise, et j'étais venue en France, pour découvrir ce pays. J'y ai rencontré mon mari, nous étions heureux à trois, en Chartreuse, dans les Combrailles. Mais un jour, il y a eu un incendie chez nous... Je n'ai pu sauvé que mon enfant... Ce jour-là, à par ma merveille, j'avais tout perdu. J'ai eu des problèmes financiers ensuite, qui ont fait que je ne



pouvais plus subvenir aux besoins de mon enfant... Je travaillais dur, mais nous avions des dettes... J'ai dû l'abandonner, pour lui donner une chance d'avoir une vie meilleure... Je l'ai confiée à une famille aimante, mais... Mais la maladie l'a emporté, et je n'ai pas pu lui dire au revoir... J'ai longtemps erré sans but dans la région... C'est là que je suis tombée sur ce refuge... J'y vis depuis. J'y survis... Je ne supporte plus le contact avec les autres... Quand je vous ai vu, Irays, et vous aussi Galnia, vous m'avez rappelé mon enfant... Ses beaux cheveux noirs, ces yeux de jade... Je m'en suis voulu, en ce qui vous concerne Irays. Mais je n'avais pas la force de vous retrouver pour vous aider... J'ai perdu trop de gens que j'aimais, que j'aime... Je ne peux pas perdre quelqu'un d'autre, même un inconnu. Je vais vous enlever votre malédiction... »

Edissa mit ses mains froides sur les joues d'Irays. Au contact de celles-ci, Irays sentit une douceur et une chaleur étonnante. Elle ferma les yeux et déposa avec délicatesse ses lèvres sur son front. Un instant, elle vit le sourire de son enfant, entendit son rire, sentit sa respiration, son odeur. Des larmes coulèrent. Elle resta dans cette position mais descendit ses mains sur les épaules d'Irays, et les serra, ses traits se crispèrent. Irays la serra pour lui rendre son étreinte. Elle réalisa alors que ce n'était pas son enfant et en ouvrant les yeux elle le lâcha.



Après un instant, elle présenta ses excuses à Galnia et à Irays.
Ils rentrèrent au château laissant Edissa libre. Elle s'engagea à recevoir de l'aide.

« Eh bien, c'est ici que nos routes se séparent Irays...

-Merci du fond du coeur de m'avoir sauvé la vie...

-Je reviendrai je pense, vous rendre visite.

-Avec joie ! dit-il rassuré.

Galnia se retourna et commença à partir.

-Attendez ! s'exclama Irays rougissant et hésitant. »

Il courut vers elle, et il lui donna un baiser sur la joue, en remerciement.

Elle repartit sans rien dire, mais ses lèvres délivrèrent un message, un sourire.



FAUSSE PISTE

C'était les grandes vacances d'été, ce jour-là, accompagné de ses camarades du centre aérée, Anaël, âgée de 12 ans, devait passer un agréable après-midi à visiter le port Saint-Marie en Chartreuse. La journée commençait fort bien, il faisait très beau en ce mois de juillet.

Sur le trajet tout allait bien, Anaël était heureuse à l'idée de visiter ce lieu et s'est assise à côté de sa meilleure amie.

- « J'ai hâte de découvrir le lieu où nous allons ! » dit elle à son amie Chloé
- « Moi aussi » s'écria Chloé.

Avant d'arriver sur les lieux, Anaël vit qu'elle n'avait plus beaucoup de batterie dans son téléphone et décida donc d'appeler sa mère pour lui donner des nouvelles et lui dire qu'ils allaient bientôt arrivé à destination. Sa mère lui répondit : « Fais attention à toi ma fille, reste bien groupé avec tes camarades, ne t'éloigne surtout pas d'eux. » Elle rassura sa mère à ce sujet et lui promit de prendre ses précautions.



Quelques instants plus tard, ils sont arrivés sur le lieu touristique, les animateurs chargés de la sécurité des enfants ont fait des groupes, chacun d'eux dirigé par un des adultes présents.

Bien évidemment, Anaël se mit dans le groupe où Chloé se trouvait. Après la visite d'une partie des lieux, ce fut l'heure de déjeuner, l'animatrice nommée Jessica fit l'appel pour vérifier qu'il ne manque personne dans ce groupe

- « Les enfants, je vais faire l'appel, répondez chacun votre tour. Ensuite nous déjeunerons. »
- « D'accord » dirent les enfants
- « Emily, Enzo, Thomas, Sarah, Chloé, Anaël »

Il y eut un silence. Personne ne répondit.

- « Anaël ? » répéta Jessica.
- « Mais où est Anaël, elle était à côté de moi il y a deux minutes où est-elle ? » dit Chloé
- « Les enfants ne bougez pas je vais chercher les autres, on va la retrouver ne vous inquiétez pas, elle ne doit pas être bien loin. » s'exclama l'animatrice.

Une fois tout le monde réunis et mis au courant de l'absence d'une des enfants, ils se mirent tous immédiatement à sa



recherche en pensant la retrouver facilement dans les ruines du port Saint-Marie. Les enfants quant à eux allèrent se réfugier dans le bus en attendant qu'ils la retrouvent. Mise à part Chloé qui insista fortement pour se mettre à sa recherche, les animateurs l'ont donc autorisé à le faire car elle c'était la dernière personne ayant vu Anaël.

Quinze minutes passèrent , puis trente, puis trois quart d'heure, toujours rien, aucun signe de la jeune fille. Ils l'appelèrent plusieurs fois, sans succès. Cela commença fortement à inquiéter les animateurs qui appelèrent la police.

Les policiers mirent dix minutes à arriver, plusieurs patrouilles étaient présentes. Ils commencèrent par interroger les adultes, puis vint le tour de Chloé.

- « C'est toi qui était avec elle pour la dernière fois ? » demanda le chef des policiers.
- « Oui. J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part » répondit Chloé inquiète et perplexe.
- « Non, tu dois te tromper. Où l'a tu vu pour la dernière fois ? »
- « Ici » dit Chloé en montrant vers une direction précise, elle analysait en même temps le visage de cette personne qui lui semblait familière.



- « Amène nous à cet endroit s'il te plaît. » dit-il.

Chloé fit ce que les policiers demandèrent puis se fit interroger de nouveau. Sur les lieux, une des enquêteuses se rapprocha du sol et vit des traces de pneus dans cet espace où aucun véhicule n'a le droit de circuler car c'est un espace pour piétons. Les recherches continuaient mais la nuit commençait à tomber. Les policiers dirent alors à tout le monde de rentrer. Ils prévinrent les parents d'Anaël de la terrible nouvelle.

Un avis de disparition fut lancé le lendemain matin.

Durant deux jours, les policiers ont suivi la piste des traces de pneu retrouvé et ont essayé de retrouver à quel véhicule il appartenait mais sans succès.

Puis un matin, le commissariat du village où vivait Anaël reçut un appel d'un numéro anonyme. La personne au bout du fil informa les policiers qu'il détenait la jeune fille et qu'ils voulaient que ses parents paient une rançon en échange de celle-ci. Les policiers essayèrent de tracer l'appel mais ils n'y ont pas réussi. Les parents de la jeune fille étaient prêts à payer le prix qu'il fallait. En effet, les policiers se doutaient que cela avait un rapport avec leur richesse connue dans le village.



Au même moment, les parents de Chloé appelèrent les parents d'Anaël pour leur faire part d'une information qui va changer le cours de l'enquête.

- « Bonjour madame, c'est la maman de Chloé , j'espère que vous allez bien, j'ai quelque chose à vous dire. » dit-elle.
- « Bonjour, ça ne va pas très bien, merci de vous en soucier. Je vous écoute. » dit-elle intriguée.
- « C'est à propos de Chloé, elle s'est souvenu qu'elle avait vu le chef de la police sur les lieux juste avant de ne plus apercevoir votre fille Anaël. Elle avait remarqué aussi sa présence depuis le début de la visite, il les suivait. Elle ne s'en ai pas rappelé sur le coup mais maintenant elle est sur que c'était lui . »
- « Le chef de la police ? Serait-t'il impliqué dans la disparition de ma fille ? » s'écria-t-elle affolée et déboussolée.
- « Je ne veux pas faire de suppositions hâtives mais d'après moi, il n'est pas clair. Renseignez-vous de votre côté. »
- « Merci à vous et bonne journée » dit la maman d'Anaël.



La mère d'Anaël parla de cela à son mari, qui, lui, parti directement au commissariat pour se confier à un autre policier et lui faire part de cette énorme révélation. Par chance, ce policier nommé Guillaume avait un mauvais pressentiment sur son chef qui paraissait nerveux et stressé tout au long de l'enquête, c'est comme s'il essayait d'induire les enquêteurs en erreur, il essayait de perdre du temps. Guillaume trouvait son comportement étrange et anormal, cela venait confirmer ses soupçons.

Guillaume et quelques collègues à lui décidèrent de le suivre un soir où il avait fini son service. Il les menèrent vers un hangar où se trouvaient trois adultes armés accompagnés d'Anaël qui était terrorisé et enchaîné à un poteau. Ce fut le choc pour les policiers présents sur place, ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Ils embarquèrent les quatre hommes et Anaël put enfin retrouver sa famille.



LUCIE, L'AMIE DE SON AMIE

Gabriel préparait son déjeuner, il attendait l'arrivée de son amie avec impatience. Cela faisait des mois que tous les vendredis, lui et son amie Ambre se voyaient pour se raconter les potins de la semaine. Il la voyait toutes les semaines mais il était toujours aussi excité de la revoir. Selon lui, ils étaient de véritable âme sœur. Ils partageaient les mêmes goûts, écoutaient la même musique et avaient les mêmes passions. Il plaça son plat de lasagnes au four avant de recevoir un appel. C'était son amie.

- Allume ta télévision ! lui ordonna-t-elle.

Gabriel sentait que quelque chose n'allait pas, elle avait la voix tremblante et un ton sec. Gabriel se hâta d'allumer son téléviseur et d'aller sur la chaîne nationale d'information. Un corps, retrouvé, près du domaine de la chartreuse Port Ste Marie. Il porta le téléphone à son oreille et put entendre Ambre, sanglotant à l'autre bout du fil.

- Ne me dit pas que c'est toi qui as fait ça, non ce n'est pas possible ! Répétais Ambre en boucle.



Gabriel raccrocha. Il n'arrivait pas à croire que sa meilleure amie pouvait penser une telle chose de lui. A partir de quand s'est-elle mise à douter ? A partir de quand leur belle amitié avait fini de fonctionner ?

Tout a commencé lorsqu'elle est apparue dans leur vie. Celle qui avait déclenché leur première dispute en quinze ans, Lucie.

Elle s'était incrustée dans leur vie en moins de deux mois. C'était un petit brin de folie comme disait Ambre. C'était elle qui avait eu l'idée d'aller dans cet ancien monastère, en pleine nuit pour l'explorer. Elle y allait souvent avec ses parents durant son enfance disait-elle et elle voulait y emmener Ambre. Il était hors de question de laisser cet individu l'y emmener seule, alors ils les avaient accompagnés. C'était même lui qu'ils les y avaient emmenées, il avait pris son SUV et avait roulé sur plus de quatre cents kilomètres, pour elle. Tout ce qu'il voulait c'était faire plaisir à Ambre. Lucie, elle, était un vrai fardeau selon Gabriel. Elle l'entraînait dans des choses de plus en plus en folle, de plus en plus risqués. Gabriel ne l'appréciait pas.

Arrivé à la chartreuse, Lucie récupéra tous les objets stockés dans le grand coffre de Gabriel, dont ils avaient besoins pour camper. Il était aux environs de vingt-trois heures et demie, l'heure parfaite selon elle pour explorer les ruines. Le site



ouvrait seulement le lendemain à huit heures et l'arrivée des employés se produisait à six heures du matin, cela leur laissait donc sept heures pour pouvoir explorer les magnifiques ruines. Gabriel était impressionné du savoir-faire de sa concurrente, il lui promettait même une grande carrière dans le banditisme. Ambre était agacé par ses remarques, avait-il oublié toutes les âneries qu'ils faisaient ensemble étant gamins. Lucie installa le camp dans la ruine la moins détruite. C'était assez fermé et à l'abri du vent. Gabriel avait garé son véhicule à côté, il comptait dormir dans sa voiture, il n'aimait pas la nature. Il n'appréciait surtout pas Lucie. Durant toute la nuit Ambre n'avait pas fait attention à lui. Elle et Lucie étaient parties observer les ruines, éclairées par la simple lumière des phares de Gabriel, emmitoufflé dans sa couverture, à l'avant de sa voiture. Il regardait les deux jeunes femmes profiter de leur escapade tout en se noyant dans sa jalousie. Il regrettait son lit, mais il ferait tout pour elle, pour son sourire, pour son bien, pour la protéger. Mais elle qu'est-ce qu'elle ferait pour lui, est-ce qu'elle l'aimait vraiment ? Oui, enfin c'est évident, sinon elle ne continuerait pas à l'appeler aussi souvent, elle ne lui offrirait pas autant de cadeau et leur amitié n'aurait pas duré aussi longtemps. Alors pourquoi cela faisait plus d'une semaine qu'elle ne l'avait pas appelé. L'aurait-elle prévenu de son départ si elle n'avait pas eu besoin d'aide.



Toutes ses pensées cogitaient dans sa tête, il se remémora les mois qui venaient de passer. Avaient-ils perdu sa place de préféré ?

Il fut interrompu dans ses pensées par un cri, le cri d'une personne qui chutait. Il se précipitait vers l'endroit d'où provenait le cri. Une des deux filles étaient tombés et l'autre descendait en vitesse d'une ruine qui ressemblait à une tour.

Il criait :

- Ambre !

Mais elle ne répondait pas, il vit la silhouette s'approcher du corps qui ne bougeait plus. Il arriva en trombe, pour voir Lucie, complètement affolée au-dessus du corps de Ambre inanimé. Gabriel, n'en croyait pas ses yeux, venait-elle de détruire tout ce qui comptait pour lui ? Impossible ! Elle ne pouvait pas.

- Qu'est ce qui s'est passé ! Cria-t-il à la pauvre femme en pleure
- Je... je ne sais pas, on était en haut et... et elle est tombé répondit-elle sous le choque
- Mais quelle idée d'aller en haut d'une tour en ruine Lucie ! Qu'est ce qui ne tourne pas rond chez toi voyons !



Gabriel laissait sortir toute sa haine contre Lucie accumulé depuis des mois, elle pleurait ne sachant pas quoi faire. Il finit par prendre Ambre dans ses bras, elle était inconsciente. Il porta son amour de jeunesse, qui avait perdu connaissance, jusqu'au camp établi. Il la couvre d'une couverture, la plus chaude qu'il avait pu trouver et retourna voir celle qu'il considérait comme la responsable de cet accident.

En sortant de la sorte de ruine, il chercha Lucie du regard. Aucune trace. Elle avait complètement disparu. Il fit le tour des ruines mais Lucie demeura introuvable. Il décida de porter Ambre dans sa voiture, et de partir du site immédiatement. Il allait prendre le volant quand il vit au loin une silhouette lui faire signe, c'était Lucie. Il sortit de sa voiture pour rejoindre la jeune femme. Elle était assise sur des sortes de chaise, sûrement la pour les touristes se disait-il. Lucie tenait sa tête entre ses deux mains, il ne pouvait voir que sa chevelure blonde. Il s'asseyait en face d'elle.

- Que fait-tout ici ? J'ai cru que tu avais disparu ? Lui demanda Gabriel

En prononçant ses mots, Gabriel se rendit compte qu'il préférerait qu'il en soit ainsi.



- Elle va bien ? Je m'en voudrais tellement si ce n'est pas le cas ! Lui répondit-Elle

Gabriel ne pouvait s'empêcher de la juger, comment pouvait-Elle faire semblant de s'inquiéter quand c'est elle qui l'avait mis en danger.

- Je sais que tu ne m'aime pas beaucoup Gabriel, mais je te jure que je ne lui aurais jamais fait de mal volontairement ! Je montais souvent à cet endroit étant enfant... je ne me rendait pas compte de la dangerosité. Continua Lucie

Gabriel s'énerma : c'est bien ça le problème ! Tu ne te rends pas compte de ce que tu fais ! Tu es irresponsable ! Quelle idée de nous ramener ici premièrement. Notre vie serait tellement mieux sans toi.

Puis il se tu laissant place à un silence animé par les pleurs de Lucie. Il réfléchit longtemps, avant de reprendre la parole.

- Je veux que tu sortes de nos vies, je veux que tu prennes ton sac immédiatement et que tu marches afin de te retrouver le plus loin possible de nous deux, c'est compris.



Lucie leva la tête, sécha ses larmes et regarda Gabriel droit dans les yeux.

- Elle ne t'appartient pas ! On s'aime toutes les deux, elle ne t'aime pas ! Tu ne pourras pas nous séparer tu ne pourras...

Lucie fut stoppée dans son monologue par un coup, administré par Gabriel, il avait compris qu'elle ne s'en irait pas. Il prit donc son destin en main ainsi qu'une grosse pierre, un coup, qui lui fit perdre connaissance. Par la suite Gabriel emmena Ambre à l'hôpital le plus proche de leur ville. Quand Ambre se réveilla, il lui expliqua que Lucie, croyant l'avoir tué s'était enfuit sans prendre aucune affaire. Mais Ambre avait des doutes, comment aurait-elle pu lui faire ça. Elle contacta la police et organisa trois jours de longues recherches qui ne menèrent à rien. Mais Ambre ne se découragea pas, elle contacta de nombreux médias. L'affaire faisait la une dans tous les journaux « disparition en chartreuse ». Mais les journalistes, s'intéressèrent de plus en plus au profil de Lucie, c'était une jeune femme, connue des services de police qui changeait de villes assez souvent. Lucie n'avait pas de famille qui pouvait témoigner d'une disparition inquiétante et était majeure. L'histoire de Gabriel paraissait de plus en plus évidente. Elle a pris peur et s'est enfui, répétait-on à



Ambre jour et nuit. On lui disait si souvent, qu'elle finit par y croire. Elle entra en dépression pendant 8 mois après ça, mais heureusement pour elle Gabriel était là, il l'aidait, la berçait. Grâce à lui elle revivait ; jusqu'au jour où elle vit cette information a la télévision, cela la fit remettre toute l'histoire en question. Et si Gabriel avait tué Lucie depuis le départ, mais pourquoi ? Pourquoi il aurait fait ça ! C'est vrai que Gabriel était très présent pour elle, pour la consoler...

Elle pris donc le téléphone et l'appela. Et comme on le sait déjà, Gabriel raccrocha sans s'expliquer . Gabriel, lui , était choqué des accusations que lui avait voué son amie chère.

A la fin de la journée, l'enquête sur le corps retrouvé pris fin, c'était le corps d'un homme disparu depuis deux-mille neuf. Ambre se sentait si mal, d'avoir accusé Gabriel mais elle ne pouvait cacher sa joie concernant le fait que le corps ayant été retrouvé ne soit pas celui de son amie. Elle appela Gabriel pour lui annoncer la nouvelle et s'excuser. Il l'avait assez facilement pardonné. Comme il aimait le dire souvent, quand on est amoureux, on est capable de tout pardonner. Très vite elle se remit à lui parler de ses doutes et de ses craintes, comme s'il ne s'était rien passé. Elle lui raconta même qu'elle s'imaginait Lucie au bord d'une plage de Miami et cela faisait bien rire



Gabriel. Lui avait confié qu'il ne suivait même pas le cours de l'enquête. Car, et cela il ne lui avait pas dit, il savait que le corps retrouvé n'allait pas être celui de Lucie. Lucie était en ce moment même en train de se régaler avec les lasagnes que Ambre n'était pas venu manger. En effet cela faisait 9 mois qu'elle se trouvait enchaîner dans sa cave. Mais bon il ne savait pas encore comment lui annoncer. Tant qu'elle ne ruinait pas encore leur relation c'était parfait. Il ne s'inquiétait pas de si Ambre allait être fâché, il savait que quand on est amoureux, on est capable de tout pardonner.



DISPARITION INQUIETANTE

Thomas est un étudiant en médecine diplômé de deuxième année. Il vient d’emménager à Combrailles. Il veut démarrer une nouvelle vie en laissant son passé derrière lui. Il s’inscrit dans une nouvelle fac, visite les nouveaux paysages qui se présente à lui et essaye de faire de nouvelles rencontres. Un jour, il alla visiter un monastère nommé la Chartreuse Port Sainte Marie. Pensant être seul dans ce lieu, il fut surpris de voir une jeune fille. Thomas partit à sa rencontre.

Après cette conversation, Thomas savait maintenant des choses sur cette jeune fille : elle s’appelait Emma, une vingtaine d’années, a été adoptée par Charles et Clarisse, ses parents adoptifs car ses parents biologiques sont morts, a une sœur Liz et était la descendante du dernier prieur de ce monastère en ruine.

Ils finirent leur rencontre en s’échangeant leurs numéros.

Voulant en savoir plus sur Emma, Thomas aimait lui parler par message. Il constata que elle et lui avait beaucoup de chose en commun : ils aimaient tous les deux observer les paysages,



jouaient d'un instrument de musique, aimaient les films et histoires d'horreur...

Une semaine plus tard, Emma contacta Thomas pour l'inviter à la fête d'anniversaire de sa meilleure amie Vanessa. Tel un paon, il se prépara soigneusement et mit les voiles.

Arrivé là-bas, il vit un grand monde. Il était difficile de passer dans cette foule vide d'espace.

Tant bien que mal, il réussit à passer et à trouver Emma. Il se força à sourire. Emma toute contente s'écria : « Oh, tu as pu venir ? C'est génial ! » Elle le présenta à Vanessa et passèrent la soirée à rire et à manger.

Le lendemain, Emma invita Thomas à passer la journée avec sa meilleure amie dans les ruines de la Chartreuse. Thomas était comblé. Les trois amis visitèrent chaque partie de ruine, tout en écoutant l'histoire de cet ancien monastère ; elle a été construite au XIII^{ème} siècle par des religieux appelés chartreux (d'où le nom « Chartreuse ») en Auvergne. Les moines furent expulsés en 1791 et la chartreuse leur fut confisquée. Le dernier prieur François Bertrand, l'ancêtre d'Emma, fut arrêté pendant la Terreur et mourut en prison en 1797 à Saint-Maurice-du-Puy.



Dès le crépuscule apparue, ils décidèrent de rentrer chez eux. Emma s'éloigna un peu pour aller aux toilettes. Pendant ce temps, Thomas et Vanessa apprenaient à faire connaissance. Il remarqua que la confiance était très important pour Vanessa. Tout à coup, Emma poussa un cri. Thomas et Vanessa accoururent aussitôt mais ne virent personne. Ils regardaient aux alentours mais rien ne paraissait suspect. Ils crièrent en appelant Emma mais personne ne répondit. Ils appelèrent immédiatement la police. Commença alors de nombreuses recherches pour retrouver Emma. Tous les proches d'Emma et la police se mirent à sa recherche mais elle resta introuvable...

Voilà déjà un an qu'Eva a disparu, ses parents et les services de police ne lâchent pas prise. Alors que pour certains, l'espoir laisse place au désespoir.

Cet événement a permis de rapprocher Thomas et Vanessa mais tous deux étaient accablés par cette disparition inexplicable.

Au début, ils se voyaient plusieurs fois par semaine pour surmonter cette épreuve mutuellement mais ensuite c'est devenu une habitude.



Aujourd'hui comme tous les mardis, les deux amis sortaient manger. Ils marchaient et discutaient jusqu'à ce qu'ils remarquent deux personnes familières. Ces personnes avaient la même silhouette d'une femme moyenne de taille, cheveux mi-longs châtain et taille fine. Quand Thomas put voir leurs visages il fut choqué : elles ressemblaient exactement à Emma ! Pas comme des jumelles mais comme si elles avaient volé son visage !

L'étudiant s'esclaffa : « Quoi, Emma ?! » Aussitôt les deux femmes prirent leurs jambes à leur cou tandis que nos deux amis essayaient de les rattraper.

Finalement, essouffées, les deux femmes s'arrêtèrent. Thomas cria. Pourquoi diable ressemble t-elles à Emma ? Les deux femmes leur supplièrent de ne pas leur faire de mal et qu'elles répondraient à leurs questions s'ils acceptaient de les suivre. Vanessa s'exprima : « Comment pouvons-nous vous faire confiance ? L'une des deux répondit : « Et si nous vous disons où se trouve Emma seriez-vous prêt à nous suivre ? » Thomas hésita mais finit par accepter. Seulement, Vanessa ne voulait leur faire confiance. Ce n'est à cause de deux personnes qui ressemblent identiquement à sa meilleure amie qu'il faut se jeter



dans la gueule du loup ! Thomas essaya de la rassurer et forte heureusement elle finit par accepter. Avant de partir, les deux femmes se présentèrent ; elles s'appelaient Nelly et Kelly. Thomas et Vanessa firent de même. Les deux « jumelles » les conduisirent à la Chartreuse. Thomas fut étonné de voir qu'elles connaissaient cet endroit. En entrant dans les ruines, ils marchèrent pendant de longues droites devant. Puis ils s'arrêtèrent à l'intérieur d'une tour presque effondrée. En face d'eux, il y avait une sorte de lecteur d'empreintes digitales. Kelly posa son doigt dessus et sous leurs pieds une trappe s'ouvrit laissant apparaître un escalier. Nelly demanda à Thomas de rester surveiller parce qu'auparavant elle avait aperçu un groupe sûrement de visiteurs qui les précédaient. Thomas refusa. Il voulait forcément rester avec Vanessa de peur qu'il lui arrive quelque chose. Comprendant cela, Vanessa le rassura à son tour : « N'inquiète pas, si je ne suis pas revenue d'ici vingt minutes tu descends.

-Ah, parce que maintenant tu leur fais confiance ? Dit-il

- Non mais si la vie de Emma est en jeu il ne faudrait pas perdre de temps, tu ne crois pas ? »

Il accepta à contrecœur. Les filles l'abandonnèrent ici, laissant la trappe ouverte.



Plus de vingt sont passées. Aucun autre groupe et aucune autre personne ne s'était présenté durant ce temps. Thomas commença à croire que tout cela n'était qu'une mascarade, que Kelly et Nelly avaient menti depuis le début et que Vanessa était en danger. Il descendit quatre à quatre les escaliers. Arrivé en bas, il faisait sombre mais assez de clarté pour que Thomas puisse voir qu'une grande porte métallique se trouvait devant lui. Il la poussa et il découvrit quatre personnes assises sur une chaise chacune.

De ces personnes, on pouvait distinguer trois femmes et un homme. Ils étaient tous recouverts d'un bonnet sur la tête de sorte qu'on ne puisse reconnaître personne.

Dans l'obscurité, une voix s'éleva derrière ces quatre détenus :
« Bonsoir Thomas. »

Thomas ne sut pas quoi répondre. La mystérieuse voix reprit :
« Je vois que tu restes calme. »

Parfois le courage ne peut rien contre la réalité. Seras-tu courageux quand tu verras à quoi la mort ressemblera ce soir ? Ce soir je vais tuer 3 personnes et tu vas m'aider à faire un choix entre deux personnes.



- Non je ne t'aiderai pas
- Oh que si tu vas m'aider enfin nous aider.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Cela fait 1 an que j'hésite à tuer une certaine personne mais cela fait aussi un an que je cherche une façon excitante de le faire.
- On peut essayer de trouver une solution
- Arrête de jouer avec moi
- Deux personnes s'avancent. C'est Nelly et Kelly.
- Ah tu ne dis plus rien là, dit Kelly.

Elle enlève de bonnet sur la tête de deux personnes.

Thomas reconnut ces personnes, c'était Vanessa et Emma.

Thomas s'écria : « Pourquoi fais-tu cela ?

-Tu veux vraiment savoir pourquoi je fais cela ?

Elle enleva les bonnet des deux personnes restantes.

-Qui sont ces personnes, demanda t-il ?

-Ces personnes comme tu dis sont ce sont nos parents biologiques à Nelly, Emma et moi.

-Quoi, mais je pensais que mes parents étaient morts s'étonna brusquement Emma

-Ne t'inquiète pas ils vont vous expliquer, s'impatienta Nelly.



L'homme pris la parole : « Oui elles disent vrai nous sommes bien vos parents biologiques.

Au temps de la terreur le dernier prieur qui est resté dans ce monastère eu un enfant secrètement car les religieux n'avaient pas le droit de se marier ni d'avoir d'enfants.

Mais lui il avait désobéi par amour pour sa bien-aimée. Avant que le dernier prieur fut emmené en prison pour et mourir il confia des documents importants à son enfant sur le clonage. Il était très en avance sur son temps. Ces documents fut transmis de génération en génération mais personne n'osa faire des expériences jusqu'à ce qu'un jour mon père me transmis ces documents. Ce projet m'intéresse à une fois marié à ma femme et qu'elle mit au monde notre premier enfant Emma, nous avons extrait un peu de son ADN pour commencer le clonage et aujourd'hui je vois que cela a bien marché. Je sais que nous n'avons jamais été présent pour nos filles et que nous les avons mis en adoption mais elles étaient en danger car...

-Stop j'en ai assez entendu, hurla Kelly, je n'arrive pas à croire que je suis une copie de cette ... chose et que au lieu de vivre une belle vie j'ai vécu une vie misérable. Je ne vous pardonnerai jamais !



-Ça ne sert à rien de crier ce qui est fait est fait, il faut essayer d'aller de l'avant. Kidnapper des gens ne va régler aucune chose, tente de raisonner Thomas.

Kelly et Nelly criaient et s'énervaient, elle ne voulurent rien entendre.

Soudain, Kelly sortie une grenade et la lança. Elle explosa avant même que quelqu'un eut le temps de paniquer.

Une semaine plus tard on appris le bilan : de cette explosion uniquement un seul survivant et c'était moi. Thomas.

Si vous tombez sur cette lettre et que vous l'avez vu en entier c'est que vous venez de lire l'histoire de ma vie.

C'est ma lettre de suicide. J'ai toujours cru que les personnes qui se suicidaient en des personnes lâches qui ne voulais pas vivre avec la réalité. Les joies comme les malheurs de ce monde.

Mais moi cette histoire je ne pouvais pas la garder et même si je me confiais à quelqu'un ça m'aurait traumatisé toute ma vie c'était trop lourd à porter.



Si dès le début je n'avais pas fait confiance à ses deux filles, personne ne serait mort. La confiance est une arme qui doit être donnée prudemment mais elle peut être aussi dévastatrice il faut faire attention à qui nous la confions.

La Grande Faucheuse m'a épargnée et je ne sais pas pourquoi mais j'aurais voulu y rester.

Adieu.



Concours Ecole

ECOLE Sainte Thérèse Montferrand classe de CM

L'OBJET DE LA SALLE A MANGER

Il y a un mois, un objet du réfectoire a disparu !

Le détective Henri est arrivé à la Chartreuse du Port-Sainte-Marie pour régler l'affaire. Il avait tout de suite commencé à enquêter. Il avait tout d'abord cherché dans la salle à manger puis dans l'église et enfin, dans les autres bâtiments. Henri avait ensuite interrogé les moines. Et, il avait constaté qu'il n'était pas plus avancé. Au bout de plusieurs jours, le détective était presque sûr qu'on ne le retrouverait jamais.

Mais, après une semaine d'enquête, le moine chargé du ménage déplaça une commode et trouva l'objet en



MYSTERIEUSE DISPARITION

Tout allait bien avant cette mystérieuse disparition.

Les moines étaient en train de prier lorsqu'ils entendirent : « A l'aide ! ». Ils se dépêchèrent

de sortir de l'église et virent une chose horrible ! Il y avait des traces de sang dans le grand cloître. Ils se mirent à inspecter les lieux. Tout d'un coup, ils entendirent : « J'ai trouvé ! »

Frère Jean-Paul l'avait découvert. Trouvé quoi ? Qui ?

Leur poule « Cocote » qui pond des œufs d'or dans l'enclos des

AUCUN SIGNE

Frère Louis devait lire, comme chaque soir, un passage de l'Évangile durant le souper qui se tenait au réfectoire.

Mais cela faisait une bonne heure qu'il cherchait sa Bible. Il décida d'aller voir Frère Jean à l'église. Ils cherchèrent partout, même dans les écuries des chevaux, la grange ainsi que dans le cimetière...

Mais, aucun signe !

Ils allèrent enfin dans la tour archive, ouvrirent une grande armoire et trouvèrent le précieux recueil.

Peu importe qui l'avait mis là : il était grand temps de rejoindre



CURIEUSE DISPARITION

Depuis qu'il l'a perdu, Frère Adam ne peut plus assumer pleinement ses responsabilités.

Il l'avait pourtant rangé dans le tiroir de sa table de nuit comme chaque soir.

Les moines l'avaient aidé à sa recherche dans toute la Chartreuse, mais en vain !

Pourtant, par un beau jour ensoleillé, un moine « jardinier » aperçut dans la fontaine un objet étincelant. Ce n'était pas une de ces pièces que quelques visiteurs s'autorisaient à jeter en exauçant un vœu. Et bien ce jour-là, c'est le souhait de Frère Adam qui s'est réalisé puisqu'il a retrouvé son bien précieux : son chapelet. Comment s'était-il retrouvé dans la fontaine ?

LA DISPARITION

Il a disparu : où est-il ?

Peut-être dans la cour ?

Ou dans une des cellules ?

Ou à la chapelle ?

Frère Jean-Luc est introuvable !

On l'a cherché partout !

Même dans la forêt alentour !

Frère Jean-Pierre l'a enfin trouvé !

Il était dans le jardin ; il arrosait les salades ...



**Merci à nos partenaires
qui ont soutenus ce projet**



Chapdes-Beaufort



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE ET
DE LA JEUNESSE



Les Amis de la

Chartreuse Port-Sainte-Marie

☎ 04-73-26-68-44 ou 06-83-80-80-66

✉ chartreuse,psm@wanadoo.fr

<http://chartreuse.psm/Chartreuse>